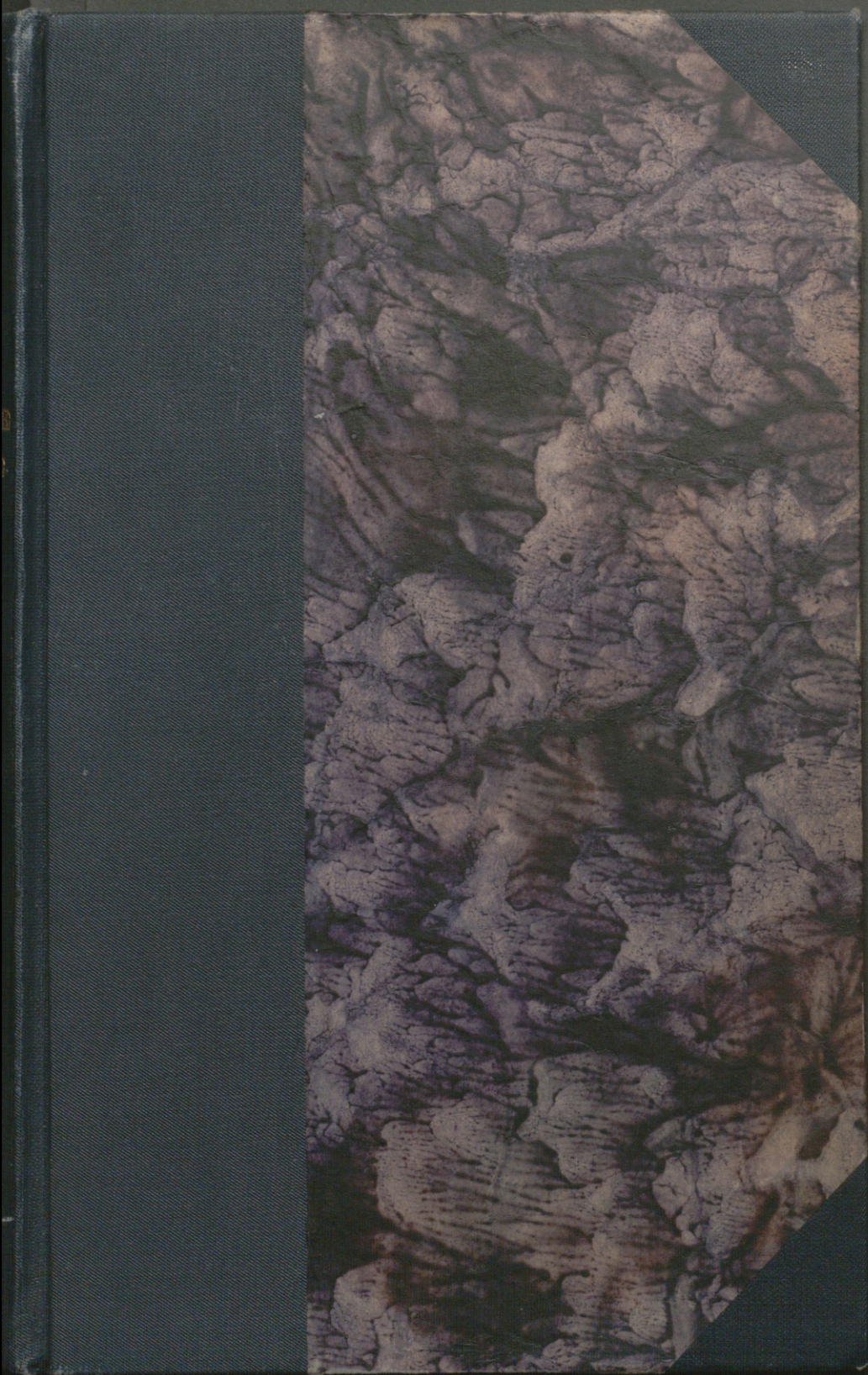




Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



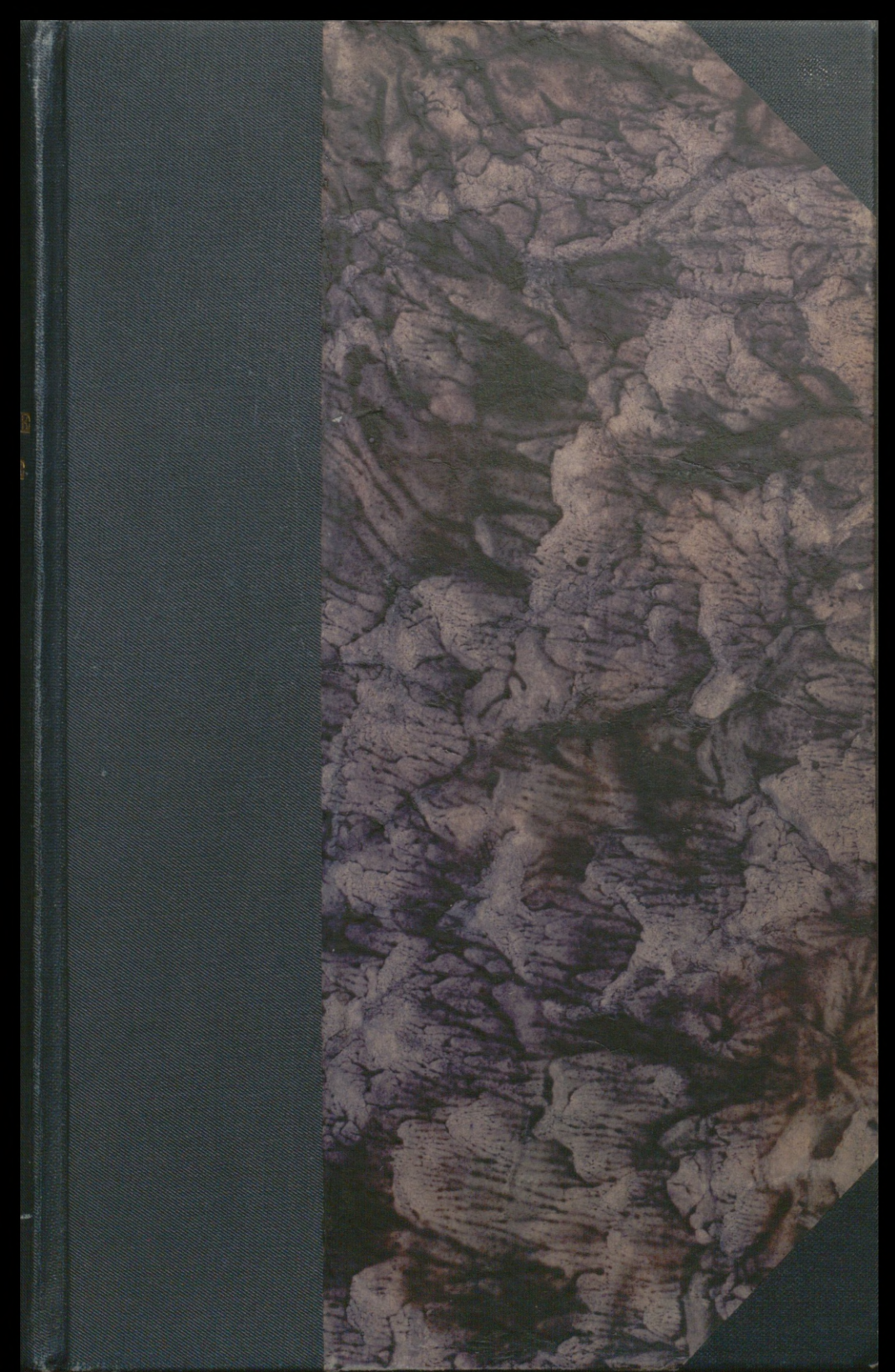
Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Colour Chart #13

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
------	------	-------	--------	-----	---------	-------	---------	-------

DANES PICTA .COM



37061 354
ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

1812

La Guerre
de Russie

Notes et Documents

I



PARIS

FONTEMOING ET C^{ie}, ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF (5^e)

—
1912

1812

La Guerre de Russie.

DU MÊME AUTEUR

Le Général Chanzy. Un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50
La Guerre (1870-1871). Un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50
<hr/>	
Paris en 1790. Voyage de Halem.....	7 fr. 50
L'École de Mars (1794). Un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50
Dugommier (1738-1794). Un vol. in-8 carré.....	7 fr. 50
La Légion germanique (1792-1793). Un vol. in-8 carré.	7 fr. 50
Un prince jacobin, Charles de Hesse ou le gé- néral Marat. Un vol. in-8 carré.....	7 fr. 50
L'Alsace en 1814. Un vol. in-8 carré.....	7 fr. 50
Journal de Desaix (1797). Un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50
Souvenirs du baron de Frénilly. Un vol. in-8 carré.	7 fr. 50
Mémoires du général Griois. Deux vol. in-8 carré.	5 fr. »
La campagne de 1812. Mémoires du margrave de Bade. Un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

La Première Invasion prussienne.

Valmy.

La Retraite de Brunswick.

Jemappes et la conquête de la Belgique.

La Trahison de Dumouriez.

L'Expédition de Custine.

Mayence.

Wissembourg.

Hoche et la lutte pour l'Alsace.

Valenciennes.

Hondschoote.

(Chaque volume formant un tout complet, 3 fr. 50)

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON

Brienne.

La Révolution.

Toulon.

(Chaque volume formant un tout complet, 7 fr. 50)

Ordres et apostilles de Napoléon. 3 vol. Le volume 10 fr. »

Quatre généraux de la Révolution. Hoche et
Desaix, Kléber et Marceau. 2 vol. Le volume... 7 fr. 50

Études d'histoire. Quatre séries. Le volume..... 3 fr. 50

Épisodes et portraits. Trois séries. Le volume..... 3 fr. 50

Jean-Jacques Rousseau. Un vol. in-18 jésus..... 2 fr. »

Stendhal-Beyle. Un vol. in-8 carré..... 8 fr. »

Études de littérature allemande. Deux séries.... 3 fr. 50

Histoire de la littérature allemande..... 5 fr. »

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

1812

La Guerre
de Russie

Notes et Documents



PARIS

FONTEMOING ET C^{ie}, ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF (5^e)

1912

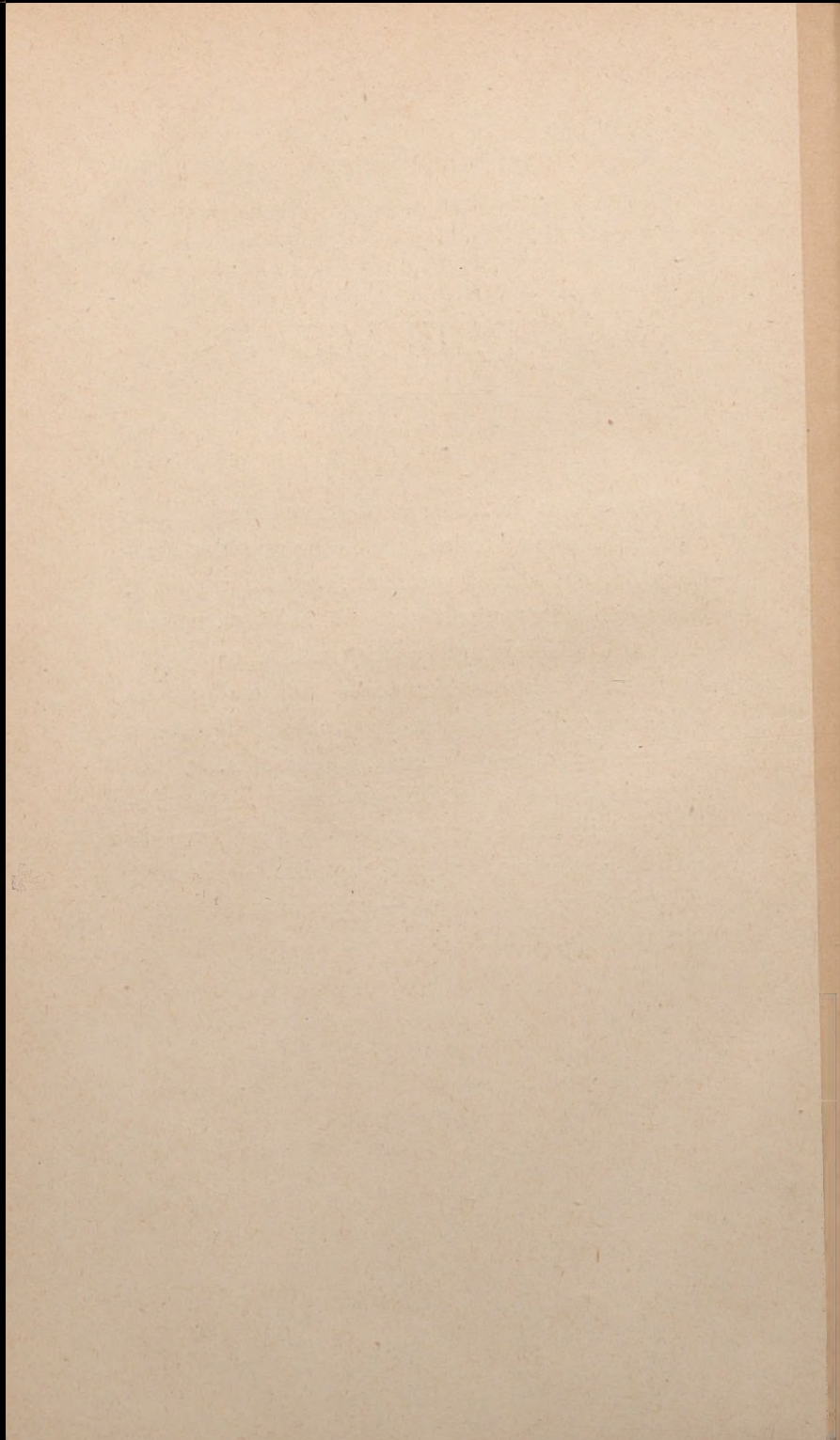
9/93: 9/94: 9/97/a
: 355. (323.32)

29586/2



PRÉFACE

Sous le titre de *Notes et documents* ce volume renferme, selon l'ordre chronologique des événements, soit des *documents*, pièces, rapports, lettres officielles ou privées, soit des *notes*, notices et courts articles, qui concernent la campagne de 1812. Quelques documents sont traduits de l'allemand; d'autres, peu connus, ont déjà paru en français; on les a résumés, commentés, mis en relief; leur source est toujours indiquée. La plupart sont inédits et proviennent des archives de la Guerre. Certains, en petit nombre — ils sont marqués d'un astérisque — appartiennent à des collections particulières.



LA GUERRE DE RUSSIE

NOTES ET DOCUMENTS

1. *Grouchy au duc de Feltré.*

Grouchy était brave et il ne se baissait pas lorsque passait un boulet. Il était, en outre, prudent, dit Griois, et il avait la confiance des troupes, savait les tenir en ordre¹. Il se signala dans la campagne de 1812 où il reçut une blessure, d'ailleurs peu dangereuse, à la bataille de la Moskova. Castellane l'admirait, le rangeait parmi les véritables gens d'honneur et les véritables braves, le nommait un de ces hommes de tête comme on en voit peu, le regardait comme le seul des officiers généraux de cavalerie qui fût « distingué », le jugeait digne de ce bâton de maréchal que Grouchy désirait déjà et obtint sous les Cent-Jours. Le 8 février 1812, l'Empereur, qui destinait Grouchy à faire la future campagne, l'envoyait à Mayence et le mettait à la disposition du major général; le 28 février, il lui donnait le commandement du 3^e corps de la cavalerie de la réserve. Les lettres qui suivent se rapportent à cette nomination.

A La Ferrière, par Aunay (Calvados), 16 février 1812.

« Monseigneur, je ne reçois qu'aujourd'hui, dimanche, 16 février, cinq heures du soir, la lettre de Votre Excellence en date du 9 de ce mois, par laquelle Elle me transmet les ordres de l'Empereur qui

1. Voir notre édition des *Mémoires* de Griois, t. II, p. 30, 41, 89, 105.

me sont relatifs. Daignez l'informer, je vous prie, que dès demain, à la pointe du jour, je monterai en voiture pour me rendre à Mayence en passant par Paris qui se trouve sur ma route, et où je ne m'arrêterai que le temps nécessaire pour remercier Sa Majesté qu'Elle ait bien voulu, dans les circonstances présentes, me mettre à même de lui donner des preuves nouvelles de mon zèle et de mon dévouement. L'accident qui m'a empêché jusqu'à ce jour d'aller lui en offrir les assurances touche à son terme et ne m'empêche pas de monter à cheval, et j'espère pouvoir servir pendant cette campagne avec non moins d'activité que durant les précédentes. »

Mais le 28 février, l'Empereur, se ravisant, nommait Grouchy au commandement du 3^e corps de la cavalerie de la réserve et l'envoyait à Erfurt. Le duc de Feltre écrivait aussitôt au général :

« J'ai l'honneur de vous annoncer que l'Empereur vous a nommé au commandement du 3^e corps de la cavalerie de la réserve. Vous voudrez bien partir en poste pour vous rendre à Erfurt. S. A. S. le prince de Wagram, major général, vous fera remettre vos lettres de service. »

Grouchy n'avait pas encore quitté Paris et il répondit au duc de Feltre :

Paris, 29 février 1812, 8 heures du soir.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'accuser réception à Votre Excellence de la lettre par laquelle Elle m'apprend que Sa Majesté a bien voulu me confier le commandement du 3^e corps de la cavalerie de réserve. Je vais partir pour Erfurt, ainsi qu'il m'est prescrit, et me félicite d'être appelé à des fonctions qui me mettront, j'espère, à même de justifier la confiance de Sa Majesté et d'acquérir de nouveaux titres à ses bontés.

2. *Le sergent Lebas.*

Un sergent du 33^e régiment d'infanterie, Jean Lebas, né à Moufflaines, dans l'Eure, écrit, de Stettin, le 12 mars 1812, à ses parents, qu'on va, une fois encore, se battre avec les Russes, et il compte que ce sera sa dernière campagne. Le malheureux y est, en effet, resté et il n'est pas revenu au pays, comme il l'espérait, pour dire, après toutes ses fatigues, qu'il s'était trouvé à plusieurs batailles où s'était trouvé l'Empereur. Le 23 avril, de Danzig, il mande à sa famille : « Je vous dirai qu'il se fait des grandes préparations pour faire la guerre aux Russes. Nous approchons de jour en jour de leur terrain et je crois bien que cela ne tardera pas. Toute notre armée se rassemble, ainsi que nos braves alliés; mais beaucoup de bourgeois me disent tous les jours qu'ils croient bien que l'Empereur de Russie ne voudra pas se battre, car il n'a jamais gagné avec les Français. Mais l'Empereur des Français veut qu'il lui donne un passage libre pour passer dans les Saingnes pour empêcher le commerce avec l'Anglais. » Les *Saingnes*, c'est les Indes¹.

1. Cf. *Nouvelle Revue*, 1 avril 1910.

3. *Le grenadier tirailleur Delvau.*

Delvau, fils d'un aubergiste de Dinant (Dinant était alors une ville française et appartenait au département de Sambre-et-Meuse), entra en 1812 au 6^e régiment des grenadiers tirailleurs de la garde impériale. La *Revue napoléonienne* (2^e année. I, décembre 1902-mars 1903, p. 200-204; cf. Vandal, *Napoléon et Alexandre*. III, p. 454) a publié trois lettres de ce Delvau à ses parents. Dans la première, datée de Courbevoie, 24 mars, Delvau annonce qu'il part pour Magdebourg. Dans la deuxième qu'il écrit de Saint-Avoid, le 18 avril, il trace cette phrase curieuse : « Nous allons aux Grandes-Indes, il y a treize cent lieues de Paris, » et il prie naïvement son père de lui envoyer de l'argent à Mayence : « Quand je serai plus avant, il sera impossible de m'en envoyer; plus vous m'en enverrez, plus de plaisir vous me ferez, car celui qui n'a pas d'argent est bien malheureux. » La troisième lettre a été écrite le 9 juin à Posen, et elle respire l'orgueilleuse confiance et le bel entrain de la jeunesse. Il croit toujours qu'on va aux Grandes-Indes; d'autres assurent qu'on va en Egypte ou, comme il dit, en *Egypte*; mais cela lui est bien égal; il aime à voyager et il voudrait être le Juif errant pour parcourir le monde entier : « Nous entrerons d'abord en Russie où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour aller plus avant. Mais nous aurons bientôt arrangé ce petit empereur de Russie à la blanche sauce. Quand il n'y aurait que moi, c'est assez. Ah! mon père, il y a une fameuse

préparation de guerre. Nos anciens soldats disent qu'ils n'en ont jamais vu une pareille ; c'est bien la vérité, car on y conduit des vivres à grandes forces. » Et, derechef, il demande de l'argent ; il en a un pressant besoin, « car le soldat qui n'a pas d'argent est bien misérable. »

4. Indes et Russie.

Le sergent Lebas croit que l'Empereur veut passer dans les *Saignes* et le tirailleur de la garde Delvau s'imagine, lui aussi, qu'on va aux Grandes-Indes (Cf. lettres 2 et 3).

Mais Roguet ne dit-il pas que quelques-uns des généraux et officiers supérieurs de sa division, partant pour l'expédition, regardaient la Russie comme une première étape et pensaient aller même jusqu'en Perse ?

Dennée ne dit-il pas qu'à Posen, dans les premiers jours de mai, les conjectures « étaient telles que nous nous persuadions parfois, quelque folle que fût cette pensée, que cette gigantesque armée était destinée à attaquer les établissements des Anglais dans les Indes ? »

Castellane ne dit-il pas dans son journal, à la date du 5 octobre : « On parle d'aller dans l'Inde ; nous avons une telle confiance que nous ne raisonnons pas sur la possibilité du succès d'une telle entreprise, mais sur le nombre de mois de marche nécessaires, sur le temps que les lettres mettraient à venir en France ; nous sommes accoutumés à l'infaillibilité de l'Empereur, à la réussite de ses projets ? »

Le marquis de Coriolis d'Espinouse ne dit-il pas dans sa brochure de 1814 *Le tyran, les alliés et le roi* (p. 61) que Bonaparte voulait, après avoir pris Moscou, passer dans l'Inde, persuadé qu'il y aurait ruiné la puissance anglaise, et jaloux sans doute

de se montrer où Bacchus et Alexandre avaient paru? »

A Thorn, lorsque l'Empereur passa la revue de l'artillerie de la garde, Boulart ne lui avait-il pas dit : « Sire, avec des troupes comme les nôtres et une artillerie comme celle que vous voyez, on peut marcher à la conquête de l'Inde? »

Et, au mois de février 1808, l'Empereur n'avait-il pas écrit qu'il pensait au partage de l'Empire ottoman et à une expédition dans les Indes, qu'il ferait marcher à cet effet une armée de 20.000 Russes, de 10.000 Autrichiens et de 40.000 Français en Asie et de là dans l'Inde; que rien ne serait plus facile que cette opération; que la terreur serait en Angleterre avant que cette armée fût sur l'Euphrate?

5. *Le plan de Barclay de Tolly.*

L'anecdote qui suit est, comme dit Mathieu Dumas qui l'a contée¹, assez remarquable.

Au mois d'avril 1812, Dumas vit à Berlin Niebuhr, conseiller privé du roi de Prusse, le célèbre historien, qu'il avait connu jadis en Danemark pendant l'émigration, et il s'entretint avec Niebuhr de la campagne qui s'ouvrirait bientôt et des forces que la Russie pourrait opposer à Napoléon.

« J'étais à Memel, dit Niebuhr, où la cour de Prusse s'était retirée pendant la campagne de 1807 et j'y voyais souvent le général Barclay de Tolly qui se rétablissait lentement de ses blessures. Je l'ai entendu motiver son opinion et expliquer son plan de défense, et puisque ce général a été depuis appelé au ministère de la guerre et au commandement en chef de la principale armée à laquelle doit se rendre l'empereur Alexandre, je ne doute pas qu'il ne leur ait fait adopter ses projets.

Son plan consiste à former deux armées, deux masses principales qui, aussitôt que vous aurez passé le Niémen, devront se retirer chacune vers une forte position retranchée et y attendre, pour se réunir et se concentrer plus en arrière dans l'intérieur du pays vers l'une ou l'autre des deux positions, ou sur un point stratégique intermédiaire, que le plan d'attaque des Français soit clairement déterminé.

1. *Précis des événements militaires*. XIX (années 1806 à 1807), p. 447-449 (Notes). Cf. *Souvenirs de Mathieu Dumas*, III, p. 416-417.

On opposera à la marche de vos colonnes tous les obstacles que la nature du pays et la vivacité des combats partiels pourront offrir dans cette guerre décisive. Mais ce sera toujours en se retirant vers Moscou, vers le cœur de l'empire, et en évitant, aussi longtemps qu'il sera possible de le faire, d'engager une action générale.

Le général Barclay est persuadé que, par ce système de temporisation, il affaiblira la Grande Armée, que, ne lui abandonnant qu'un pays ravagé et dépeuplé par la fuite des habitants, il ruinera votre belle et nombreuse cavalerie, qu'ayant ménagé ses réserves et reçu le renfort des nouvelles levées, il vous fera trouver, au lieu de la victoire décisive que vous poursuivrez, un autre Pultava. »

Un tel avis, ajoute Dumas, des renseignements si positifs et si détaillés ne devaient point être négligés ; ils furent rapportés fidèlement à Berthier qui les transmit à Napoléon.

6. *Schön à Hardenberg.*

Ces quatre lettres de Schön à Hardenberg (24 juin, 1, 4 et 8 juillet) offrent de curieux détails et elles montrent, par exemple, que Wrède était, dès cette époque, entièrement allemand, *ganz deutsch*, que l'armée française avait, par ses excès, soulevé la colère des populations prussiennes, que son approvisionnement rencontrait, dès le passage de la Memel, les plus grandes difficultés, qu'elle faisait des pertes énormes avant même d'avoir abordé l'ennemi qui reculait constamment devant elle, etc.¹.

I

Gumbinnen, 24 juin 1812.

Voici l'état de l'armée. Macdonald passe le Niémen à Tilsit; Davout marche sur Kauen; Reggio et Ney, sur Prenn; le vice-roi, sur Calvary; Saint-Cyr, sur Ratzke près Oletzko.

On dit que les canons qui sont dans ces armées sont au nombre de 1.500.

Hier les fusiliers de la garde, 500 hommes environ, sont passés par ici. Ils avaient la meilleure discipline, et on n'entendait que des exclamations sur les horreurs commises par les troupes qui les avaient précédés.

Le duc de Bassano a quitté ma maison le 22, à midi. Je l'aurais volontiers conservé plus longtemps; lui et le comte Dumas sont les deux seuls Français

1. Stägemann. *Briefe*, p. Rühle. I, p. 221-232.

considérables à qui je peux rendre ce témoignage, qu'ils ont, dans leur situation, agi toujours avec délicatesse. Le corps du vice-roi d'Italie se conduit très mal, on annonce que le vice-roi lui-même a mis en réquisition pour sa cuisine la pauvre ville d'Oletzko.

Maintenant que les troupes sont parties, des plaintes horribles s'élèvent dans la province. Personne n'aurait jamais cru que la dévastation irait si loin. Des troupeaux et des milliers de voitures et de chevaux qu'on a emmenés, il n'y a rien du tout à sauver : j'ai tout tenté, et tout a été inutile. Le fond des réponses était toujours ce principe que, dans le grand combat pour la domination du continent, le bien et le mal des 400.000 hommes qui vivent ici ne pouvait venir en considération.

II

Gumbinnen, 1^{er} juillet 1812.

Dans la nuit du 26 au 27 juin, l'armée française avançait encore. L'armée russe se repliait toujours. Il n'y avait pas encore eu d'hostilités importantes. L'armée française, de l'autre côté de la Memel, souffrait du manque de pain. Elle a reçu du riz et abattu le bétail qu'elle avait emmené d'ici. Les Russes ont retiré eux-mêmes tous les bureaux de douanes de la frontière et n'ont laissé ni bétail, ni chevaux, ni vivres. Cette retraite silencieuse et méthodique de l'armée russe fait une grande impression sur l'armée française qui, d'ailleurs, n'est pas déjà bien disposée pour cette guerre.

Le général de Wrède s'est montré ici entièrement allemand et il aurait pu être d'un bel exemple aux Wurtembergeois. Mais à Calvary il a déjà été dans un tel embarras pour faire vivre ses troupes, que cet homme, qui ici respectait les propriétés et les con-

ventions, a fait transporter par la force en Pologne le reste de nos magasins de Lyck, et les voituriers envoyés pour cela assurent que le dénuement du corps bavarois est très grand.

Il n'y a pas encore de sécurité dans la province. On n'ose pas mener de chevaux sur la route, ils seraient pris. Pas une autorité ne peut agir. Les caisses n'ont pas de recette. Dépôts, détachements, maraudeurs pillent et volent par le pays. J'ai obtenu du comte Lottum, représentant de notre gouvernement auprès de l'armée française, une garnison prussienne et un commandement prussien; mais cela ne suffit pas. De toutes parts on annonce que l'ennemi n'aurait jamais pu faire pis, n'aurait jamais pu se conduire d'une façon plus révoltante que cette puissance amie. Le paysan fuit devant l'ennemi ou cache son bien. Ici, chacun attendait un ami qu'on croyait meilleur au moins qu'il ne l'avait été comme ennemi, et on fit la triste expérience que le Français s'était, comme ennemi, conduit avec infiniment plus d'humanité, d'honnêteté et d'ordre que maintenant. De là, nécessairement, une disposition des esprits qu'il est inutile de décrire.

III

Gumbinnen, 4 juillet 1812.

Tous les jours, reviennent les propriétaires des chevaux qu'on a emmenés d'ici à Vilna; on les a renvoyés sans leurs chevaux. Ils font de la marche sur Vilna d'étranges descriptions. Au delà de la Memel et à partir de Kauen, on ne voit personne dans les villes et les villages, on ne trouve pas de vivres, les troupes n'ont pas de pain, et on leur a dit d'attendre jusqu'à Vilna. Les chevaux de la cavalerie française meurent en un nombre si prodigieux que les chemins sont pleins de leurs cadavres et qu'on peut à peine

passer sur les routes à cause de la puanteur. On a nourri ces bêtes de seigle vert, et le cheval en crève, comme on sait. Aussi la cavalerie est-elle, dit-on, dans un état misérable, et les gens qui reviennent font une triste peinture des chevaux des cuirassiers.

IV

Gumbinnen, 8 juillet 1812.

Le courrier du quartier général qui est passé hier ici, nous a dit que les Russes se retirent toujours sans s'engager en rien. Cette mesure semble fondée sur une connaissance exacte de l'armée française et a déjà été peut-être plus utile aux Russes qu'une bataille gagnée. Officiellement on ne sait rien de la situation de l'armée; mais tous les voituriers qui reviennent de l'armée et qu'on a renvoyés de Vilna sans leur rendre leurs chevaux s'accordent à témoigner que l'armée éprouve le plus grand manque de pain, de boisson et de vivres, à l'exception de la viande, car elle ne trouve rien et déjà ici même les convois ne marchent presque plus. En outre, une très grande partie et beaucoup disent la moitié des chevaux de la cavalerie sont morts, et ceux qui vivent encore ne peuvent plus soutenir un effort. Sur la grande route entre Kauen et Vilna, il y aurait même nombre de puits qui seraient empoisonnés parce qu'on y a jeté des chevaux morts.

Comme preuve de la détresse de l'armée, je puis citer ce fait : l'intendant général Dumas a fait offrir à un secrétaire que je lui avais envoyé à Kauen trois thaler pour une bouteille de bière.

Vilna a été pillée pendant une heure ou deux par la première cavalerie qui y est entrée. Un marchand d'ici a déjà acheté pour une bagatelle des ballots de drap qui viennent de ce pillage. Le reste des magasins



russes de Vilna brûlait à l'entrée des troupes françaises. Le blé, dit-on, aurait été consumé entièrement. On a sauvé un peu d'avoine, mais qui est tellement enfumée que les chevaux n'en veulent pas.

La puanteur que répandent les chevaux morts est telle que l'ordre a été donné de les brûler parce qu'on ne trouve entre Kauen et Vilna personne qui veuille ensevelir la charogne, et, à vrai dire, pour cette tâche on manque d'hommes.

Les deux généraux de division wurtembergeois (l'un s'appelle Woellwarth et je le connais parce qu'il a fait piller mon domaine dans les règles et voulait encore que je le remercie de n'avoir ménagé) ont été renvoyés par l'Empereur à Elbing, et les Wurtembergeois sont désormais dispersés. Cela les irrite beaucoup, car le bruit court parmi eux qu'on leur avait promis de les laisser ensemble.

7. Napoléon à Gumbinnen.

Schön, président de la régence de Gumbinnen, ami de Stein et de Hardenberg, un des réorganiseurs de l'Etat prussien, retrace dans un fragment de son autobiographie (*Aus den Papieren des Ministers Theodor von Schön*. VI, p. 23-34) l'entrevue qu'il eut avec Napoléon le 19 juillet 1812 à Gumbinnen, et nous reproduisons ce fragment. Mais Schön a aussi, mais plus brièvement, rapporté sa conversation dans une lettre à Hardenberg (Stägemann, *Briefe*. I, p. 232), et nous publions cette lettre à la suite du fragment : le rapprochement est curieux.

I

A la fin de mai 1812, Gumbinnen devint comme un chef-lieu pour la guerre de Napoléon contre la Russie.

Plusieurs corps d'armée traversaient la ville, j'eus l'occasion de connaître personnellement la plus grande partie des généraux de Napoléon I^{er}, et l'image que j'avais de la perfection de ces hommes fut plusieurs fois très affaiblie.

Murat, le roi de Naples, passa quelques jours à Gumbinnen et ce fut pour moi une figure très intéressante. Intelligent, habile et plein de vie, il parlait avec moi de tout ce que fournissait l'occasion présente, et il laissait voir parfois que bien des choses ne lui plaisaient pas, par exemple la conduite de Napoléon envers les Polonais.

Davout, avec son corps, vint à Gumbinnen immédiatement avant l'Empereur. Or, chaque corps d'ar-

mée devait prendre, pour aller de Prusse en Pologne, des vivres pour plusieurs jours à la frontière polonaise, par conséquent à cinq milles seulement de Gumbinnen. Le maréchal Davout, à qui manquait une quantité considérable de vivres, voulut enlever notre magasin prussien de Gumbinnen destiné à l'entretien des troupes de passage. Je protestai, j'assurai que cela était contraire à la destination du magasin et que nous n'avions pas l'obligation de nourrir les troupes françaises hors de notre pays. Davout m'opposa l'ordre de l'Empereur, je persistai dans ma protestation. Davout m'expliqua alors avec le plus grand calme possible que si je ne lui livrais pas le magasin, il se verrait forcé de faire piller la ville de Gumbinnen, de m'arrêter et de m'envoyer au quartier général impérial, que je serais traduit en conseil de guerre et que je devais savoir ce qui s'en suivrait. Je restai ferme dans ma déclaration et je quittai sa chambre. Peu après, plusieurs détachements visitèrent les maisons de Gumbinnen et fouillèrent les cuisines, les caves, les garde-manger, les offices; mais durant cette opération et tandis qu'on perquisitionnait dans ma maison, je reçus d'Insterbourg la nouvelle que Napoléon serait à Gumbinnen dans quelques heures. Je reçus cette nouvelle plus tôt que Davout, et à cause des dispositions que je pris dans le moment, elle arriva en même temps à la connaissance du maréchal. Il se hâta sur le champ de mettre fin au pillage formel de la ville, et il me pria par un aide de camp de l'aider à renvoyer aussi vite que possible à leurs régiments les détachements qu'il avait envoyé chercher. Le magasin fut ainsi sauvé, le pillage dont la ville était menacée n'eut pas lieu, et Davout me garda rancune.

Napoléon arriva et monta aussitôt à cheval pour passer en revue devant la ville les 70.000 hommes qui formaient le corps de Davout. De là il se rendit avec

Davout à la grande boulangerie que les Français avaient établie à Gumbinnen. Là, le conseiller provincial Seemann, qui était simplement vêtu, eut l'occasion de s'approcher des deux personnages et d'écouter leur conversation. Napoléon jugeait que l'établissement n'était pas assez grand et que la provision de pain était mince; Davout s'excusait en disant qu'à Gumbinnen tout le monde était anglais, surtout le président et le conseiller provincial, et que les Français rencontraient toute sorte d'obstacles; Seemann entendit plusieurs fois le mot *mauvaise volonté*; sur quoi, Napoléon, sans rien répondre, donna mission à un aide de camp de faire venir chez lui, à 7 heures du soir, le président et le conseiller provincial.

Je reçus l'ordre. En allant chez Napoléon, je trouvai le conseiller en uniforme qui avait reçu le même ordre et qui m'attendait pour me communiquer l'entretien de Napoléon et de Davout. Il conclut ainsi : « Nous trouverons mauvais accueil. » Il fallait donc s'attendre à une scène, mais en un temps où tout ressemblait à une guerre réelle, cela fit sur moi peu d'impression.

Napoléon nous admit aussitôt. Un chambellan se tenait à la porte, et un peu derrière Napoléon, à côté de lui, était un second chambellan, en complet habit de cour, en souliers, le chapeau sous le bras. Celui qui se tenait à la porte était le comte de Turenne; blessé grièvement à la tête, dans un combat, il portait un bandeau. Outre Napoléon, Bassano et Berthier étaient dans la chambre.

Aussitôt après notre entrée, Napoléon m'adressa ces mots :

« Vous êtes le président : quelle différence y a-t il entre un président d'ici et un préfet de France? »

Je répondis que le cercle du président était plus étendu.

« En quoi? » demanda l'Empereur.

« Le préfet, répondis-je, n'est, autant que je sache, que le lieutenant du ministre de l'intérieur ; le président est en même temps le lieutenant du ministre des finances et, en partie, du ministre des cultes. »

Ce dernier mot frappa Napoléon, et il s'écria : « Quelle association, les finances et le culte ! » Et de nouveau il m'interrogea : « N'avez-vous pas affaire aussi avec le département des affaires étrangères ? »

Je répondis que non avec une certaine assurance.

« J'ai appris, reprit l'Empereur, qu'un propriétaire des environs de Gumbinnen a été trouvé mort dans le puits de sa maison ; on dit qu'il a été assassiné par mes soldats ; pouvez-vous dire ce que vous en savez ? »

« Sire, répliquai-je, le fait qu'un propriétaire a été trouvé mort dans le puits de sa maison est exact ; le domaine a été pillé par des soldats de la garde ; les gens s'étaient enfuis, et il n'y avait là que des soldats. Si l'homme a été noyé, ou s'il s'est jeté, de désespoir, dans le puits, on l'ignore. »

« Je veux, répondit Napoléon, que l'affaire soit sérieusement examinée ; j'ai déjà commandé à cet effet un officier de gendarmerie et je désire que vous, de la part de votre gouvernement, vous nommiez aussi un commissaire ; tous deux, de concert, étudieront la chose. Vous me communiquerez les actes pendant mon séjour à Gumbinnen, et si des militaires français se sont rendus coupables d'un crime, vous pouvez être persuadé que je ferai sévère justice. »

Je déclarai que j'allais prendre aussitôt toutes les dispositions. Durant notre entretien les maréchaux qui étaient à Gumbinnen et aux environs entraient dans la chambre avec leurs rapports. Napoléon dit quelques mots à chacun d'eux, et ils se placèrent à côté de Berthier et de Bassano.

Puis la conversation recommença à ma grande surprise.

NAPOLÉON

Croyez-vous qu'il y aura guerre?

Moi

Cela en a l'air.

NAPOLÉON

Qui est, croyez-vous, la cause de la guerre?

Moi

(Je me rappelai l'accusation de Davout et je vis dans cette question le préliminaire d'une scène ; si j'avais répondu « les Russes », il m'aurait traité d'hypocrite ; si j'avais dit « la France », il faisait la scène ; mais, sans faire en moi ce raisonnement, avec une pleine conscience, je répondis) :

Je n'ai pas encore lu une déclaration de guerre.

NAPOLÉON

Mais quelle est votre opinion?

Moi

J'attendrai la déclaration de guerre.

NAPOLÉON

(Prenant une mine mi-fâchée, mi-moqueuse).
Mais que croyez-vous?

Moi

Je suis ici le lieutenant de plusieurs ministres ; mais, comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas celui du ministre des affaires étrangères.

Napoléon sourit ; il me comprit et il rompit cet entretien, commença à m'interroger en détail sur l'histoire de la Prusse. Il avait vu, dit-il, sur la Vistule, plusieurs châteaux, et on lui avait assuré qu'ils venaient des chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Y en avait-il d'autres dans le pays et y avait-il encore des institutions de ce temps-là?

Là-dessus je dus lui donner des détails exacts sur la conquête du pays depuis l'entrée des chevaliers de l'Ordre Teutonique à Thorn.

Napoléon me catéchisait en forme. Il fit d'ailleurs plusieurs remarques spirituelles, et il partait de ce principe, que la Prusse, à l'arrivée des chevaliers de l'Ordre Teutonique, était habitée par des Slaves et avait appartenu à la Pologne. Je ne voulus pas admettre ce principe et surtout je ne désirais pas qu'en ce moment il vînt à se fixer chez Napoléon. A mes objections il répondit : « Mais voyez donc sur la carte la situation du pays ! » Je restai dans mon opinion et je lui représentai que le pays avait été alors gouverné par des princes particuliers, etc.

Cette conversation sur l'histoire de la Prusse prit une grande partie des trois heures que je passai dans la chambre de Napoléon.

Enfin, Napoléon se tourna vers le conseiller provincial qui se tenait encore à la porte, et il lui dit sur un ton sérieux : « Et vous, monsieur le conseiller provincial ! » Ici il sembla que, malgré l'amabilité de Napoléon à mon égard, la scène tragique allait commencer. Le conseiller, qui dans les moments décisifs ne manquait pas de courage, s'avança d'un pas ferme jusqu'auprès de Napoléon et dit d'une voix grave : « Sire ! » Alors Napoléon, d'une voix calme, lui demanda combien il y avait de Gumbinnen à Goldapp, et il ne lui adressa plus la parole.

Il reçut ensuite quelques rapports militaires. Puis il me dit : « La Lithuanie est un beau pays, mais on m'a dit qu'elle manque de pain. »

Moi

Nous avons eu une très mauvaise récolte.

NAPOLÉON

Comment sera-ce en Pologne?

Moi

Pas si bien qu'ici.

NAPOLÉON

J'y ai pourvu, j'ai de grandes quantités de grains à Danzig, à Stettin, à Hambourg, et mon amiral Baste a dû organiser un transport régulier par le fleuve et le canal; de grandes quantités de vivres arriveront ainsi à Kovno, et il y aura là sans doute des moulins, comme j'en ai vu entre Kœnigsberg et Gumbinnen.

Moi

Sire, je ne le crois pas.

NAPOLÉON

Voulez-vous vous expliquer plus amplement là-dessus?

Mais jusqu'alors Napoléon avait été content de mon français, si défectueux qu'il fût. A cet instant, les expressions de métier et celles de la vie commune me manquèrent; on appela de l'antichambre un officier qui parlait allemand et il dut faire l'interprète. Napoléon voulait avoir une complète image de la contrée où il était sur le point d'entrer. Je décrivis donc l'indigence des Polonais en général; je montrai que le paysan polonais avait besoin de peu de moulins, que le peu de farine qu'il avait se faisait à l'aide de moulins à bras, etc.

L'Empereur devint pensif, silencieux; il jetait sur Berthier des regards expressifs; toute l'assemblée se taisait. Le maréchal Lefebvre voulut alors, à ce qu'il parut, m'empêcher de remarquer l'inquiétude de Napoléon; il s'avança et il dit à l'Empereur: « Sire, ce que dit ici le président ne peut pas être un obstacle;

nous n'avons qu'à faire comme les soldats russes : chacun d'eux a une portion de grains et deux pierres dans son sac, et à chaque étape il broie le grain et le prépare pour son repas. » En même temps il gesticulait des mains comme s'il broyait réellement du grain. L'Empereur le regarda fixement, et lorsque Lefebvre eut fini, il lui répondit *bah*, non pas le léger *bah* français, mais un long *bah*, comme on a coutume de l'opposer à de sots discours. Puis il fit à l'assemblée une inclinaison de tête et il quitta la chambre.

Dans cet instant, un des chambellans vint au milieu de la salle et nous annonça solennellement que nous étions congédiés.

Comme je sortais de la chambre, le comte de Turenne me retint et me dit : « Tout ce que vous avez raconté des chevaliers de l'Ordre Teutonique est si intéressant que jè vous prie de me répéter les principaux points, » et il demanda : « Où et quand vinrent-ils en Prusse? Quelle fut la marche de la conquête? Combien y fallut-il de temps? » etc.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le maréchal Lefebvre se rendait, au nom de Napoléon, chez le conseiller provincial Seemann pour le sommer ou d'entreprendre lui-même de fournir à Kauen, en farine, le grain que la Prusse devait livrer, ou de procurer des entrepreneurs qui seraient chargés de cette besogne : Seemann pouvait faire ses conditions ; l'Empereur était prêt à le récompenser richement. Voilà avec quelle promptitude (après son entretien avec moi) Napoléon prenait ses mesures ! Mais Seemann n'avait pas envie d'agir pour les Français et il refusa l'offre.

J'avais dû céder à Maret, duc de Bassano, l'étage inférieur de ma maison, et, au retour de mon entrevue avec Napoléon, je soupais avec ma famille lorsque le duc se fit annoncer. Il raconta son séjour à Berlin, des nouvelles de Paris, etc., et il me demanda

si l'Empereur m'avait plu. Sans doute, disait-il, les cérémonies m'avaient surpris, mais tout souverain était un fanfaron. Ces mots à peine dits, il s'en effraya, et il ajouta rapidement : « Votre grand Frédéric était, lui aussi, un fanfaron. Et comme l'Empereur était gai ! — continua Bassano — mais ce que vous lui avez dit de l'histoire de la Prusse l'a intéressé. Quand les chevaliers de l'Ordre Teutonique vinrent-ils en Prusse ? etc. » Et il me fit de nouveau passer l'examen auquel m'avait déjà soumis le comte de Turenne. Il était facile de voir que tous deux voulaient être orientés, si l'Empereur parlait avec eux de l'histoire de la Prusse.

Le lendemain, notre juge du cercle se rendit avec un officier de la gendarmerie française au domaine dont le propriétaire avait été trouvé mort dans le puits. L'enquête démontra que les soldats de la garde avaient non seulement pillé ce qui pouvait leur être de quelque profit, mais détruit ce qui leur était inutile. Tous les gens du domaine ayant pris la fuite, on ne put naturellement rien découvrir sur le genre de mort du malheureux propriétaire. Je remis le jour suivant les actes à l'empereur Napoléon et le priai de punir les soldats de la garde qui avaient été logés dans ce domaine et qui, en tout cas, y avaient commis des excès. Je ne reçus pas de réponse. Le second jour, je voulus en parler à Berthier ; il se fit excuser de ne pouvoir me recevoir.

Napoléon, lui aussi, ne s'occupa plus de moi et il partit pour la Pologne. Bassano resta un jour de plus et il me visita souvent pour avoir de moi des nouvelles de la Pologne et des Russes. Dans une de ces visites, un domestique de mon domaine se précipita tout à coup dans la chambre pour me remettre une lettre et en criant : « Tout est perdu à Blockinnen » (c'était le nom de ma campagne). La figure bouleversée du domestique et la vivacité de ses gestes

déterminèrent Bassano à me demander quel était le malheur qu'on m'annonçait, et il me pria de lui lire la lettre. Je le fis et je lui dis : « J'ai été pillé sur mon bien, comme cela est arrivé, comme cela arrive encore aujourd'hui à beaucoup d'entre nous. » Bassano s'indigna ; il assura que tout cela était contraire aux ordres les plus sévères de l'Empereur ; il exigea de moi le nom du corps, du régiment et de mon domaine ; l'Empereur, ajoutait-il, examinerait l'affaire, punirait les coupables, me donnerait complète satisfaction et compensation. Je refusai de lui donner les noms. Il insista. Je lui répliquai qu'étant le président de la province j'étais le dernier qui pût, dans ses affaires privées, accepter satisfaction et compensation ; je lui répétai une proposition, déjà faite plusieurs fois, de garantir la province contre les violences des soldats français.

Mais de nouveaux ordres furent donnés exprès, et aussitôt après le départ de Bassano, j'appris que Napoléon avait enlevé le commandement au général allemand qui pillait sur mon bien et l'avait renvoyé de l'armée¹. Si ç'eût été un général français, peut-être n'eût-il pas usé de cette sévérité.

II

Schön à Hardenberg.

Gumbinnen, 21 juillet 1812.

L'Empereur Napoléon me demanda si cette province n'avait jamais appartenu à la Pologne. Je dis : *non*. Après quelques questions : cette province n'a donc jamais appartenu à la Pologne ? je répondis d'un ton ferme : *jamais*.

1. Le général Woellwarth dont il est question plus haut, pièce 6, IV.

Le duc de Danzig entra avec un rapport ; une conversation s'engagea là-dessus entre l'Empereur et Lefebvre, et pendant ce temps, le comte de Turenne vint à moi et me demanda de nouveau si cette province n'avait réellement jamais appartenu à la Pologne.

Le soir, tard, quand je revins de chez l'Empereur, le duc de Bassano me rendit visite dans ma chambre. Il parla beaucoup de la gaieté de l'Empereur et ramena l'entretien sur cette question. Je lui dis qu'il était sur un sol classique, que des tribus avaient habité ce pays, que les vainqueurs du paganisme, les Allemands, l'avaient conquis, qu'il n'avait pas appartenu à la Pologne.

A l'entretien qui eut lieu à la cour¹ je dois ajouter que l'Empereur — qui me connaît peut-être par le tableau que M. Bignon a jadis tracé de moi dans les journaux — me fit cette question plaisante *si je croyais à la guerre* et que je répondis tout aussi plaisamment. Sur quoi, il me demanda : *qui est, croyez-vous, la cause de la guerre?* et je répliquai que je n'avais pas encore vu de déclaration de guerre. *Mais*, reprit l'Empereur, *que croyez-vous?* Je répartis que je n'étais pas diplomate. L'Empereur, qui n'était pas encore satisfait, insista : je devais dire ce que je croyais. Cet examen ou mieux cet interrogatoire en justice criminelle se termina par ce mot que je lui dis : que je lui avais déjà expliqué la différence entre un préfet de France et un président de régence, et que je n'étais pas lieutenant du ministère des affaires étrangères. Et l'examen fut fini.

Une autre question qu'il me posa sentait aussi l'inquisition. « Croyez-vous, me dit-il, que le baron ait été tué ici dans son château par des soldats

1. C'est-à-dire lorsque Napoléon donna audience à Schön et à Seemann.

français? » Je répondis que je ne pouvais le savoir. Il répliqua : « Qu'en pensez-vous? » Mais je gardai ma contenance : l'image de notre roi était devant mes yeux, plus pure et plus belle que jamais!

Lorsque je décrivis la misère qui attendait l'armée en Pologne, je remarquai chez l'Empereur beaucoup d'attention. Il semblait qu'il s'en fût douté, et il dit au prince de Neuchâtel : *voyez-vous?*

8. *Un entretien de Napoléon et de Gouvion-Saint-Cyr.*

Le 22 juillet, à Gloubokoïé, Gouvion-Saint-Cyr s'entretenait avec Napoléon. L'Empereur parla des généraux français, morts ou vivants, en donnant à chacun une part d'éloge ou de blâme; puis il détailla le plan de campagne qu'il venait d'adopter, un plan, dit Saint-Cyr, qui semblait dicté à la fois par la prévoyance et le génie. Mais Napoléon ne le suivit pas; il fit, ajoute Saint-Cyr, tout le contraire de ce qu'il avait combiné, et, au lieu d'occuper la Pologne avec toutes ses forces, il les enfourna sur la route de Moscou. Voici comment on peut, d'après Saint-Cyr, reconstituer cet entretien¹.

NAPOLÉON

Kléber avait le feu sacré; mais ce feu sacré était concentré en lui comme dans un caillou, et il fallait le frapper pour en faire jaillir l'étincelle². Je lui préfère Desaix.

SAINT-CYR

Mais, Sire, la manière de Kléber a plus d'analogie avec la vôtre; Desaix, plus propre que Kléber aux opérations de la petite guerre, aux affaires de postes et d'avant-gardes, ne s'abandonnait jamais à fond dans les batailles décisives.

1. Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*. Tome III, p. 48-49, 250, 259-260.

2. Il faisait un grand éloge de Kléber, dit Saint-Cyr, mais certainement il ne l'aimait pas.

NAPOLÉON

C'est vrai; Desaix avait ce défaut, mais je l'en avais bien corrigé et il avait entièrement changé sa méthode. C'est que l'art de la guerre est le plus difficile de tous les arts. Aussi la gloire militaire est-elle considérée, dans l'opinion générale, comme la plus grande, et un gouvernement sage récompense les services de guerre par-dessus tous les autres. Il faut à un général de l'esprit et, ce qui est encore plus rare, un grand caractère. L'esprit, ce sont les voiles du vaisseau; le caractère est le tirant d'eau; si le tirant d'eau est considérable et si la mâture est faible, le vaisseau fait peu de chemin, mais il résiste aux coups de mer; si, au contraire, la voilure est forte et élevée et si le tirant d'eau est faible, le vaisseau peut naviguer dans le beau temps, mais, à la première tempête, il est submergé. Il faut, pour bien naviguer, que le tirant d'eau et la voilure se trouvent dans une exacte proportion. Marmont, que j'ai envoyé en Espagne, a beaucoup d'esprit, mais je ne connais pas encore son tirant d'eau; j'en jugerai bientôt, car il est maintenant abandonné à lui-même....

Vous voyez que je n'ai pas encore obtenu de résultat important et je dois faire de nouvelles combinaisons. Mais j'espère trouver bientôt l'occasion de battre les Russes. Je les battrai à Smolensk et, là, je m'arrêterai. Je me contenterai d'occuper le terrain que j'ai les moyens de défendre, c'est-à-dire les provinces russes détachées de l'ancien royaume de Pologne. Je proclamerai l'indépendance de ce royaume et j'aiderai à son organisation; je donnerai du repos à l'armée; j'emmagasinerai les produits de la récolte et assurerai notre subsistance; je fortifierai les points essentiels qu'occuperont les troupes, et ce sera le cas d'utiliser les bataillons d'ouvriers que j'ai amenés de

France; je les emploierai à la construction de villes, de grandes casernes destinées à abriter les hommes et les chevaux. Le succès de l'entreprise exige le concours le plus complet de toutes les mesures de prudence....

9. *Le général Walther à sa femme.*

Dans la lettre suivante (Cf. l'ouvrage intitulé *Madame André Walther*, p. 32), le général de division comte Walther, colonel commandant les grenadiers à cheval de la garde impériale, mande, le 25 juillet, à sa femme la douleur que lui inspirent les excès de l'armée.

Berkzevitzki, 25 juillet 1812.

Je suis arrivé ici hier avec les dragons et les grenadiers. Avant d'en repartir, plusieurs familles des châteaux voisins sont venues se réfugier auprès de nous, de malheureux soldats ayant été piller et ravager leurs habitations. Il y avait au moins vingt personnes, hommes, femmes et enfants, et des enfants charmants, entre autres deux petits garçons et une fille de onze ans qui parlaient très bien le français et portaient la parole pour leur père qui ne pouvait pas les comprendre. Je leur ai donné à manger et j'ai envoyé un aide de camp chasser cette bande malfaisante. Les pauvres gens, en partant, m'ont couvert de bénédictions en versant des larmes. Il y avait aussi une femme qui venait d'accoucher. Son mari, à l'approche de ces scélérats, s'était sauvé avec l'enfant dans les bois. Juge, chère amie, de cette situation pénible pour mon cœur. Il y a vraiment de quoi vous faire abandonner l'état militaire.

10. *Duroc à Gourgaud.*

Cette lettre de Duroc, citée par Gourgaud et comme perdue dans une note au bas d'une page de son *Examen critique* (p. 484), mérite d'être connue. Gourgaud la cite pour montrer que Napoléon n'était pas alors malade, comme le représente Ségur : *L'Empereur, dit Duroc, jouit de la meilleure santé.* Mais cette lettre contient autre chose. Duroc craint que les ennemis — et c'est ce qu'ils firent — ne reculent encore. Il raconte que Roussel, comme Laharpe en 1796, a été tué par les siens (c'est Jean-Charles Roussel, ancien lieutenant des volontaires de Paris, aide de camp de Partouneaux, chef de brigade en 1801, général de brigade le 10 mars 1809 et employé, comme dit Duroc, à l'armée d'Italie en 1810 et en 1811, tué le 26 juillet, à 10 heures du soir, par un éclaireur français qui le prit pour un ennemi, au moment où il visitait les avant-postes¹). Duroc parle aussi de deux autres victimes, Liédot et Ferreri, dont il faut dire quelques mots. François-Joseph-Didier Liédot, né à Metz en 1773, adjoint du génie en 1793, lieutenant, capitaine et chef de bataillon en Egypte, avait été nommé colonel le 26 décembre 1803 et il était chef d'état-major de son arme à la Grande Armée en 1812; il mourut le 29 juillet du coup de feu qu'il avait reçu deux jours auparavant, et, le 6 mars 1813, son vieux père obtint de l'Empereur une pension de 800 francs. Quant à Ferreri, capitaine au 7^e hussards, ancien aide de camp de Berthier, il eut la jambe emportée par le premier coup de canon qui fut tiré dans la journée, et il montra pendant l'amputation un grand courage; il se contenta de dire, pour toute plainte : « Je ne croyais pas cela si long,

1. Noël Charavay. *Les généraux morts pour la patrie*, II, p. 83-84.

je pourrai figurer avec Septeuil » (Septeuil, aide de camp de Berthier, avait été envoyé en Espagne comme Ferreri « pour une histoire de femme » et y avait eu la cuisse emportée¹). L'Empereur le fit baron et l'admit, le 8 janvier 1814, à la retraite.

Au bivouac devant Vitebsk, le 28 juillet au soir.

L'armée, en se battant depuis trois jours et en repoussant l'ennemi, est arrêtée devant Vitebsk. Tous les corps seront réunis cette nuit, et demain il y aura une bataille, à moins que l'ennemi ne quitte, comme on le fait craindre, la position qu'il a prise devant nous pour couvrir Vitebsk. Hier et aujourd'hui, dans les différents combats qui ont eu lieu et dans lesquels nous n'avons eu que peu de troupes engagées, les Russes ont toujours été vigoureusement repoussés. On leur a fait des prisonniers et pris plusieurs pièces de canon. L'Empereur jouit de la meilleure santé. Nous avons perdu le général Roussel, de l'armée d'Italie; il a été tué par une patrouille, par accident. Le colonel du génie Liédot a été blessé mortellement dans une reconnaissance. Ferreri a eu une jambe emportée. On attend avec impatience ici la nouvelle que le duc de Tarente a passé la Dvina et qu'il a mis en marche l'équipage de siège.

1. Castellane, *Journal*, p. 121 et 221. « Envoyez, avait écrit Napoléon le 2 février 1811, à Berthier, envoyez quatre de vos aides de camp les plus jeunes, et entre autres Septeuil, à l'armée du Nord auprès du maréchal Bessières; mon but est de les rendre utiles au maréchal Bessières et de les éloigner de Paris où ils perdent la bonne habitude qu'ils avaient prise au camp. »

11. *Adresse des Russes aux soldats français
et Réplique de Napoléon
intitulée Réponse d'un grenadier français.*

Séjour dit au chapitre VII de son livre, à la date du 18 juillet, lorsque Napoléon arrive à Gloubokoié : « Une adresse des Russes aux Français venait d'être répandue dans son armée. Il y vit de dures vérités que gâtait une invitation inutile et maladroite à la désertion. Cette lecture excita sa colère; dans son agitation, il dicte une réplique qu'il déchire, puis une autre qui éprouve le même sort, enfin une troisième dont il reste satisfait. Ce fut celle qu'on lut alors dans les journaux, sous le nom d'un grenadier français. »

Voici l'adresse des Russes aux Français et la Réponse d'un grenadier français, telles qu'elles parurent dans le *Journal de l'Empire*, du 6 août, sous la rubrique LITHUANIE, Vilna, 20 juillet.

I

*Proclamation des Russes, trouvée aux avant-postes
sur la Dvina, le 17 juillet 1812.*

Soldats français!

L'on vous force de marcher à une nouvelle guerre ; l'on vous persuade que c'est parce que les Russes ne rendent pas justice à votre valeur : non, camarades ; ils l'apprécient ; vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, s'il le faut, succédera à l'autre, et que vous êtes à quatre cents lieues de vos renforts. Ne vous laissez pas tromper à nos premiers mouvements : vous connaissez trop les Russes pour croire

qu'ils fuient devant vous ; ils accepteront le combat, et votre retraite sera difficile. Ils vous disent, en camarades : retournez chez vous en masse ; ne croyez point à ces perfides paroles, que vous combattez pour la paix : non ; vous vous battez pour l'insatiable ambition d'un souverain qui ne veut point la paix (sans cela, il l'aurait depuis longtemps) et qui se fait un jeu du sang de ses braves. Retournez chez vous, ou, si vous voulez en attendant un asile en Russie, vous y oublierez les mots de conscription, de levée, de ban et d'arrière-ban, et toute cette tyrannie militaire qui ne vous laisse pas un instant sortir de dessous le joug.

II

Réponse d'un grenadier français.

Soldats russes !

Ce sont les esclaves que l'on fait marcher malgré leur volonté et que l'on conduit à coups de bâton ; le soldat français, libre, n'obéit qu'à l'honneur et à la loi.

On ne nous a jamais dit que vous ne fissiez pas cas de notre valeur ; cela serait trop absurde ! Amstetten, Hollabrunn, Austerlitz, Pultusk, Eylau, Friedland sont des souvenirs trop récents. Nous vous voyons aujourd'hui (ce que nous avons toujours vu) fuir devant nous ! Vous avez fui depuis la Suisse ; vous avez fui depuis Austerlitz (heureux qu'on vous ait laissés regagner votre pays) ; vous avez continué de fuir après Friedland, et vous fuyez encore ! Nous nous y attendions, et cela ne nous étonne pas. Par les plus habiles manœuvres, vos armées sont partagées et séparées les unes des autres : vos colonnes errent sans direction ; tous vos camps retranchés sont abandonnés ; vos immenses magasins tombent dans nos mains ou sont détruits ; la capitale de la Pologne

russe est en notre pouvoir, et six millions des Polonais-Lithuaniens, confédérés avec les cinq millions des Polonais du duché de Varsovie, prennent les armes pour réclamer leurs droits! Déjà plus de 6.000 de ces généreux Polonais ont déserté de vos camps et nous ont rejoints.

Vous prévoyez notre retraite. Où avons-nous battu en retraite devant vous? Vous avez l'arrogance du langage que vous aviez il y a vingt ans. Tout est bien changé! Le procès est jugé! Nous nous connaissons.

Vous parlez de l'insatiable ambition de notre souverain. Lequel est le plus ambitieux, du souverain qui, après la victoire, évacue d'immenses provinces, par amour de la paix, ou de celui qui, battu, défait, réunit cependant à ses Etats la Finlande, la Moldavie, la Valachie, des portions de la Prusse orientale et de la Galicie, et nourrit ainsi son ambition de ce qu'il prend à ses alliés, les Suédois, les Prussiens et Autrichiens? Où se serait-il donc arrêté s'il avait été victorieux?

Vous nous conseillez de désertier! Les lâches seuls conseillent une lâcheté. Nous ne vous donnerons pas ce conseil; nous méprisons la désertion. Nous nous adresserons seulement aux infortunés Polonais. Nous leur dirons que leur patrie est rétablie : qu'ils quittent les rangs de leurs oppresseurs, qu'ils viennent (et effectivement ils viennent et viendront tous les jours davantage), qu'ils viennent se ranger sous l'aigle blanche de Pologne, qui conduisit leurs ancêtres jusque dans les murs de Moscou! Nous leur dirons que l'heure de la résurrection a sonné pour leur pays, que la Confédération de Pologne, sous le grand maréchal Adam Czartoryski, les rappelle du service de la Russie et que l'honneur et la religion leur ordonnent de venir concourir au grand œuvre du rétablissement de leur patrie!

Vous nous offrez un asile en Russie! Quoi! nous quitterions notre belle patrie pour vos affreux climats! Nous quitterions les lois tutélaires d'un peuple civilisé pour la glèbe et l'esclavage! Nous sommes *hommes*, et nous deviendrions *bêtes de somme*! Et que pourriez-vous nous donner? Tout votre Empire réuni vaut-il une seule de nos provinces?

Vous nous parlez de conscription, de tyrannie militaire?

La conscription est une loi; soixante millions de citoyens fournissent facilement au recrutement de nos armées; nous marchons parce que la loi l'ordonne. Mais vous, choisis par vos maîtres dont vous êtes la propriété, vous êtes là pour la vie, sans savoir pourquoi l'un plutôt que l'autre, et seulement par le bon plaisir de vos seigneurs. Vous êtes livrés par eux au recrutement, comme ils livrent des chevaux et des bœufs!

La tyrannie militaire, dites-vous? La tyrannie est chez vous, que l'on bâtonne et qui n'arrivez jamais à aucun emploi; chez vous, où la crainte est le nerf de votre discipline et non l'honneur!

Toutefois, le temps n'est pas éloigné où nous rendrons la liberté à vos frères, où nous détruirons l'esclavage dans l'Empire russe et où nous vous rétablirons dans vos droits; chaque paysan sera sujet et citoyen de l'Etat; il sera maître de son travail et de son temps; il ne sera plus la propriété de son seigneur, comme un bœuf ou un cheval¹.

Alors nous vous engagerons aussi à désertre; nous vous dirons que nous nous battons pour vos droits et pour vos familles et que vous devez nous secon-

1. On se involontairement, en lisant cette page, à la lettre que le lieutenant Bonaparte écrivait au commissaire Naudin le 27 juillet 1791: « L'Europe est partagée par des souverains qui commandent à des hommes et par des souverains qui commandent à des bœufs ou à des chevaux. »

der contre vos oppresseurs : l'esclavage des hommes est contre leurs droits et contre la religion.

Nous finissons en vous remerciant de cette communication que vous nous faites de votre plan de campagne. Vous vous retirez pour nous attirer, dites-vous : nous reconnaissons qu'il y a de la générosité à nous en prévenir ! Continuez à nous instruire de vos intentions par le noble moyen que vous avez pris ; nous continuerons à en faire notre profit.

*12. Appel de Barclay de Tolly
aux Allemands et Réponse d'un Allemand.*

Le *Journal de l'Empire* du 7 août publie, sous la rubrique LITHUANIE. *Vilna, 20 juillet*, deux pièces intéressantes :

1° Une de ces adresses corruptrices, comme dit Ségur, que le tsar Alexandre laissait Barclay faire aux soldats français et à leurs alliés, un *Appel* de Barclay de Tolly aux Allemands qui combattent avec les Français contre la Russie (chose curieuse, cet appel ou *Aufruf* est donné à la fois dans l'original allemand et la traduction française; un journal parisien publierait-il aujourd'hui une proclamation de Guillaume II dans le texte allemand?)

2° La *Réponse d'un Allemand* au factum de Barclay.

Nous reproduisons ici l'*Appel* traduit littéralement par nous et la *Réponse d'un Allemand*, qui, par le souffle qui l'anime, par le ton, par certaines expressions, nous semble être, comme la *Réponse d'un grenadier français*, l'œuvre de Napoléon.

I

*Appel aux Allemands pour se réunir sous les drapeaux de
la patrie et de l'honneur.*

Allemands,

Pourquoi combattez-vous la Russie? Pourquoi forcez-vous ses frontières, traitez-vous comme ennemis ses peuples, qui depuis plusieurs générations n'ont eu avec vous que des relations amicales, qui ont accueilli des milliers de vos compatriotes pour

récompenser leurs talents et occuper leur industrie? Qui vous entraîne à cette injuste attaque? Elle ne peut que vous être funeste, et elle finira par la mort de plusieurs centaines de mille d'entre vous ou par votre entier assujettissement!

Mais cette attaque n'est pas la suite de votre libre résolution, d'une résolution prise par vous-mêmes. Votre bon sens et votre sentiment du droit m'en sont garants. Vous êtes les malheureux instruments de l'ambition étrangère qui tend incessamment à achever l'asservissement de la malheureuse Europe.

Allemands, malheureux et indignes instruments d'ambitieux desseins, enhardissez-vous et levez-vous. Songez que, depuis des siècles, vous avez dans l'histoire la place d'un grand peuple qui se distingue dans les arts de la guerre et de la paix. Apprenez par l'exemple des Espagnols et des Portugais que la ferme et vigoureuse volonté d'un peuple peut repousser l'attaque et secouer le joug des étrangers. Vous êtes opprimés, mais non pas avilis et dégénérés. Si beaucoup d'entre vous dans les classes supérieures ont oublié leurs devoirs envers la patrie, la grande majorité de votre peuple est loyale, brave, fatiguée de l'oppression étrangère, fidèle à Dieu et à la patrie.

Vous que le conquérant a poussés sur les frontières de la Russie, quittez donc les drapeaux de l'esclavage et ralliez-vous sous ceux de la patrie, de la liberté et de l'honneur national, ces drapeaux qui se déploient sous la protection de S. M. l'Empereur mon très gracieux maître. Il vous promet l'assistance de tous les braves soldats qu'il a dans une population de cinquante millions de ses sujets, de tous les Russes résolus à soutenir jusqu'à leur dernier souffle le combat pour l'indépendance et l'honneur national.

S. M. l'Empereur Alexandre a daigné me charger d'offrir à tous les braves officiers et soldats qui

émigreront d'Allemagne un emploi dans la *Légion allemande*.

Cette Légion sera commandée par un des princes de l'Allemagne qui a prouvé par des actes et des sacrifices son attachement à la cause de la patrie, et la conquête de la liberté de l'Allemagne est sa première destination.

Si ce grand but est atteint, la patrie reconnaissante décernera de brillantes récompenses à ses fidèles et héroïques fils qui l'auront sauvée de sa ruine.

Si le succès n'est pas entièrement heureux, mon très gracieux Empereur promet, par cet appel, à ces braves gens des établissements et un asile sous le beau climat de la Russie méridionale.

Allemands, choisissez! Ecoutez la voix de la patrie et de l'honneur et jouissez de la récompense de votre courage et de vos sacrifices! Ou bien courbez-vous désormais sous le joug de l'oppression qui pèse sur vous et vous succomberez dans la honte, la misère et l'avilissement, le mépris de l'étranger et la malédiction de vos petits-enfants.

Sur l'ordre souverain de Sa Majesté Impériale l'Empereur de Russie.

Le général en chef de l'armée russe,

BARCLAY DE TOLLY.

II

Réponse d'un Allemand.

Si vous parlez aux Autrichiens, ils vous diront que l'Autriche fait la guerre à la Russie, parce que la Russie lui a fait la guerre en 1809, parce que le premier intérêt politique de l'Autriche est que la Moldavie et la Valachie ne soient pas réunies à la Russie

et qu'un frein soit mis à votre ambition insatiable; que l'Autriche fait la guerre à la Russie, parce que les fausses mesures du cabinet de Pétersbourg sont telles que le rétablissement de la Pologne est imminent et que l'Autriche, affaiblie par les pertes que lui a occasionnées la Russie dans les guerres précédentes, a intérêt à ne pas perdre les provinces qui lui restent; que les peuples de l'Autriche n'ont jamais trouvé dans l'alliance de la Russie ni l'appui ni les secours nécessaires pour se garantir contre la France; que les Russes, toutes les fois qu'ils sont entrés dans les provinces autrichiennes, n'ayant point tenu la moitié de ce qu'ils avaient promis, n'ayant montré aucune connaissance de l'art de la guerre, ayant toujours été battus, s'étant attiré l'animadversion des peuples par les actes de férocité et de brigandage qui les caractérisent, la maison d'Autriche s'est réunie par un système permanent à la France, système qui avait fait sa prospérité en 1756 : voilà les raisons qui ont conduit l'Autriche à contracter une alliance offensive et défensive avec la France. Si vous n'aviez pas fait la guerre à l'Autriche en 1809, si depuis, sans raison, vous ne l'aviez pas dépouillée d'une portion de ses provinces, si vous ne vous étiez pas emparés de la Moldavie et de la Valachie qu'elle ne pouvait pas voir d'un œil tranquille sous votre domination, si depuis vous aviez été pour elle un allié constant et efficace, elle ne vous aurait pas fait la guerre.

Dois-je répondre comme Prussien ? Je vous dirai : nous faisons la guerre à la Russie, parce que nous avons une alliance offensive et défensive avec la France; parce que vous nous avez trahis indignement à Tilsit et à Erfurt; parce qu'au lieu de demander à Erfurt l'évacuation des places de l'Oder par les troupes françaises vous ne vous êtes souciés que de vous assurer la possession de la Moldavie et

de la Valachie. Vous aviez fait à notre maître le serment de ne point faire la paix sans stipuler l'intégrité de notre monarchie ; mais vous n'avez stipulé que vos propres intérêts, et vous avez même pris des parties de notre territoire pour les incorporer à votre Empire. Ce n'est point la bataille d'Iéna qui a fait notre malheur, c'est votre alliance, c'est le prestige chimérique de vos innombrables armées, dont, depuis Catherine, on effraie l'Europe, et que nous avons appris à évaluer à leur juste valeur. Quand nous avons été vos alliés, vous ne nous avez pas défendus ; vous n'êtes entrés chez nous que pour ravager notre territoire. Notre monarchie était perdue sans ressources, si la politique de notre maître ne lui eût fait aujourd'hui contracter une alliance avec la France. Il vous en a prévenus d'avance. Avec vous une alliance eût été funeste ; faisant cause commune avec vous, le théâtre de la guerre est sur notre territoire ; faisant cause commune avec la France, la guerre est loin de nous. L'Empereur Napoléon tient sa parole avec ses alliés ; il les protège, et vous ne protégez pas les vôtres. Les alliés de l'Empereur Napoléon ont toujours gagné de l'agrandissement en territoire et en consistance, et les vôtres ont été constamment ruinés.

Parlerai-je comme Bavaïois ? Je vous dirai que nous faisons la guerre à la Russie, parce que depuis deux cents ans les Bavaïois font la guerre avec la France, parce que notre maître est membre de la Confédération du Rhin, parce que votre alliance ferait dévaster nos belles provinces, parce que l'alliance de la France a doublé nos domaines ; que la Bavière, au lieu de quinze cent mille âmes qu'elle avait, a aujourd'hui quatre millions d'habitants, réunis sous la domination du plus sage des princes et sous le gouvernement le plus libéral et le plus doux qui ait existé : nos pères verraient notre situation présente

avec envie. Notre territoire était autrefois le théâtre de la guerre; aujourd'hui elle passe devant nous, et nos soldats n'acquièrent que des triomphes.

Parlerai-je au nom des Wurtembergeois ou des Badois? Ils vous répondront qu'ils font la guerre comme faisant partie de la Confédération du Rhin; que depuis ce temps, les Etats de leurs souverains se sont toujours agrandis; que le duché de Wurtemberg qui avait deux cent mille habitants, est aujourd'hui un royaume de douze cent mille âmes; que le margraviat de Bade, qui avait 60.000 âmes, aujourd'hui érigé en grand-duché, en a 800.000; que le malheur des peuples est d'être divisés en petites principautés; que les pays de Wurtemberg et de Bade sont heureux sous des princes bons et justes; que ces deux maisons ont produit deux impératrices qui n'ont rien fait pour elles, qui ont oublié leur pays et ont abjuré la religion de leurs pères et l'amour de la patrie; que depuis l'alliance des deux Etats avec la France, ils jouissent de l'amour de leurs souverains, de la douceur de leurs gouvernements; que surtout ils sont protégés et voient la guerre bien loin d'eux.

Saxon, je vous dirai que le souverain de la Saxe fait la guerre parce qu'il est membre de la Confédération; parce que vous voulez le dépouiller du duché de Varsovie; parce que la guerre avec la France avait perdu notre pays et que c'est la France qui a rendu la liberté et l'indépendance à la Saxe; parce que votre alliance eût perdu la Saxe comme elle a perdu Hesse-Cassel dont vous avez été les premiers à reconnaître la ruine; et que nous n'avons jamais eu plus de gloire et de bonheur que depuis que nos princes sont membres de la Confédération du Rhin.

Si vous vous adressez aux Westphaliens, ils vous diront que c'est vous qui, les premiers, avez abandonné la maison de Hesse-Cassel, comme vous avez les premiers reconnu le trône de Westphalie; qu'al-

liés de la France, il est de la politique de l'intérêt et de l'inclination des Westphaliens d'en suivre la destinée.

Enfin répondrons-nous comme Allemands? Nous vous dirons que le plus grand malheur que puisse éprouver une nation, c'est de voir son territoire le théâtre de la guerre; que l'intérêt de l'Allemagne était d'être avec vous ou avec la France; que nous avons été dix ans avec vous; que nous n'avons essuyé, pendant tout ce temps, que honte, défaites, pertes et malheurs; que notre pays a été constamment le théâtre de la guerre; qu'aujourd'hui nos drapeaux réunis aux aigles françaises combattent hors de nos frontières et que nous n'en entendons parler que pour apprendre la gloire dont ils se couvrent; que l'expérience nous a prouvé que le plus grand fléau pour nous est d'avoir eu des armées russes dans notre pays. D'ailleurs, par le traité de Tilsit que vous avez fait avec le souverain de la France et le protecteur de notre Confédération, vous avez pris l'engagement d'obliger l'Angleterre à la paix. La paix serait faite si vous aviez tenu vos engagements : la paix seule peut donner au commerce de l'Allemagne toute son étendue. Vous êtes donc seuls la cause de la prolongation des maux du monde.

Mais est-il bien sage à un ministre de prêcher la désertion et la rébellion aux peuples contre leurs maîtres? Ces moyens ne montrent-ils pas l'injustice de votre cause et la faiblesse de vos armes? Qu'appelez-vous libre résolution? Nous faisons la guerre comme dans tous les temps, parce que notre intérêt bien entendu veut que nous soyons contre vous. Vous nous dites de nous relever : nous ne sommes point courbés; c'est à vos peuples esclaves à se relever. Nous sommes libres, heureux sous les souverains qui nous gouvernent depuis huit cents ans. Nous ne sommes pas sous le fer et le feu de l'étran-

ger; nous suivons la voie du devoir; nous obéissons au souverain : nous faisons par là ce que nous devons, et ceux qui cherchent à transporter dans notre sein les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile pour les épargner à leur territoire font un calcul vain, puéril et criminel. Quoi! l'aigle autrichienne, l'aigle prussienne, le lion de Bavière, la couronne verte de Saxe seraient la proie de l'esclave, et les drapeaux des Cosaques, des Russes, des Moscovites et des Tartares seraient les drapeaux de la patrie et de la liberté en Allemagne! Vous nous parlez du secours que vous devez attendre des braves Russes en état de porter les armes dans une population de cinquante millions d'habitants : alors, laissez-nous tranquilles; n'ayez pas recours à nous et défendez-vous vous-mêmes! Mais nous sommes revenus de ces contes bleus : au lieu de cinquante millions d'habitants, vous n'êtes pas vingt-cinq millions. Une partie est si barbare qu'elle ne compte pas; une autre partie doit faire tête aux Turcs et aux Persans; l'autre partie, sortant du tombeau, se lève en masse et s'arme contre vous pour rétablir la patrie polonaise. Que vous combattiez jusqu'au dernier soupir pour l'indépendance de votre nation, vous faites bien; mais cela ne veut pas dire que vous combattiez pour nos intérêts, si nous en avons d'opposés à ceux de la France; et, si vous osiez le dire, l'exemple de dix années ferait voir le cas que nous devons faire de votre puissance.

Mais enfin la montagne en travail enfante une souris. Ces grandes phrases aboutissent à nous proposer de désertir et à nous offrir des places dans une légion allemande. Vous voudriez que nous trahissions nos souverains, notre patrie, notre religion, pour servir sous vos drapeaux! Proposition d'un lâche! Quand un général, un ministre a pu se déshonorer au point de signer une pareille proposition,

on ne peut avoir qu'une horrible idée de la moralité de sa nation. D'ailleurs, que gagnerions-nous à votre service? Ne le savons-nous pas? La paie, nous la recevrons en papier : nous serions dans le plus affreux climat du monde ; nous encourrions le mépris qui atteint tous les étrangers au service de la Russie. Si vous avez vu pendant un temps vos armes prospérer, c'est aux Munich, aux Ostermann, etc., à nos compatriotes que vous le devez. Et comment ont-ils fini? par l'exil en Sibérie. Votre nation est jalouse et ennemie des Allemands. Vous avez payé d'ingratitude ceux qui vous ont servis. Quant aux malheureux que vous avez débauchés par la perspective d'un sort prospère dans les florissantes provinces de votre Empire, que sont-ils devenus ? Leur confiance en votre parole leur a valu la misère, le désespoir et la mort.

Vous parlez de la liberté de l'Allemagne ; qu'entendez-vous par là ? Est-ce la destruction des maisons d'Autriche, de Brandebourg, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse, de Saxe, de Westphalie, etc ? Certes, voilà de la part de votre prince un projet bien honnête et bien moral ; et cela s'adresse à nous, connus par notre attachement pour les souverains qui nous gouvernent depuis tant de siècles ! Entendez-vous par la liberté le présent que vous nous feriez du code moscovite pour les paysans ? Est-ce en nous attachant à la glèbe que vous prétendriez nous rendre libres ? Le mot de liberté blesse dans votre bouche. Comment ceux qui traitent l'homme comme les chevaux¹ osent-ils parler ainsi aux Allemands ?

M. le baron de Tolly, vous voulez révolutionner, faire des républiques ! C'est vous, c'est cette poignée d'aventuriers allemands pensionnés par l'Angleterre, qui n'auriez point de repos que vous n'eussiez mis

1. Cf. un trait semblable dans la Réponse du grenadier français.

nos princes sous le fer des bourreaux, que vous n'eussiez incendié nos bourgs, nos villages, détruit nos manufactures et, sous prétexte de donner la liberté aux Allemands, voué notre génération à toutes les horreurs de l'anarchie.

Cette proclamation est pour nous un nouveau sujet de bénir le ciel de la force de notre protecteur ; car ce n'est ni de Dresde, ni de Munich, ni de Stuttgart qu'est datée cette proclamation ; ce n'est pas même de Berlin ni de Varsovie ; c'est quand vous êtes rejetés en Russie, quand vous abandonnez la Pologne que vous n'avez pu défendre, que vous perdez à ce point le sentiment de l'honneur et des convenances, que vous avez recours à la plume et au secours d'aventuriers et de scélérats ! Il n'est dans le monde aucun honnête homme qui eût voulu signer une pareille proclamation. Ce langage serait bon pour l'Angleterre ; encore le ministère n'aurait jamais osé l'avouer.

Nous finirons par un conseil. Craignez que pendant que vous parlez de liberté aux peuples de l'Allemagne, on ne la donne à vos esclaves, qu'on ne la donne à la Pologne.

Enfin, soyez certains que les maisons qui gouvernent nos contrées, plus anciennes que la vôtre, sont plus immuables sur leurs trônes. La maison de Russie peut périr par les catastrophes qui firent périr Pierre par la main de Catherine, Paul par la main de¹....

Mais les maisons de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse-Darmstadt survivront à vos vaines menaces. Il est plus facile de voir la Russie rentrer dans la barbarie d'où Pierre I^{er} l'a fait

1. Réticence accusatrice qui sent son Napoléon ; toute la fin de cette *Réponse* rappelle d'ailleurs certaines tirades de l'Empereur et ses explosions d'éloquente colère.

sortir, que de voir ces illustres maisons s'éteindre
ou leurs palais incendiés par les torches des brigands
que M. le baron de Tolly veut soulever contre leurs
souverains et leur patrie, et dont il se fait l'organe!

13. *Le colonel Marbeuf.*

Napoléon se souvint toujours avec reconnaissance du comte de Marbeuf, commandant des troupes et commissaire du roi en Corse, qui l'avait fait placer à l'Ecole militaire de Brienne.

Il donna une dotation de 15.000 francs de rente et le titre de baronne de l'Empire à Mme de Marbeuf.

Il fit chef de bataillon, puis major, puis colonel le comte d'Ambrugeac, un émigré qui avait épousé la fille de Marbeuf.

Il combla de bienfaits le fils de Marbeuf, Laurent-François-Marie. Lorsque le jeune homme fut sous-lieutenant au sortir de l'Ecole de Fontainebleau, il reçut une pension de 6.000 francs sur le trésor de la couronne et une somme de 12.000 francs, destinée à son équipement, sur les dépenses courantes de la cassette impériale. « Mon intention, lui écrivait Napoléon, est de vous donner, dans toutes les circonstances, des preuves de l'intérêt que je vous porte, pour le bon souvenir que je conserve des services que j'ai reçus de M. votre père, dont la mémoire m'est chère; je me confie dans l'espérance que vous marcherez sur ses traces. » Il fit de Marbeuf son officier d'ordonnance, le créa baron de l'Empire, le nomma chef d'escadron des chasseurs à cheval de la garde impériale et colonel du 6^e régiment de cheval-légers. Il lui fit épouser une très riche héritière de Lyon, Mlle Marie d'Eglat de la Tour-Dubost et lui donna, à l'occasion de son mariage, un des

plus beaux hôtels de la rue du Mont-Blanc, l'hôtel Montesson, qu'il avait acquis du receveur général Pierlot.

En 1809, le 7 juin, il l'envoie en mission auprès d'Eugène et quelques semaines après, à Schoenbrunn, un jour qu'il était en colère contre l'état-major : « Les chefs d'état-major, disait-il, ne doivent être que des instruments; je n'ai qu'à faire entrer ici le jeune Marbeuf, officier d'ordonnance, qui est là dans le salon de service, et j'en ferai mon major général. »

Mais le colonel Marbeuf eut, le 14 août, au combat de Krasnoï, la jambe cassée d'une balle et il succomba aux suites de sa blessure le 25 novembre à Marienpol, dans le grand-duché de Varsovie. C'était, dit Castellane, un fort bon camarade et nous le regrettons. « Il fit de son lit, écrit Rigau, une chute qui envenima sa blessure; l'armée perdit un officier d'avenir, et moi, un bon ami. » Napoléon lui rendit un suprême hommage à la fin du 17^e bulletin, daté de Ghiatsk le 5 septembre : « Au combat de Krasnoï, le colonel Marbeuf, du 6^e de cheval-légers, a été blessé d'un coup de baïonnette à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité. »

14. *Le chef d'escadron de Vence.*

Héliou de Villeneuve, baron de Vence, était en 1811 chef d'escadron au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. Il avait d'abord été gendarme d'ordonnance et il était, trois mois après son entrée dans ce corps d'élite, lieutenant en second, lorsque Clarke le prit pour aide de camp. Le 12 novembre 1808 il fut nommé officier d'ordonnance de l'Empereur, et il écrivait cinq ans plus tard à Napoléon : « J'aime à penser que Votre Majesté daigne se rappeler les marques de satisfaction dont elle m'a comblé alors. » Colonel du 4^e régiment de chasseurs à cheval pendant la campagne de 1813, colonel de ce même régiment qui prit le nom de chasseurs de Monsieur sous la première Restauration, colonel des hussards de la garde royale au mois de septembre 1815, de Vence, devenu marquis, fut promu maréchal de camp le 13 avril 1817¹.

Il s'était signalé pendant la campagne de Russie, et il disait dans une lettre à l'Empereur, du 28 mars 1813 :

« La croix d'officier de la Légion d'honneur a été demandée pour moi par mon colonel, mon général de brigade et mon général en chef à l'affaire de Krasnoï, le 14 août, où mon régiment² et le 3^e de chasseurs ont eu l'honneur d'envoyer à Votre Ma-

1. Il devait être employé en 1822 et 1823 à l'armée des Pyrénées; disponible le 8 août 1830, il mourut en février 1834.

2. Le 1^{er} de chasseurs à cheval.

jesté huit pièces de canon que nous avons prises dans une charge heureuse. La demande d'un régiment a été faite pour moi après la bataille de la Moskova et renouvelée après la retraite, notamment par M. le prince de la Moskova. »

15. L'incendie de Smolensk.

Stendhal a dit que l'incendie de Smolensk était un beau spectacle, si beau, si rare qu'à 7 heures du soir, et bien qu'il n'eût rien pris depuis 10 heures du matin, malgré la crainte de manquer le dîner, malgré les obus que les Russes lançaient à travers les flammes, il alla « tout à fait au bord » et rentra dans son quartier trois heures après. Encore fut-ce pour le trouver en feu ; les maisons voisines de la sienne étaient embrasées ; pour la préserver, on fit percer le toit en cinq ou six endroits et on y plaça, comme dans des chaires à prêcher, cinq à six grenadiers de la garde qui battirent à grands coups de gaule les étincelles et les firent tomber.

Cet incendie de Smolensk fit une vive impression sur la Grande Armée. Ségur le décrit ainsi : « Lobau fit jeter des obus dans la ville. On vit alors s'élever de plusieurs points d'épaisses et noires colonnes de fumée, qu'éclairèrent ensuite, par intervalles, des lueurs incertaines, puis des étincelles. Enfin, de longues gerbes de feu jaillirent de toutes parts. C'étaient comme un grand nombre d'embrasements. Bientôt ils se réunirent et ne formèrent plus qu'une vaste flamme qui s'élevait en tourbillonnant, couvrait Smolensk et la dévorait tout entière avec un sinistre bruissement! »

Bourgoing reconnaît que de tous les lieux qu'il vit en 1812, l'antique forteresse de Smolensk est peut-être celui qui resta le plus profondément empreint dans son souvenir à cause de la sublime horreur de

l'incendie : « Ce vaste incendie avait produit un nuage si colossal qu'il avait la dimension de ces nuées d'orage qui envahissent près d'un tiers de la voûte céleste. En avant de ces jets de feu et de ces tourbillons de fumée se dessinaient les hautes murailles de la ville russe. D'immenses et sombres créneaux de brique rouge en festonnaient toute l'enceinte, et les plus lettrés de mes camarades comparaient cette vieille ville forte dévorée par les flammes à la ville de Troie, telle que se la représentaient leurs classiques souvenirs. »

Comme Bourgoing, Dedem dépeint l'incendie de Smolensk en termes saisissants et, comme Bourgoing, il se rappelle l'*Enéide*. L'incendie de Moscou, dit-il, est la plus belle horreur qu'il ait vue, un spectacle unique, majestueux, imposant, et le 16 septembre, lorsque l'Empereur se réfugiait à Petrovski, durant toute la nuit il contempla ce spectacle : « A plus de deux lieues, la lueur des flammes éclairait la route et, en approchant, comme le vent était très violent, on les voyait ondoyer de même qu'une mer en fureur. » Mais l'incendie de Smolensk a peut-être frappé plus vivement Dedem : il lui sembla grandiose : « Le feu, à Moscou beaucoup plus étendu, avait quelque chose de moins poétique ; mais les murs élevés de Smolensk, les vastes tours au-dessus desquelles les flammes jaillissaient avec force, me représentèrent Ilion dans la fatale nuit que Virgile nous décrit avec tant de beauté. »

16. *Fernand de Rohan-Chabot.*

Fernand de Rohan-Chabot est un des jeunes gens que l'Empereur nomma sous-lieutenants pour s'attacher les familles de l'ancienne cour. Il était pendant la campagne de Russie, de même que Castellane, aide de camp de Narbonne, et il partagea toutes les épreuves de Castellane. On sait qu'il s'empressa de servir la Restauration, et il devint successivement lieutenant-colonel, aide de camp du duc de Berry (26 juin 1814), colonel (10 août 1816), aide de camp du duc de Bordeaux (3 juillet 1822), colonel des hussards de la garde royale (14 octobre 1824), maréchal de camp (29 octobre 1828), pour prendre rang du 14 octobre 1824. Réformé le 30 septembre 1830, il fut mis à la retraite le 4 janvier 1840.

Voici la lettre que Rohan-Chabot écrivit en 1814, au retour des Bourbons, pour obtenir le grade de colonel et une place dans l'état-major d'un des princes de la famille royale. Cette lettre est intéressante parce qu'elle retrace, exactement d'ailleurs, les faits de guerre du jeune officier qui, partout et notamment à Valoutina, le 19 août 1812, se conduisit avec bravoure. L'Empereur l'avait, dans cette journée, chargé de rapporter des nouvelles de l'avant-garde, et Chabot revint à minuit avec un général russe prisonnier, blessé à la tête, le général major Touthkov III, que Murat envoyait à l'Empereur et à qui Castellane dut, pour la nuit, céder sa natte.

Etat des services d'Anne-Louis-Fernand de Rohan-Chabot, comte de Chabot, chef d'escadron, fils du duc de Rohan, maréchal des camps et armées du roi.

Fernand de Chabot est entré au service en qualité

de sous-lieutenant au 4^e régiment de cuirassiers le 15 avril 1809.

Il a fait en cette qualité la campagne de Wagram.

En 1812, il fut fait lieutenant et aide de camp de M. le comte Louis de Narbonne, général de division, aide de camp de l'Empereur, et a fait toute la campagne de Moscou jusqu'à Kalouga et toute la retraite de l'état-major de Napoléon. Il a eu le bonheur de mériter la croix à l'affaire de Valoutina¹.

Il a fait la campagne de 1813 jusqu'à l'armistice, et depuis l'armistice jusqu'à la bataille de Leipzig.

Enfermé dans Torgau avec son général qui commandait dans cette place, il a soutenu le siège de cette ville depuis le 15 septembre 1813 jusqu'au 10 janvier 1814 qu'il fut fait prisonnier et renvoyé sous parole de ne plus servir jusqu'à échange.

Depuis le moment de son entrée au service jusqu'à celui de son dernier retour en France, il s'est trouvé à toutes les batailles et affaires qui se sont données, excepté pendant le temps du siège de Torgau.

Le hasard même l'a conduit, à son retour, au milieu de l'affaire de Brienne, le 28 février 1814. Il en a partagé les dangers sans combattre d'une manière active, parce qu'il était prisonnier sur parole. Sa sauvegarde russe l'ayant abandonné au milieu de l'affaire, il n'a dû son salut qu'au succès momentané de l'armée française sur ce point et a perdu tous ses équipages qui furent pillés, ainsi que sa voiture, par les Russes.

Il a fait le commencement de la campagne de 1813 comme capitaine et la fin comme chef d'escadron.

Il sollicite des bontés du Roi le rang de colonel

1. « M. de Narbonne, dit Castellane dans son Journal, p. 138, a demandé la croix de la Légion d'honneur pour son aide de camp Rohan-Chabot qui s'est bravement conduit dans cette chaude action. »

et l'avantage d'être placé, avec ce grade, dans l'état-major d'un des princes de la famille royale, en attendant qu'il puisse avoir un régiment.

Le comte de CHABOT, *chef d'escadron*.

17. *Deux lettres de Smolensk.*

Ces deux lettres particulières, envoyées de Smolensk le 22 et le 23 août à Paris et reproduites, chose curieuse ! par le *Journal de l'Empire* (7 septembre), expriment la joie qu'inspire à l'armée la prise de cette ville, et les deux officiers qui les ont écrites ne semblent pas douter de l'heureuse issue de la campagne.

I

Smolensk, 22 août 1812.

Je vous écris sur du mauvais papier, on n'en trouve pas ici de plus élégant, et je me sers de la première feuille qui me tombe sous la main. Depuis huit jours je ne suis presque pas descendu de cheval ; mais quand les affaires vont bien, on ne sent pas la fatigue. Nous voilà enfin dans le cœur de la Russie. C'est un beau pays que celui dans lequel nous venons d'entrer ; les récoltes sont abondantes, le climat est agréable ; c'est, à coup sûr, le pays le plus peuplé de ce vaste Empire. Vous concevrez sans peine que tout ce qui environne l'ancienne capitale offre de grandes ressources : c'est là que la noblesse russe a ses plus belles propriétés, et il n'y a, sous ce rapport, aucune comparaison à établir avec les environs de Pétersbourg qui sont malsains et coupés de lacs et de marais.

Jamais le spectacle qu'offrait l'intérieur de Smolensk, à notre entrée dans cette ville, ne sortira de

ma mémoire. Figurez-vous toutes les rues, toutes les places encombrées de Russes morts ou expirants, et les flammes éclairant de toutes parts cet affreux tableau.

C'est là que j'ai pu juger de la générosité des Français. Rien n'était plus touchant que de les voir se précipiter au milieu de l'incendie et passer, à arrêter les progrès du feu, le temps pendant lequel ils auraient pu prendre un peu de repos. Malheureusement il a été impossible de sauver les quartiers bâtis en bois.

Je me trouve logé dans la maison d'un conseiller russe. J'y ai remplacé un colonel ennemi qui n'a pas eu le temps d'emporter ses effets. J'ai encore trouvé sur sa table un ordre du jour, où on promet à l'armée russe que les murs de Smolensk seront témoins de la destruction des Français.

A chaque instant je vois passer des colonnes de prisonniers. J'ai remarqué parmi eux beaucoup d'officiers supérieurs, et entr'autres un général et un colonel russes. Le premier est le général Toutchkov, frère du commandant en chef de l'un des corps de Barclay de Tolly ; et l'autre, le baron d'Armfeldt, neveu du général de ce nom, qui a changé si souvent de patrie. Ils ont été pris dans la brillante affaire où le brave général Gudin a été blessé. Hier, nous avons eu la douleur de le perdre. Toute l'armée le pleure. On lui avait amputé la cuisse au-dessus du genou ; mais il a été impossible de le sauver. A toutes les heures du jour, un grand nombre d'officiers se présentait devant son logement pour savoir de ses nouvelles. J'appris hier au soir qu'il venait de succomber, et je me suis retiré chez moi, bien affligé de cette perte cruelle. Depuis quinze ans, je l'avais vu constamment au poste de l'honneur et du danger ; il était aussi brave qu'habile. C'était un lion au combat ; et dans le monde, il était impossible d'avoir plus

de douceur et d'aménité. Au reste, sa mort a été bien vengée. Nous avons fait un carnage affreux au combat de Valoutina. Les généraux russes Kamensky et Scalon sont restés morts sur le champ de bataille. Mais une perte bien plus sensible pour l'armée russe, c'est celle du général de cavalerie Korff, qui a, dit-on, été blessé à mort. Depuis ce moment, on les poursuit sans pouvoir les atteindre. Ils se sauvent en toute hâte ; on dirait qu'ils craignent de ne pas arriver à temps à Moscou pour assister au *Te Deum* qu'on y chantera sans doute ; car cet hymne d'actions de grâces est devenu pour les Russes le chant de la mort et a pris la place du *De Profundis* ; mais ce mauvais charlatanisme n'en impose ni aux soldats ni aux habitants.

Les déserteurs et les prisonniers qu'on fait en grand nombre parlent tous des divisions et du découragement qui règnent dans l'armée ennemie. On est généralement indigné de voir tant de pays perdus sans avoir soutenu le choc d'une seule grande bataille rangée.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire ; mais mon service m'appelle et, d'ailleurs, vous devez penser qu'ici on n'a pas le temps d'écrire longuement. La santé de l'armée est excellente. Le pain et la viande ne nous manquent pas. Quant au vin, vous devinez bien qu'il n'est pas aussi commun qu'en Bourgogne. Mais nous ne pouvons pas nous plaindre, quoique deux ou trois cent mille convives qui arrivent sans être attendus embarrassent un peu ceux qui les reçoivent. Malgré toutes les ressources qu'on trouve à Paris, une pareille visite ne laisserait pas que de vous gêner un peu. Ah ! que nous sommes loin du temps où on pouvait la craindre ! Cela me fait penser qu'au moment où je suis entré au service, on avait peur de voir les Russes pénétrer en Franche-Comté, et que me voilà presque aux portes de Moscou.

II

Smolensk, 23 août 1812.

Les Russes ont été tellement fidèles à leur système de retraite, qu'ils se retirent jusqu'à Moscou et que de là probablement ils iront prendre position sur le Volga et peut-être plus loin. Tandis que nous les rejeterons dans leurs déserts, nous occuperons leurs meilleures provinces, nous en exploiterons tranquillement toutes les ressources. Nous avons encore deux grands mois devant nous. Tous les habitants du pays nous disent que le mois de septembre est magnifique dans ce pays et que le mauvais temps ne commence qu'à la fin d'octobre. D'après les rapports que nous recevons de Moscou, il y règne la plus grande terreur. Quoique les voyageurs s'accordent tous à vanter l'hospitalité des seigneurs de cette ville, ceux-ci se hâtent de faire leurs paquets. On emballe les archives, les galeries de tableaux. Nous nous en soucions fort peu, pourvu qu'ils nous laissent leurs caves et leurs cuisiniers. On n'a pas de peine à concevoir la confusion qui remplit cette ville immense ; figurez-vous la situation de Paris si les Russes étaient à Châlons. Les femmes de Smolensk sont assez jolies ; mais presque toutes se sont enfuies à Moscou, d'où elles s'enfuiront de nouveau à Pétersbourg, où l'on n'est guère plus tranquille. On a trouvé sur un officier russe tué une lettre datée de cette capitale et dans laquelle on annonce que les premières familles embarquent leurs effets les plus précieux sur les vaisseaux anglais¹.

Quand vous recevrez ma lettre, vous connaîtrez déjà les détails de l'affaire de Smolensk. Notre régi-

1. Cet officier est donc un de ceux qui veulent encore aller de l'avant ; il n'est pas de ceux qui, comme Boulart, ne se soucient pas de pousser plus loin et qui trouvent que c'est « assez de fatigues, de chances et de gloire pour une campagne. »

ment s'y est couvert de gloire. Le champ de bataille, autour de la ville et sur la route de Moscou, fait horreur à voir. Le beau régiment d'élite des grenadiers du corps de la première division russe a été presque entièrement détruit. Je suis encore à comprendre comment il se fait qu'il y ait tant de Russes tués et si peu de Français. On remarque surtout que l'ennemi a perdu un grand nombre d'officiers. Il paraît qu'à notre droite et à notre gauche les Russes n'ont pas été plus heureux. Le prince Schwarzenberg a culbuté Tormasov et lui a fait éprouver une perte considérable. Le général russe Knorring a eu les deux jambes emportées.

L'Empereur Alexandre avait, dit-on, ordonné de défendre Smolensk jusqu'à la dernière extrémité; par malheur il n'était point là pour faire exécuter ses ordres. Il est allé d'abord à Pétersbourg, et de Pétersbourg à Moscou. On dit qu'il doit en être parti le 19 pour revenir à son armée. Certainement il n'aura pas eu beaucoup de chemin à faire pour la rejoindre.

N***, qui est parti de Paris trois ou quatre mois avant la guerre et que nous avons si souvent rencontré dans le monde, a été fait prisonnier à Smolensk. Je l'ai vu hier, et je vous assure qu'il avait un peu moins de jactance que quand il est parti. Il attribue les derniers échecs des Russes au peu d'habileté de leur général¹, et franchement je crois qu'il n'a pas tort; car, qu'a-t-il fait depuis l'ouverture de la campagne? Il a établi des magasins pour y mettre le feu; il a élevé des fortifications immenses pour les abandonner; il nous a livré la Pologne; il s'est enfui en toute hâte de Vitebsk, en jurant de défendre Smolensk, et, quand il nous a vus devant cette ville, il nous l'a laissé enlever de vive force et a teint les

1. Barclay de Tolly.

murailles du sang de ses meilleurs soldats. Le voilà maintenant qui se retire sur Moscou : si c'est là un plan arrangé d'avance, il faut convenir que les généraux russes ont de singulières combinaisons. Les nôtres sont un peu différentes : nous gagnons du terrain, nous occupons de belles provinces et nous menaçons l'ancienne capitale de notre ennemi. Il me semble que ce plan-là en vaut bien un autre.

J'ai vu hier votre frère, il se porte toujours bien.

18. *Un ordre de Berthier.*

Berthier, dans cet ordre, reconnaît le zèle des chirurgiens et employés du service de santé; mais il remarque le défaut de direction, le manque d'ensemble, et il exprime aux commissaires des guerres le mécontentement de l'Empereur. En effet, l'intendant de l'armée, comme nous l'apprend Gourgaud, avait dû, à Smolensk, prier le général de l'artillerie Lariboisière de lui faire délivrer, pour panser les blessés, l'étoffe dont on garnit les caissons.

Smolensk, 23 août 1812.

Sa Majesté n'est pas satisfaite de la manière dont le service de santé se fait aux avant-postes. Les chefs des corps, les adjudants commandants chefs d'état-major des divisions, les ordonnateurs des corps, les commissaires des guerres, les employés en chef du service de santé ne prennent point les mesures nécessaires, ainsi qu'on le faisait dans les autres campagnes.

Les chefs d'état-major des divisions doivent désigner les lieux propres aux ambulances. Les commissaires des guerres doivent s'y trouver avec les chirurgiens et autres employés des ambulances. Après le premier pansement, les blessés doivent être évacués sur l'ambulance centrale placée en arrière. Là on doit inscrire leur nom, grade, régiment, corps.

Les mesures doivent être prises pour leur subsistance.

Les commissaires des guerres doivent faire rassembler les voitures nécessaires au transport des

blessés de dessus le champ de bataille et ensuite aux évacuations. Le chef d'état-major doit y veiller et s'assurer que les commissaires des guerres, les chirurgiens et employés font leur devoir. Dans le cas contraire, il doit rendre compte au général commandant le corps, pour y être pourvu.

Dans cette campagne, malgré le zèle des individus chargés des pansements, le service a souvent manqué par le défaut d'ensemble et de bonne direction.

Sa Majesté espère que cela n'arrivera plus et en rend personnellement responsables les commissaires et ordonnateurs des guerres.

19. *Latour-Maubourg à Berthier.*

Latour-Maubourg, qui commande le 4^e corps de cavalerie, annonce dans cette lettre que les villages sont déserts, qu'on ne trouve de subsistances nulle part, et il a rencontré sur sa route des hommes isolés de tous les corps en grand nombre.

Ryszkov, 31 août 1812.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de mon arrivée à Ryszkov, village qui est entre Maximinski et Selichtchi, sur la route de Smolensk à Jouchnov et Kalouga. Demain matin, de bonne heure, je serai à Ermakova, sur la route de Viasma à Jouchnov, avec les 3^e, 11^e et 16^e régiments de lanciers et la 7^e division de grosse cavalerie.

Tous les villages sont déserts, pillés, et on ne trouve aucune subsistance pour les hommes ni pour les chevaux.

Conformément aux ordres de V. A. S. j'établirai demain le 4^e corps de cavalerie à la hauteur de la poste de Sosova sur la route de Viasma à Jouchnov de manière à être à cinq ou six lieues de Viasma et dans l'endroit le plus favorable pour faire subsister la cavalerie.

J'ai rencontré aujourd'hui sur ma route beaucoup d'hommes isolés de différents régiments et de tous les corps. Je crois devoir rendre compte de cette circonstance à Votre Altesse Sérénissime.

20. *Ordre pour la bataille de la Moskova.*

Ce document, dicté par Davout à son chef d'état-major Romeuf — qui sera, dans la journée du 7 septembre, blessé à mort — renferme les dispositions spéciales au 1^{er} corps d'armée et on pourra le rapprocher utilement de l'ordre (*Corresp.* n^o 19, 181) qui contient les dispositions générales.

Ordre pour le 7 septembre pour les 5^e, 4^e et 2^e divisions du 1^{er} corps.

D'après les ordres de l'Empereur, le 7, à 5 heures du matin, la division Compans sera rangée par brigades dans le bois au delà de la redoute prise le 5, ayant en avant d'elle les 16 pièces de batterie de réserve du 1^{er} corps et les 14 pièces qui appartiennent à cette division; ce qui formera une batterie de 30 pièces de canon.

La division Desaix sera placée à la même heure de la même manière entre la redoute prise le 5 et le bois, ayant ses 14 pièces de canon de ligne sur sa gauche.

La division Friant sera formée de la même manière et à la même heure, c'est-à-dire par brigades, et placée à la hauteur de la redoute.

Les divisions Morand et Gudin seront, pour demain, aux ordres du prince vice-roi.

Le général, chef d'état-major général du 1^{er} corps,

L. ROMEUF.

— M. le maréchal invite chacun de ces messieurs

les généraux commandant les divisions, M. le général Pernety et M. le général Haxo, à se trouver cette nuit, à 2 heures du matin, à la redoute que nous occupons, où il se rendra de son côté.

21. *Les Westphaliens à la Moskova.*

On consultera utilement sur l'attitude des Westphaliens à la Moskova, dans la journée du 7 septembre, les deux rapports que nous publions ci-dessous ; ils sont adressés l'un et l'autre par le ministre de la guerre du royaume de Westphalie, comte de Hœne, au roi Jérôme ; le premier rapport concerne surtout l'infanterie et l'artillerie ; le second est consacré à la cavalerie.

I

Cassel, 8 octobre 1812.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que ses troupes, formant le 8^e corps de la Grande Armée, ont pris une part active et glorieuse à la bataille livrée le 7 septembre sur les bords de la Moskova.

S. M. l'Empereur avait placé momentanément le duc d'Abrantès, commandant le 8^e corps, sous les ordres de M. le maréchal duc d'Elchingen.

Le 7, au matin, l'armée westphalienne se forma en bataille en avant de son corps. La première brigade, commandée par le général Damas, reçut l'ordre, à 7 heures, d'aller occuper un bois situé à la droite de l'attaque, et elle prit position auprès d'une redoute dont le 3^e corps venait de s'emparer.

Cette brigade était suivie de 9 bouches à feu qui, ne pouvant pénétrer dans le bois, se placèrent au milieu des batteries françaises. La cavalerie ennemie, tentant de reprendre cette position, dirigea une charge au travers de nos pièces ; mais bientôt elle fut

obligée de se retirer en passant deux fois, avec une perte immense, sous le feu meurtrier de l'infanterie formée en carrés. Les 2^e et 6^e régiments westphaliens montrèrent en cette circonstance le sang-froid qu'on peut attendre des troupes les plus aguerries.

Les Russes se retiraient lorsque le duc d'Abrantès arriva avec la 2^e brigade. Bientôt il se sépara du 3^e corps et, à la tête du 8^e, il se porta sur la droite vers un bois occupé par l'ennemi qui en fut promptement délogé. Nos troupes s'y maintinrent contre le feu d'une artillerie formidable et d'une nuée de tirailleurs.

Le 3^e corps s'étant mis alors en mouvement pour tourner ce bois, l'armée westphalienne parvint à en déboucher. Le 1^{er} bataillon d'infanterie légère, commandé par le chef de bataillon Rauschenplatt, parut le premier dans la plaine. Il fut aussitôt assailli par les charges de la cavalerie russe; mais son feu bien dirigé renversa à bout portant les ennemis, et le front du bataillon fut couvert de leurs cadavres. Le reste de la division, arrivant, assura ce succès, s'empara de la plaine, et les Russes se jetèrent dans un autre bois où ils furent vivement poursuivis.

Cependant les Russes, menacés par les progrès du corps westphalien, rassemblèrent encore une cavalerie nombreuse et, avec ce courage enflammé qu'inspire le désespoir, tentèrent de nouvelles charges; mais ils furent culbutés sur tous les points et obligés de chercher leur salut dans la retraite.

Nos troupes campèrent sur le champ de bataille.

L'artillerie westphalienne a rendu dans cette journée les services les plus signalés. Le général Allix en a dirigé tous les mouvements avec sa précision et sa bravoure accoutumées, et il a été parfaitement secondé par M. le major de Pfuhl. Une batterie de 7 pièces, qui a pris successivement plusieurs positions en tournant la gauche des bois où le 8^e corps avait

combattu, s'est établie, avant la fin de la journée, au delà des hauteurs qu'avait occupées l'ennemi. 8 obusiers, commandés par le capitaine Maitre, ont servi à l'attaque d'une redoute et ont protégé les opérations de notre cavalerie ; ils ont lancé environ 1.400 obus.

Nous avons à regretter la perte de plusieurs officiers distingués. Parmi les généraux, le brave général Damas, commandant la 1^{er} brigade, est mort avec gloire sur cet illustre champ de bataille. Le général baron Tharreau, commandant la 1^{re} division, a été dangereusement blessé de deux balles. Le général comte de Lepel, commandant la brigade de cuirassiers, a eu le bras gauche fracassé par un boulet ; il a été amputé près de l'épaule et on n'a que peu d'espoir de lui conserver la vie. Les généraux comte de Hammerstein et baron de Borstell ont été touchés de plusieurs balles mais ils n'ont pas quitté le commandement de leurs troupes, et leurs blessures n'auront pas de suites fâcheuses.

Le duc d'Abrantès mande que tous les corps ont rivalisé d'ardeur et de courage. Les généraux et les officiers supérieurs de toutes les armes se sont montrés dignes de commander des soldats aussi intrépides.

Les régiments westphaliens de ligne qui se trouvaient ce jour-là à leur première affaire ont, ainsi que l'infanterie légère, déployé tant de sang-froid et de ténacité que S. M. l'Empereur, juge suprême et rémunérateur des belles actions, a daigné dire qu'ils avaient surpassé son attente et leur a fait l'extrême honneur de demander, le lendemain, des grenadiers westphaliens pour la garde de son quartier général.

Je joins au présent rapport l'état des officiers tués et blessés, ainsi que de ceux qui, s'étant le plus fait remarquer dans la foule des braves, méritent d'être plus particulièrement offerts aux grâces de V. M.

II

Cassel, 8 octobre 1812.

Sire, dans le premier rapport que j'ai eu l'honneur de présenter à V. M., je n'ai parlé que de la conduite et des principales opérations de l'infanterie et de l'artillerie westphaliennes.

Les cheveau-légers de la garde et des deux régiments de hussards de V. M., commandés par le général comte de Hammerstein, faisaient partie, dans la journée du 7, de la cavalerie sous les ordres de S. M. le roi de Naples. La brigade de cuirassiers, commandée par le général comte de Lepel, attachée au 4^e corps de cavalerie, se trouvait sous les ordres du général Latour-Maubourg.

Il me serait impossible de présenter à V. M. une analyse des mouvements de la cavalerie dans cette mémorable journée puisqu'elle n'a agi qu'avec d'autres troupes alliées, mais il résulte de tous les rapports qu'elle s'est couverte de gloire.

La brigade légère a fourni de nombreuses charges avec le plus grand succès. Le général comte de Hammerstein a été touché de quatre balles et a eu son cheval blessé; le capitaine de Saint-Cernin, son aide de camp, a été tué à ses côtés. Beaucoup d'officiers ont perdu successivement plusieurs chevaux et, quoique blessés eux-mêmes, ils se sont toujours empressés de retourner à leur poste.

La brigade de cuirassiers a chargé cinq fois avec un succès pareil. Le général comte de Lepel, ayant eu, dès le commencement de la bataille, le bras gauche fracassé par un boulet, le colonel de Gilsa, du 1^{er} de cuirassiers, a pris le commandement et l'a remplacé de la manière la plus honorable; frappé à son tour par un boulet à la jambe dans le courant de

la journée, le colonel de Bastineller, du 2^e régiment, lui a succédé dans le commandement.

S. M. le roi de Naples et le général de division Latour-Maubourg ont rendu une justice éclatante à la belle conduite de ces deux brigades, et c'est dans la satisfaction qu'en éprouvera V. M. qu'elles vont en trouver la glorieuse récompense.

22. *Berthier à Hogendorp.*

Dans cette lettre, écrite trois jours après la Moskova, Berthier informe Hogendorp, gouverneur général de la Lithuanie, que l'armée a fait une très grande consommation de munitions de guerre, qu'on doit les remplacer au plus tôt, qu'il enverra donc à Smolensk, où se formera le principal dépôt de munitions, des caissons vides que Hogendorp a mission de charger.

*Au général comte Hogendorp, gouverneur
général de la Lithuanie.*

Mojaïsk, le 10 septembre 1812.

L'armée a fait, général, une très grande consommation de munitions de guerre, et il est de la plus grande importance de pourvoir sur-le-champ à leur remplacement. Il en existe des quantités considérables sur la route de l'armée depuis Kovno jusqu'à Smolensk ; mais vous sentez qu'il est impossible d'envoyer d'ici les caissons vides se charger à Vilna ou à Kovno ; leurs chevaux seraient ruinés dans une aussi longue route pour aller et revenir, et les remplacements ne peuvent pas être retardés à ce point. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est d'envoyer les caissons vides se charger à Smolensk. L'intention de l'Empereur est donc, général, que vous exigiez de l'administration générale ou des administrations locales qu'elles fournissent des chevaux ou bœufs et des voitures de réquisition pour transporter succes-

sivement les munitions en caisses ou en barils de Kovno à Vilna, de Vilna à Minsk et de Minsk à Orcha ; de là, les chevaux des équipages de pont qui s'y trouvent transporteront les munitions jusqu'à Smolensk où l'on formera ainsi un grand dépôt. Prenez les mesures les plus promptes pour l'exécution de ces dispositions.

23. *Proclamation aux habitants de Moscou.*

Le 14 septembre paraît, sans signature, cette proclamation ou mieux cet ordre aux habitants de Moscou : ils doivent apporter leurs armes au commandant de la place et lui indiquer les soldats russes qu'ils ont chez eux, les objets appartenant à la couronne qu'ils détiennent ou qu'ils connaissent ainsi que les farines, blés et eaux-de-vie.

L'armée de S. M. l'Empereur et Roi ayant pris possession de la ville de Moscou, il est ordonné aux habitants :

1° De faire le rapport au général comte Durosnel, commandant la place, de tous les Russes qu'ils pourraient avoir chez eux, soit blessés ou bien portants ;

2° De faire, dans les vingt-quatre heures, la déclaration des objets qu'ils peuvent avoir distraits appartenant à la couronne ou dont ils auraient connaissance ;

3° De faire connaître les farines, blés et eaux-de-vie qui pourraient être chez eux ou dans les magasins du gouvernement russe.

4° Ils déclareront et rapporteront chez le commandant de la place comte Durosnel toutes les piques ou autres armes offensives, soit armes à feu, soit armes blanches qu'ils pourraient avoir chez eux.

Au surplus, les habitants paisibles de la ville de Moscou doivent être sans aucune espèce d'inquiétude sur le maintien de leurs propriétés et la sûreté de leurs personnes, s'ils se conforment religieusement aux dispositions de la présente proclamation.

24. *Berthier à Mortier.*

Le 16 septembre Berthier ordonne également que le maréchal Mortier, duc de Trévis, prenne le commandement supérieur de Moscou : le maréchal aura sous ses ordres son corps, c'est-à-dire la jeune garde qui fera la police de la place.

Moscou, 16 septembre.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est qu'aujourd'hui, 16, à midi, vous preniez le commandement supérieur de la ville de Moscou. Vous aurez sous vos ordres, pour la police de la place, les troupes qui composent votre corps. Vous aurez pareillement sous vos ordres le général Milhaud et les adjudants commandants Puthon et Thiry avec leurs adjoints et les vingt commandants d'armes des vingt districts de la ville.

25. *Le lieutenant Merville à l'Empereur.*

Un lieutenant de l'artillerie de la garde, Merville, chargé de mener de Smolensk à Moscou un convoi de voitures, fait à l'Empereur un navrant rapport sur la conduite de l'infanterie qui lui servit d'escorte. Il a eu successivement, pour l'accompagner, deux compagnies d'un bataillon de marche. Ces deux compagnies ont disparu l'une après l'autre pour chercher fortune à droite et à gauche de la route que suivait le convoi, et Merville est arrivé à Moscou sans escorte aucune! Voilà, au 23 septembre, la discipline de la Grande Armée!

A Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Moscou, 23 septembre 1812.

Sire, conformément aux ordres de V. M., j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux le rapport de la marche que j'ai suivie de Smolensk à Moscou.

Je partis de Smolensk le 3 septembre, commandant un convoi de 34 voitures de l'artillerie de la garde de V. M. Ce convoi avait été réuni à plusieurs autres de divers corps d'armée pour en former un seul de 105 voitures. Un bataillon de marche, de 500 hommes, commandé par M. Broussard, major du 48^e régiment d'infanterie de ligne, était destiné à nous protéger. Il y avait aussi un escadron de marche.

Toutes les parties du convoi ne marchant pas également vite et trouvant peu de moyens d'avoir du fourrage pour les chevaux de 105 voitures réunies,

il fut convenu que nous nous séparerions et que chaque partie aurait son escorte.

M. le major me donna une compagnie de son bivouac de marche. Au bout de trois jours, elle avait disparu, les hommes se dispersant sur les côtés de la route.

Je demandai et j'obtins une nouvelle escorte qui me suivit plus longtemps, mais tous les jours des soldats disparaissaient, malgré les soins des officiers.

Quelques jours avant d'arriver à Moscou, je n'avais personne pour me garder que le peu de canonniers qui étaient au parc et dont la plus grande partie étaient malades.

M. le major a fait tous ses efforts pour réunir son escorte; mais les hommes qu'il rassemblait le jour disparaissaient pendant la nuit.

La cavalerie a constamment marché sur les flancs, étant obligée de s'éloigner de la route pour faire du fourrage.

J. DE MERVILLE,

Lieutenant dans l'artillerie de la garde de V. M.

26. *Note relative aux maisons bâties en brique
qui se trouvent ne pas avoir été brûlées
dans la ville de Moscou.*

Moscou, octobre 1812.

« On comptait à Moscou avant l'embrasement de la ville 2.570 maisons en brique ; d'après le recensement fait, il en reste 578.

Le nombre de celles brûlées est de 1.992.

On a compris dans le nombre des maisons conservées les châteaux, couvents, casernes, magasins et autres établissements, les églises exceptées.

Les hôtels et leurs dépendances ne sont comptés que pour une maison.

Détail, par quartier, des maisons en brique conservées :

1 ^{er} quartier.	16
2 ^e —	point
3 ^e —	51
4 ^e —	10
5 ^e —	187
6 ^e —	100
7 ^e —	8
8 ^e —	10
9 ^e —	6
10 ^e —	26
11 ^e —	25
12 ^e —	11
13 ^e —	27
14 ^e —	19

15 ^e quartier.	16
16 ^e —	26
17 ^e —	point
18 ^e —	5
19 ^e —	17
20 ^e —	18
	<hr/>
Total	578

Nota. — D'après le recensement fait au commencement de 1812, la population de Moscou était de 198.000 habitants.

On comptait dans cette ville 2.570 maisons de pierre ou de brique et 6.580 maisons en bois, 320 églises, 24 monastères et 17 établissements de bienfaisance ou hôpitaux. »

27. *Berthier à Murat.*

Napoléon s'est décidé à négocier, à faire des avances au tsar qui se dérobe et se tait, à envoyer son aide de camp Lauriston à Koutouzov, et, au nom de l'Empereur, Berthier informe Murat de cette démarche. Une première lettre charge le roi de Naples de faire écrire par son chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde russe, un billet qui annonce la venue de l'aide de camp. Une seconde lettre montre l'impatience de Napoléon : il tarde à l'Empereur, dit Berthier, de savoir le parti qu'a pris l'ennemi.

I

Moscou, 4 octobre 1812, 4 heures et demie du matin.

Sa Majesté, s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides de camp, désire que vous fassiez écrire par votre chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde ennemie, une lettre conçue en ces termes :

L'Empereur étant dans l'intention d'envoyer un de ses aides de camp généraux près du général en chef Koutouzov, on désire connaître le jour, l'heure et l'endroit où ce général veut le recevoir.

Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde et on en retirera un reçu. Comme de raison, Sire, l'Empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en temps opportun et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide de camp que Sa Majesté compte envoyer arrivera vraisemblablement ce soir à votre quartier général.

II

Moscou, 5 octobre 1812, 4 heures et demie du matin.

Sire, l'Empereur n'a pas reçu de vos nouvelles depuis votre lettre du 3 à 11 heures du matin. Je vous ai expédié un officier. L'Empereur vous en a expédié un autre. Enfin, le général Lauriston doit être arrivé à votre quartier général dans la nuit. Il tarde à Sa Majesté de savoir le parti qu'a pris l'ennemi. Votre Majesté jugera sûrement convenable de n'expédier l'officier de l'état-major et celui de l'Empereur qu'à un intervalle l'un de l'autre, car quelquefois ces officiers reviennent ensemble.

28*. *Jourdeuil à Puibusque.*

Cette lettre est écrite par Nicolas-Hilaire Jourdeuil, commissaire des guerres¹, à un de ses camarades dont nous n'avons pas le nom, mais qui doit être Puibusque, commissaire des guerres à Vitebsk². Elle respire le découragement. Jourdeuil exhorte Puibusque à la patience, il l'assure que « cela finira un jour, » mais il voudrait évidemment que cela finisse bientôt. Il reconnaît le désordre qui règne dans les hôpitaux et il se plaint du grand nombre de blessés et de malades qui n'ont ni papier ni feuille de route.

Vilna, 5 octobre 1812.

Mon cher camarade, M. l'ordonnateur m'a communiqué votre lettre du 4^{er} octobre sur les évacuations irrégulières que vous recevez, que nous recevons les malades et blessés sans feuille de route ni billet, qu'ils sont en si grand nombre qu'ils remplissent quinze hôpitaux et cinq dépôts.

Tous ceux qui sortent des hôpitaux sont porteurs de feuilles d'évacuation selon l'usage ; mais ceux qui sortent des dépôts sont dirigés par le général gouverneur sans ma participation.

Je donne six jours de vivres à ceux qui partent par eau et quatre jours par terre.

Aujourd'hui partent des évacuations par bateaux

1. Ce Jourdeuil était né à Mussy dans l'Aube en 1765 et il devait mourir pendant la retraite à Wehlau : sa veuve, Amable-Thérèse Lesbros, reçut par décret du 8 mai 1813 une pension de 600 francs.

2. Puibusque avait, en effet, un fils à qui Jourdeuil souhaite le bonjour.

de 1.000 hommes qui sont régulièrement pourvus de feuilles d'évacuation ou de route. Ainsi, s'il y a du désordre, je ne vois pas que ce soit de ma faute. Sans doute que vous recevez, comme nous, des militaires sans papiers, qui s'évacuent eux-mêmes.

Polotsk et Gloubokoïé ont évacué subitement leurs hôpitaux. La dernière ville a été abandonnée sans avoir vu l'ennemi ; le général a ordonné la retraite sans tirer un des vingt canons qu'il a encloués.

Portez-vous mieux, mon cher camarade, et prenez patience comme moi. Cela finira un jour. Je ne suis pas plus à mon aise que vous et je suis seul ; j'ai un adjoint qui ne fait rien du tout.

Salut amical. Bonjour à M. votre fils.

Jourdeuil.

29. *Les Russes à Hambourg.*

D'Aubignosc, directeur de la police à Hambourg, donne dans ces deux lettres quelques détails sur l'opinion des commerçants hambourgeois et sur le séjour du prince Kourakine, naguère ambassadeur de Russie à Paris.

I

4 octobre 1812.

La police a eu connaissance de deux lettres écrites par l'Impératrice mère à Mme la duchesse de Weimar. L'une est envoyée à S. E. le ministre en original, parce qu'il est possible qu'elle cache quelque mystère. L'autre est envoyée en copie, et on a laissé l'original suivre sa destination. Dans celle-ci, pleine d'expressions de tendresse, on remarque seulement cette phrase : *sois tranquille, mon enfant, tout va bien, tout ira bien.* Cette lettre est du 28 août.

Le public remarque qu'il eût été singulier de voir brûler Pétersbourg au lieu de Moscou. Les maisons de Pétersbourg sont toutes assurées en Angleterre par la société du *Phénix* de Londres. La destruction de cette capitale entraînerait plusieurs centaines de millions de perte pour l'Angleterre. Il n'est point étonnant que le commerce de Hambourg fasse cette observation, en s'occupant des pertes que quelques maisons d'ici, liées étroitement à la fraude, ont faites dans Moscou où elles croyaient leurs dépôts coloniaux très en sûreté.

M. le prince Kourakine est entré aujourd'hui à 8 heures du matin dans Hambourg.

II

8 octobre 1812.

Le prince Kourakine voit beaucoup de monde et cherche à se faire des amusements. Il paraît que ce goût de popularité tient à son caractère personnel. On ne remarque, dans le désir que montre son Excellence de connaître et d'être informé du caractère des personnes marquantes et de l'être de beaucoup de choses, aucune espèce de tendance politique. Le besoin de se répandre semble devoir être attribué au besoin de se créer des distractions. Le chevalier de Rist, consul général de Danemark, et le banquier Parish sont ses plus assidus. Rainville n'a rien négligé pour faire ressortir la beauté de son local à Altona ; il visait à avoir le prince pour locataire.

30. Deux articles du *Courrier de Londres*.

Un journal qui se publiait en français à Londres, le *Courrier de Londres*, du 6 octobre, accompagne des réflexions suivantes le 18^e Bulletin de la Grande Armée où Napoléon raconte la bataille de la Moskova. Ces réflexions sont intéressantes. Le journaliste analyse le bulletin ; il juge que les Français ont fait une perte aussi considérable que les Russes ; il assure — et il est bien informé sur ce point — que le tsar ne cédera pas, ne fera pas la paix, même si Napoléon entre à Moscou.

I

Les journaux de Paris du 26 septembre ont été reçus samedi. Nous en avons extrait le 18^e Bulletin de l'armée française.

Il contient une relation de la bataille de la Moskova qui, malgré l'obscurité et l'exagération qui y règnent, prouve cependant que les Russes ont glorieusement disputé la victoire, qu'il s'en est peu fallu qu'ils ne l'obtinsent et que, lorsqu'ils ont fait leur retraite, ils l'ont effectuée en bon ordre et sans être poursuivis par l'ennemi.

On peut juger, par les détails du bulletin même, que la perte de l'armée française a égalé celle des Russes. Bonaparte convient qu'il a perdu 10.000 hommes ; jamais il n'avait avoué une perte aussi forte.

Dans aucune de ses batailles précédentes il n'a perdu un aussi grand nombre d'officiers généraux ; il

en nomme six de tués et dit que huit autres ont été blessés.

En outre, le général Morand, après s'être emparé de quelques redoutes, a été *attaqué de tous côtés* et, selon le bulletin, *il n'a pas pu s'y maintenir*. Comme il n'est pas fait mention de lui ensuite et qu'il n'est pas même dit qu'il ait effectué sa retraite, nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'il ait été pris avec une partie de ses troupes.

Quatre jours après cette sanglante bataille, les Français n'étaient pas avancés au delà de Mojaïsk.

Des lettres de France reçues samedi annonçaient qu'ils étaient entrés à Moscou, après des combats plus meurtriers encore que celui de la Moskova; mais, jusqu'à présent, nous n'avons reçu aucune confirmation de ces événements.

En supposant même que Bonaparte eût réussi à se rendre maître de Moscou, la prise de cette ville aura considérablement affaibli son armée sans le mettre en état de dicter la paix. L'Empereur de Russie a prévu dès le commencement de la guerre la possibilité de la perte de Moscou et il a déclaré qu'elle n'entraînerait ni sa soumission ni la conquête de son Empire. On sait aussi qu'il a assuré récemment qu'il s'ensevelirait plutôt sous les ruines de la dernière ville de ses vastes États que de recevoir la loi de Bonaparte. Tant que ce souverain persistera dans cette héroïque résolution, les progrès de Bonaparte ne décideront pas du sort de la Russie, et ils peuvent l'exposer à des dangers plus difficiles à surmonter que ceux auxquels il a eu jusqu'à présent le bonheur d'échapper.

Autre article du *Courrier de Londres*. Il reproduit, en son numéro du vendredi 9 octobre 1812, le 19^e Bulletin de la Grande Armée dans lequel Napoléon annonce qu'il est

entré à Moscou, mais que l'anarchie la plus complète y régnait, que des enragés ivres avaient mis le feu partout, que Rostopchine avait pris la précaution de faire partir les pompiers avec les pompes. Le journal ajoute au bulletin cette note qui fut justifiée par la suite.

II

Le 19^e *Bulletin* de Bonaparte annonce qu'il est entré dans Moscou le 14, sans faire mention d'aucun nouveau combat ni même d'aucune des circonstances qui ont précédé immédiatement la prise de cette ville. Il paraît, par son Bulletin même, qu'il n'y a, pour ainsi dire, trouvé que des ruines. Deux jours après son entrée, la ville était encore en feu. Quels que puissent être les événements intermédiaires entre la bataille de Borodino et l'entrée de l'ennemi à Moscou, il est évident que les Russes ont pris toutes les mesures nécessaires pour que la possession de cette ville lui fût aussi peu avantageuse que possible. La perte de cette capitale avait été prévue par l'empereur Alexandre. Ainsi, il n'est pas à craindre qu'elle change rien à la résolution qu'il a prise de poursuivre la guerre jusqu'à la dernière extrémité. Le dévouement patriotique de ses sujets, l'indomptable valeur de ses armées et les talents des chefs qui les commandent, nous font espérer qu'en définitif il réussira à assurer l'indépendance de son empire et à punir de sa témérité le monstre qui dévaste son pays et désole l'univers entier.

31. *L'opinion à Kiel.*

Les deux lettres suivantes nous renseignent sur l'opinion qui règne à Kiel, alors ville danoise, au commencement d'octobre.

Dans la première, d'Aubignosc rapporte que la population manifeste les plus mauvaises intentions et regarde l'alliance avec la France comme un malheur, que le consul russe Aderkas encourage les mécontents et assure que la guerre sera acharnée, qu'elle se terminera par la ruine de l'un ou de l'autre des belligérants.

Dans la seconde lettre, le consul de France à Kiel, Grasset Saint-Sauveur, retrace l'impression produite dans la ville par la nouvelle de l'incendie de Moscou : le parti russe — et l'événement le justifiera — déclare que les Russes se défendent très bien, que l'incendie de Moscou est un « moyen licite », que l'armée française succombera.

I

Hambourg, 9 octobre 1812.

La ville de Kiel éprouve le plus grand embarras. La noblesse surtout est dans une gêne extraordinaire. Il n'y a pas de numéraire, et les billets bleus de la banque de Rendsbourg perdent trente pour cent. On dit assez hautement que l'alliance avec la France est la source du malheur du pays. On manifeste les plus mauvaises intentions. Le consul général de Russie à Lubeck, d'Aderkas, réfugié à Kiel, est le soutien de tous les mécontents. Il reçoit et publie les bulletins de l'armée russe. On se l'arrache ; on veut l'avoir

dans toutes les sociétés; celle de l'Harmonie vient de l'admettre. Ce d'Aderkas a répandu un petit ouvrage intitulé *Ueber die Entstehung, die Fortschritte und die gegenwärtige Verfassung der russischen Armee, doch ins besondere von der Infanterie, geschrieben im juni 1810, von Carl von Plotho, preussischem Capitain, Ritter mehrerer russischen Orden. Berlin, 1811, bei Friedrich Braunes*¹, lequel traite des forces de l'armée russe. Dans ses entretiens pour soutenir l'opinion en faveur de la Russie, il raconte les résolutions d'un Conseil tenu à Vilna, d'après lesquelles l'empereur Alexandre a promis de paraître à l'armée le plus souvent possible à l'effet d'encourager les troupes, de ne jamais ordonner de bataille pour ne point compromettre l'Empire, de ne faire la paix qu'après la ruine ou l'abaissement de la France ou de la Russie. Il assure toujours que la présente guerre prendra le caractère de celle de l'Espagne.

II

Kiel, 10 octobre 1812.

Les dernières nouvelles des victoires de la Grande Armée et son entrée à Moscou ont fait ici une vive sensation. Le public s'est livré à l'espérance d'une paix prochaine que l'Empereur de Russie sera contraint d'implorer. Les novellistes, partisans des Russes, à la tête desquel est M. Aderkas, ci-devant consul de Russie à Lubeck, n'ont point été découragés par ces nouvelles. Ils affectent de représenter la situation de l'armée française comme ne pouvant

1. « Sur la naissance, les progrès et la constitution actuelle de l'armée russe, mais en particulier de l'infanterie, écrit en juin 1810, par Charles de Plotho, capitaine prussien, chevalier de plusieurs ordres russes. Berlin, 1811, chez Frédéric Braunes. »

tarder à devenir fort critique par le manque de ressources et la rigueur du climat. Ils s'efforcent de faire considérer comme des moyens licites de défense l'horrible mesure adoptée par les Russes de tout dévaster, de tout incendier. Selon ces politiques, l'incendie de Moscou qui soulève tout homme honnête et sensible, est une action fort simple en son genre, puisque le tout est de priver l'ennemi des ressources qu'il aurait trouvées. Les gens de bon sens sont révoltés de pareils raisonnements. M. Aderkas et ses partisans ne manquent pas d'exalter les moyens de défense de l'Empereur de Russie. Tous les Russes, disent-ils, se sont empressés d'offrir des sommes considérables pour la continuité de la guerre. Tandis que ces politiques prônent le dévouement des Russes pour leur souverain, d'autres novellistes font courir le bruit d'une conspiration qui a été découverte à Pétersbourg et dont le but était d'assassiner l'Empereur Alexandre, que déjà plus de vingt complices avaient subi la peine de mort.

32. *Les lectures de Napoléon.*

Au commencement de la campagne, Napoléon lisait parfois des ouvrages sur la Russie et la Pologne. Son secrétaire Meneval les avait empruntés à la bibliothèque du roi de Saxe, et ces ouvrages ayant été brûlés durant la retraite avec le fourgon qui les portait, Napoléon — homme inimitable qui rendait les livres prêtés — ordonna de les acheter coûte que coûte et de les envoyer à la bibliothèque de Dresde.

Mais en 1812, comme dans toutes ses campagnes, Napoléon a lu des romans, des mémoires, et Ségur ne manque pas de le représenter à Moscou « passant de longues heures à demi couché, un roman à la main. »

Le 7 août, Meneval écrit au bibliothécaire Barbier que l'Empereur voudrait remplir ses moments de loisir et qu'il souhaite d'avoir des livres amusants, de bons romans, soit des nouveaux, soit des anciens qu'il ne connaît pas, et des mémoires d'une lecture agréable.

Le 30 septembre, Duroc reproche à Barbier de ne pas envoyer exactement à l'Empereur les récentes publications. Pourquoi, dit le duc de Frioul, ne pas profiter des occasions et ne pas remettre les livres à l'estafette de la malle ou aux auditeurs du Conseil d'Etat qui viennent apporter le portefeuille des ministres?

Quelles furent les lectures de Napoléon durant la campagne? On l'ignore. On sait seulement qu'après

avoir lu en France le *Charles XII* de Voltaire, — et la partie militaire de ce livre lui parut, à tort, croyons-nous, aussi peu véridique que le plan de campagne développé par Mithridate à ses fils dans la pièce de Racine — il lut le journal d'Adlerfeld qu'il jugea ennuyeux, mais exact et supérieur au récit de Voltaire. On sait aussi qu'il reçut à Vitebsk un ouvrage de Laplace, *La Théorie analytique des probabilités*; il ne le feuilleta même pas : « Il est un temps, mandait-il à Laplace, où je l'aurais lu avec intérêt; aujourd'hui je dois me borner à vous témoigner la satisfaction que j'éprouve toutes les fois que je vous vois donner de nouveaux ouvrages qui perfectionnent les mathématiques, cette première des sciences. »

33. *Le Roi de Wurtemberg à Berthier.*

Le Wurtemberg devait, d'après le traité, fournir 12.000 hommes à la Grande Armée, et le roi Frédéric porta, de son propre mouvement, ce contingent à 13.500 hommes. En outre, le roi envoya 500 hommes compléter le régiment wurtembergeois qui tenait garnison à Danzig et — le 28 août — 1.200 hommes qui devaient réparer les pertes essuyées par le contingent depuis le commencement de la campagne¹. Mais il apprit que les convalescents des troupes wurtembergeoises, au lieu d'aller à l'armée, étaient mis dans des bataillons de marche ou employés à d'autres destinations, qu'à Vilna, par exemple, ceux de ses soldats qui sortaient des hôpitaux avaient complété les Mecklembourgeois de la garnison; il y eut ainsi près de 1.000 hommes soustraits au corps wurtembergeois. Sur quoi, le roi Frédéric dépêcha son aide de camp, le comte de Beroldingen, en Russie, et le chargea de dresser l'état des morts et blessés, des malades, prisonniers et disparus. Mais, depuis le 25 août, il n'avait aucune nouvelle de son contingent. C'est alors que, pris d'impatience, il écrit d'Ulm, le 18 octobre, à Berthier, la lettre qui suit.

Ulm, 18 octobre 1812.

Mon cousin, le ministre² de S. M. l'Empereur près de moi a présenté sous le 16 octobre une note pour demander le complètement des régiments et corps de mon contingent qui se trouvent à la Grande Armée.

1. Le 24 août, dans son *Journal*, Castellane n'écrit-il pas que les Wurtembergeois qui faisaient partie du 3^e corps se sont fondus par la diarrhée?

2. Le baron de Moustier.

Vous avez été prévenu qu'en outre des différents envois, montant à 500 hommes, pour compléter le régiment de Danzig, j'ai fait partir sous le 28 août 1.200 hommes pour compléter mon contingent, avant même que j'en connusse les pertes.

Je me trouve depuis le 25 août, après la bataille de Smolensk, sans aucune nouvelle de mes troupes. J'ignore donc ce qu'elles ont perdu à la bataille de Mojaïsk et depuis. Ce silence inconcevable me met dans la nécessité de m'adresser à vous pour vous engager à vouloir bien faire passer l'incluse à mon général de division baron de Scheler et à lui faciliter les moyens de me faire passer ses rapports par une voie sûre et qui soit à l'abri des accidents que doivent avoir éprouvés les courriers que lui et mon premier aide de camp, le comte de Beroldingen, que j'avais envoyé comme commissaire pour constater les pertes et besoins de mon contingent, ne peuvent avoir manqué de m'avoir adressés.

Dès que ces rapports me seront parvenus, je ne perdrai pas de temps pour faire marcher de suite le nombre d'hommes qui seront nécessaires pour porter mon contingent à son complet.

Comme la demande que je vous adresse, mon cousin, est pour le service de l'Empereur, je ne doute pas que vous ne voudrez y avoir égard et je vous en porterai la plus sincère reconnaissance.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De votre Altesse le bon cousin,

FRÉDÉRIC.

34. *Berthier à Junot.*

La retraite est commencée. Berthier donne à Junot ses instructions : le duc d'Abrantès se portera sur Viasma. Le major général fait en même temps à Junot un petit récit de la bataille de Malo-Iaroslavets, et l'on remarquera son mot sur les Cosaques que Ségur appelle des insectes importuns : c'est, dit Berthier, une cavalerie peu dangereuse, mais qui fatigue beaucoup.

Borovsk, 26 octobre 1812, 9 heures du soir.

L'armée russe, monsieur le duc, s'était portée sur Malo-Iaroslavets. Son avant-garde y arrivait sur une rive en même temps que notre avant-garde y arrivait sur l'autre. La ville est située sur la rive du côté de l'ennemi, mais dans une position très élevée : ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24. Pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée. De notre côté, des troupes du prince d'Eckmühl sont arrivées au secours du vice-roi. Nous sommes restés maîtres du champ de bataille. L'ennemi a perdu 7 à 8.000 hommes. Notre perte est de 2.000 hommes tués ou blessés. Le général Delzons a été tué. Nous avons trouvé les cadavres de deux généraux russes. 250 à 300 prisonniers sont restés entre nos mains.

Le 25, l'armée a pris position. L'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malo-Iaroslavets.

Nous marchions le 26 pour l'attaquer, mais elle

était en retraite. Le prince d'Eckmühl s'est porté à sa suite.

Le froid et la nécessité de nous débarrasser du nombre de blessés qui sont avec l'armée ont décidé l'Empereur à se porter sur Mojaïsk et de là sur Viasma.

Il est donc nécessaire, monsieur le duc, que vous écriviez sur-le-champ au commandant de Viasma pour que le détachement qu'on aurait envoyé sur Jouknov soit rappelé.

L'infanterie ennemie, depuis la bataille de la Moskova, est extrêmement diminuée; elle ne se compose pas de 15.000 vieux soldats; mais ils ont recruté leurs Cosaques, et cette cavalerie, peu dangereuse en réalité, fatigue beaucoup.

L'Empereur vous recommande, monsieur le duc, qu'il ne parte pas de voitures sans prendre des blessés ou des malades. Préparez-vous à un mouvement qui, aussitôt que vous serez remplacé, vous portera sur Viasma. Le duc d'Elchingen a pris une route de traverse pour se porter également d'ici sur Viasma. Enfin, monsieur le duc, l'intention de Sa Majesté c'est que vous fassiez tout ce qui vous sera possible et que vous écriviez au commandant de Viasma pour que la route soit bien gardée et que l'on puisse facilement communiquer.

35. *Lettre d'Amédée de Pastoret.*

Cette lettre, interceptée par les Russes et publiée dans les papiers de Nesselrode, est écrite par Amédée de Pastoret¹ à un de ses collègues de Vilna qui rit, danse et joue la comédie dans les salons du duc de Bassano et mène à la fois les plaisirs et les affaires. Pastoret n'est pas, lui, un « des heureux du siècle; » il administre la Russie blanche, et Dieu sait au milieu de quels embarras, de quelles difficultés!

Vitebsk, 28 octobre 1812.

De tous les intendants que je connais, je suis le plus malheureux. L'Empereur de France m'a donné douze districts à gouverner, mais l'Empereur de Russie a jugé à propos d'en administrer huit par lui-même ou par ses généraux, et, qui pis est, il ne me laisse pas même tranquille dans les autres. M. de Wittgenstein, que bien vous connaissez, a des avant-postes à six lieues de moi, et l'autre jour des Cosaques sont venus déjeuner pour la troisième fois dans les faubourgs de Vitebsk. Il est bien vrai qu'assez près de moi j'ai deux maréchaux de France et trois corps d'armée. Mais jugez un peu ce que tout ce monde-là doit consommer en toute espèce de choses. Mes braves sujets ne voudraient point se battre, ils n'aiment pas à fournir leurs denrées et se soucient peu de donner

1. « J'ai vu ce Pastoret en Russie, disait Napoléon l'année suivante à Molé, c'est un jeune homme d'espérance, il a une physionomie et un ton de candeur qui m'ont plu. » Voir pourtant le jugement défavorable que porte Hochberg sur l'intendant de Vitebsk (A. Chuquet. *Mémoires du margrave de Bade*, p. 77).

leur argent. J'ai donc peu de secours à en attendre. D'un autre côté, la commission administrative que l'Empereur avait mise sous ma présidence et qui était richement composée de princes et de comtes a disparu comme l'ombre vaine qui passe et ne revient plus. Supposez un pauvre homme tout seul dans un pays à peu près inconnu pour lui, mettez-lui les ennemis en tête et rien à dos, supposez qu'il n'ait ni argent ni forces militaires, qu'il ne trouve autour de lui ni zèle ni bonne volonté, et vous aurez une petite idée de notre position. Je ne l'exagère pas, sur ma foi, mais j'ai bien de la peine à la supporter.

36. *Une lettre du général Charpentier.*

Le général de division Charpentier, gouverneur de Smolensk, désire qu'on lui envoie des artistes, c'est-à-dire des artisans et gens de métier dont il a un besoin urgent, et, à ce propos, il se demande avec étonnement ce que sont devenues les compagnies d'artistes qui suivaient le quartier impérial au commencement de la campagne. Il note aussi les mouvements des Russes et particulièrement des Cosaques qui s'enhardissent de plus en plus.

1^{er} novembre 1812.

L'absence presque totale des habitants, le peu de ressources qu'on trouve dans les corps pour avoir des ouvriers d'art, rend absolument nécessaire l'envoi à Smolensk d'une compagnie d'artistes pour mettre les hôpitaux dans un bon état, pour utiliser des bâtiments qui pourraient être de la plus grande utilité pour les troupes de passage et de la garnison et enfin pour procurer les objets de première nécessité.

On demande :

dix serruriers,	quatre taillandiers,
dix maçons,	deux ferblantiers,
dix menuisiers,	deux couteliers,
dix charpentiers,	deux cordiers,
deux tonneliers,	quatre selliers,
deux chaudronniers,	huit cordonniers,
un chapelier,	huit tailleurs.

Nous n'avons pas un seul maçon. Il nous fau-

drait des poêles pour les hôpitaux, les casernes ; il en existe, en faïence, de bien conservés dans les maisons incendiées de la ville haute ; si on avait un certain nombre de maçons, on les démonterait et remonterait à peu de frais.

Des compagnies d'artistes suivaient, je crois, au commencement de la campagne, le quartier impérial. Je ne sais pas où elles se trouvent maintenant. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles seraient ici de la plus grande utilité. Si ces compagnies n'existent plus, il faudrait en créer dans le gouvernement de Mohilev, mais le bien du service souffre beaucoup de n'avoir pas d'ouvriers.

Mouvements de l'ennemi. — Depuis le départ du 9^e corps et depuis que le peu de cavalerie qui se trouvait dans le gouvernement, employé pour faire rentrer des subsistances, a été dirigé sur la division Baraguey d'Hilliers, les Cosaques se montrent avec beaucoup plus d'audace. Ils viennent dans les cantonnements où nous formons nos magasins, où nous avons nos moulins. Les habitants, effrayés de leurs menaces, n'apportent plus leurs contributions. Les rentrées deviennent plus difficiles et diminuent sensiblement. Je regarde comme très nécessaire de laisser à Smolensk les 160 hommes montés du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval polonais qui ont déjà l'habitude de ce service et le faisaient très bien, qui ont l'usage de la langue du pays ; ce qui est encore, pour cet objet, de la plus haute importance.

37. *Un mot du général Pelletier.*

Jean-Baptiste Pelletier, né le 16 février 1777 à Eclaron dans la Haute-Marne, élève à l'École d'artillerie de Châlons et lieutenant en 1793, capitaine en second l'année suivante, capitaine en premier en 1800, chef de bataillon en 1804, lieutenant-colonel en 1806, colonel du 7^e régiment d'artillerie en 1808, général de brigade au service du grand-duché de Varsovie pour commander l'artillerie et le génie (4 mars 1809), commandait, depuis le 1^{er} juin 1812, l'artillerie du 5^e corps d'armée ou corps du prince Poniatowski. A Smolensk, il rétablit sous le feu des ennemis les ponts du Dnieper qu'ils avaient brûlés, et il reçut alors une forte contusion d'un biscaïen qui tua un jeune officier de sapeurs, son officier d'ordonnance. A la Moskova, il plaça si habilement ses batteries de réserve qu'elles souffrirent très peu des projectiles russes. A Vinkovo ou Taroutino, il fut félicité par Poniatowski. Mais le 2 novembre, à Viasma, il tombait entre les mains des Russes, et il eut alors avec Anstett (Cf. *Papiers* de Nesselrode, IV, p. 116) une curieuse conversation. Voici comment il jugeait la situation de l'armée française¹.

Napoléon a fait une grande faute de conserver au delà de 100 pièces d'artillerie. Il eût mieux valu jeter 500 canons pour arriver avec toute l'armée à Smolensk, au lieu qu'il en a perdu la moitié dans les

1. Au retour de captivité, il fut nommé maréchal de camp au service de France, mais à dater du 20 septembre 1814. Sous les Cent-Jours, il commanda l'artillerie du 2^e corps d'armée et plus tard l'école d'artillerie de Valence et celle de Toulouse, l'artillerie du siège de Pampelune, l'école d'artillerie et du génie à Metz. Le 22 novembre 1836, il fut promu lieutenant général.

combats qu'il a été obligé de soutenir et dans les affaires journalières auxquelles il n'a pu désormais échapper, sa cavalerie étant exténuée ainsi que ses attelages. Et la cavalerie russe et son charroi sont dans toute leur vigueur! Et 20.000 Cosaques sont sur toutes les routes, en front et en queue! Et chaque paysan est un ennemi ouvert et déterminé!

38*. *Pelletier en 1812.*

Les lignes qui suivent, tirées d'une lettre particulière de Pelletier (cf. la pièce précédente), fournissent des détails plus amples sur sa carrière et notamment sur son rôle en Pologne et sur la part qu'il prit à la campagne de Russie.

Metz, 26 septembre 1830.

Nommé colonel à Tilsit le 25 juin 1807, sur l'instante recommandation du maréchal Lannes, je fus employé comme directeur de l'artillerie française à Varsovie.

Lorsqu'en 1809 les troupes françaises quittèrent le duché de Varsovie, Napoléon, sur la demande du prince Poniatowski, m'autorisa, par décret du 4 mars 1809, à passer avec le grade de général de brigade au service du duché de Varsovie pour remplir les fonctions d'inspecteur de l'artillerie et du génie.

La confiance qu'avait en moi le prince Poniatowski me permit de prendre de l'influence sur la direction générale des opérations du corps polonais pendant la campagne de 1809. Je dirigeai personnellement l'attaque de la tête du pont de Gora sur la Vistule où le régiment autrichien de Baillet-Latour fut pris. Je commandai l'attaque de Zamoscz, forteresse bastionnée, revêtue, couverte par des marais, qui fut emportée par escalade et où je pris plus de quinze cents hommes et plus de soixante bouches à feu. A la suite de cette brillante campagne, le roi de Saxe me

nomma général de division en même temps que les généraux Sokolnicki, Fiszler et Rozniecki.

Mais l'opinion générale m'avait accordé une trop grande part dans les succès de cette campagne pour que la confiance du prince Poniatowski ne fût altérée. Mes relations avec lui devinrent moins agréables. Je renvoyai au roi de Saxe le brevet de général de division et je demandai à rentrer en France.

Le duc de Feltre me répondit au commencement de 1812 que l'Empereur avait daigné accueillir ma demande, mais que son intention était que je fisse avec les troupes polonaises la campagne qui allait commencer.

Je fis donc cette campagne de 1812 comme commandant l'artillerie du 5^e corps. Je fus nommé commandant de la légion d'honneur après l'attaque de Smolensk. Je me trouvai aux combats de la Moskova, à ceux de l'avant-garde en avant de Moscou sous les ordres du roi de Naples. Enfin, je fus pris à Viasma le 3 novembre. Je fus conduit à Astrakan. Là, ayant vivement protesté contre la violence exercée sur les Polonais pour leur faire prendre du service dans l'armée russe, je fus conduit dans une prison d'Etat où je restai jusqu'à la paix.

Etant rentré en France, je reçus le brevet de maréchal de camp, mais pour prendre rang seulement à la date du 20 septembre 1814, et je fus mis en non-activité jusqu'aux Cent-Jours. Le 22 mars 1815, le prince d'Eckmühl m'ordonna d'aller prendre le commandement supérieur de Givet et Charlemont, et plus tard j'eus le commandement de l'artillerie du 2^e corps. C'est de cette artillerie que lord Wellington, dans son rapport sur l'affaire des Quatre-Bras, dit qu'il eut affaire à une artillerie formidable. Je commandai à Waterloo l'artillerie de l'aile gauche.

Après la seconde Restauration, je me trouvai trop heureux de conserver mon état. Nommé au comman-

dement de l'École d'artillerie à Toulouse, on m'en retira, parce qu'après la mort du duc de Berry j'avais dit qu'il nous restait heureusement la branche d'Orléans. Attaché pendant quelque temps au Comité d'artillerie, je commande depuis six ans l'École d'artillerie de Metz.

39. *Macdonald à Maret.*

Cette lettre de Macdonald, adressée le 4 novembre sans doute à Maret, confirme ce que dit le maréchal dans ses *Mémoires* (p. 181), que les ennemis se mirent à le harceler lorsque la Grande Armée battit en retraite et qu'il commença dès lors à resserrer ses postes et à se concentrer davantage. Mais il s'inquiète, il tient une ligne immense, il manque de point d'appui pour établir ses quartiers d'hiver.

Stalgen, 4 novembre 1812.

L'ennemi est devenu audacieux et entreprenant depuis que les craintes ont cessé pour Riga. Chaque jour nous avons des affaires sur l'un ou l'autre point, cependant sans de grandes conséquences. Les Russes en veulent beaucoup aux Polonais et Bavaurois.

Quelques petits postes viennent d'être surpris et Friedrichstadt évacué. On les reprendra. Je tiens une ligne si immense qu'il faut se mettre à la torture pour parer à tout.

Nous avons un temps affreux, verglas, neige, enfin la saison de ce climat. Il me tarde d'apprendre comment je devrai asseoir les quartiers d'hiver. Je ne vois aucun appui. Les rivières d'Aa et d'Eckau sont déjà prises.

J'ai envoyé des instructions pour la levée des ponts de Tilsit et de Dunabourg. Ce dernier point, qui n'est pas tenable, sera évacué, et on gardera la rive gauche.

Le maréchal, duc de Tarente,
MACDONALD.

40. *Macdonald et Rapatel.*

Jean-Baptiste Rapatel, aide de camp de Moreau, avait rejoint son général aux Etats-Unis. En 1812, il partait pour la Russie.

Moreau l'avait recommandé comme un homme qui joignait à la bravoure l'expérience des combats. Rapatel fut très bien accueilli à Pétersbourg et, sur son conseil, le chancelier Roumiantsov pria Moreau de venir auprès du tsar qui désirait « faire cette acquisition utile » ; Rapatel, du reste, écrivait en même temps à Moreau qu'Alexandre louait avec effusion le vainqueur de Hohenlinden.

La lettre de Rapatel à Moreau est datée de Riga du 26 octobre. Rapatel s'était rendu, en effet, à Riga dont le général Essen était gouverneur, et, de là, il essaya de s'aboucher avec le maréchal Macdonald, duc de Tarente, qui commandait l'armée destinée à assiéger la forteresse.

Le 4 novembre, Essen envoyait à Macdonald une lettre qui venait, disait-il, de Pétersbourg.

En réalité, cette lettre avait été écrite à Riga par Rapatel qui priait Macdonald de lui accorder une entrevue en l'admettant comme parlementaire. Rapatel désirait communiquer au maréchal « des choses de la plus grande importance », et lui, le tsar Alexandre et le duc de Tarente seraient seuls dans le secret.

Macdonald n'était pas homme à se compromettre. Il répondit le jour même à Essen et à Rapatel. Il priait Essen de transmettre sa réponse à Rapatel, et il disait simplement à Rapatel que l'empereur Napo-

léon ne permettait aux parlementaires que de remettre des lettres aux avant-postes, que Rapatel devait user de cette voie, que, si les ouvertures que Rapatel voulait faire, n'intéressaient pas le service de l'Empereur, elles étaient suspectes et inutiles.

Là-dessus et sans nul retard, il envoya à Berthier toute la correspondance sous quatre numéros : numéro 1, lettre d'Essen ; numéro 2, lettre de Rapatel ; numéros 3 et 4, réponses à Essen et à Rapatel. Il se flattait que ses réponses seraient approuvées de l'Empereur, et il écrivait, trois jours après, confidentiellement à Maret, duc de Bassano : « Vous remarquerez la lettre singulière qui m'est parvenue par un parlementaire ; je pense que je ne devais pas tenir une autre conduite. »

Voici toutes les lettres qui concernent cette ébauche de négociation.

A. S. A. S. le prince major général.

Stalgen, 4 novembre 1812.

Monseigneur,

Un parlementaire a remis ce matin aux avant-postes les deux lettres sous les numéros 1 et 2 que j'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. en original. Je joins copie de mes réponses sous les numéros 3 et 4. Je me flatte qu'elles seront approuvées de Sa Majesté.

Agrééz, etc.

Le maréchal, duc de Tarente,

MACDONALD.

N° 1

Riga, le 22 octobre v. s 1812.

Monsieur le maréchal,

L'on m'a envoyé de Pétersbourg une lettre sous l'adresse de V. E. que j'ai l'honneur de lui présenter ci-jointe. Je profite avec empressement de cette occasion pour vous prier, monsieur le maré-

chal, de bien vouloir agréer les sentiments de ma haute considération.

Le gouverneur de Riga,
ESSEN.

N° 2

Riga, le 22 octobre 1812 v. s.

Monsieur le maréchal,

Il y a quatre mois et quelques jours que j'ai quitté New-York en Amérique où j'étais depuis six ans et demi auprès de mon général. Ayant des choses de la plus grande importance à communiquer à V. E., je désire savoir si je puis être admis près d'Elle comme parlementaire, espérer une entrevue ou les lui faire connaître par l'entremise d'un de ses officiers de confiance.

Cependant, comme S. M. l'Empereur désirerait qu'il n'y eût qu'Elle, votre Excellence et moi dans le secret, ce sera à vous à vouloir bien déterminer la manière et le lieu, si toutefois Elle y consent.

Je suis, etc.

J.-B. RAPATEL,

Ancien aide de camp du général Moreau et colonel aux quartiers-maitres de S. M. l'Empereur de Russie.

— Cette lettre vous est envoyée par le général Essen comme arrivant de Saint-Pétersbourg et apportée ici par moi.

N° 3

Stalgen, 4 novembre 1812.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre datée de Riga le 22 octobre v. s. L'Empereur a interdit toute espèce de communications de parlementaires autres que la transmission des lettres aux avant-postes, et je dois donner l'exemple de l'exécution de ces ordres.

Quelle que soit la nature des ouvertures que vous

avez à me faire, je vous invite à user de cette voie si elles intéressent le service de Sa Majesté; toutes autres ne pouvant que m'être très suspects, il est inutile, dans ce cas, que vous preniez la peine de m'écrire.

J'ai l'honneur, etc.

Le maréchal, duc de Tarente,
MACDONALD.

N° 4

Stalgen, 4 novembre 1812.

Monsieur le général,

J'ai reçu, avec la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire de Riga le 22 octobre v. s., celle qui s'y trouvait jointe. Je transmets ici la réponse en La priant de la faire parvenir à son adresse. Je profite de cette occasion, etc.

Le maréchal, duc de Tarente,
MACDONALD.

41. *Maret à Macdonald.*

Ce n'est pas cette lettre qui nous renseignera exactement sur l'affaire Malet. Mais le jugement de Maret est curieux, et, à vrai dire, le duc de Bassano ne pouvait s'exprimer autrement, ne pouvait que flétrir Malet et rabaisser l'importance de l'événement. Par deux fois, il traite les conspirateurs de « scélérats » et, d'un ton léger, il assure que cette aventure est la plus bizarre et la plus ridicule du monde.

Vilna, 5 novembre 1812.

Mon cher duc, nous avons eu à Paris le plus bizarre et le plus ridicule événement. La notice ci-jointe, extraite de ma correspondance particulière, vous en donnera les détails. J'apprends aujourd'hui que Guidal et une quinzaine d'officiers réformés ont été arrêtés le même jour que Malet et Lahorie. Ils sont tous traduits devant une commission militaire que préside M. le comte Dejean. Le peuple de Paris a été parfait. Les scélérats répandaient que l'Empereur avait été tué le 7 octobre à Moscou. La consternation était générale. Ce bruit affreux ayant été démenti aussitôt, les cris de *Vive l'Empereur* ont retenti dans toute la ville. Aucun individu de l'ordre civil, aucun fonctionnaire public, aucun homme du peuple n'était en rapport avec les scélérats. Ils ont été couverts de huées et de malédictions lorsqu'on les a conduits en prison. A 10 heures du matin, tout était terminé. A midi, on ne parlait plus de cette aventure que comme d'un fait qui se serait passé depuis huit jours.

42. Poniatowski à Berthier.

Le 6 novembre, le prince Joseph Poniatowski qui commande le 5^e corps ou, comme on dit, l'armée polonaise, ayant le pied démis par une chute de cheval, cède pour quelques jours le commandement à Zayonchek, à celui qu'on nomme le Nestor des Polonais et à qui Larrey, au passage de la Bérésina, sur la neige et sous le canon de l'ennemi, dut amputer la cuisse. On notera dans sa lettre à Berthier que son corps est réduit à une « extrême faiblesse » et qu'il faudrait, selon Poniatowski, le réorganiser pour qu'il soit encore utile.

Au parc d'artillerie de réserve du 5^e corps,
à 60 verstes de Smolensk, le 6 novembre 1812.

Monseigneur, ayant eu, il y a trois jours, le malheur de me fouler fortement un genou et de me démettre le pied par une chute qu'a faite mon cheval, je me suis vu contraint de remettre momentanément le commandement du 5^e corps au général de division Zayonchek et de suivre depuis le parc de réserve de ce corps qui tient la même route, à quelques verstes d'intervalle.

Je n'ai point encore informé Votre Altesse Sérénissime de cet accident, croyant qu'il ne m'empêcherait de monter à cheval que pendant deux ou trois jours ; mais, comme l'on ne me fait espérer mon rétablissement que dans quinze jours ou trois semaines, je crois de mon devoir de porter ces circonstances à Sa connaissance.

J'ose me flatter qu'Elle ne doutera point combien je suis peiné de cet accident puisqu'il me met, ne

fût-ce que pour un court intervalle, dans l'impossibilité de donner à S. M. l'Empereur des preuves de dévouement.

Veillez bien, Monseigneur, agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

P.-S. — Je ne doute point que l'on n'ait informé Votre Altesse Sérénissime combien l'extrême faiblesse à laquelle le 5^e corps se trouve réduit le met dans l'impossibilité d'être encore utile avant d'être réorganisé.

43. *Macdonald à Maret.*

Cette lettre du 7 novembre complète celle que Macdonald écrivait le 4 à Maret. Il revient sur la position qu'il doit prendre durant l'hiver : il ne peut pas s'éparpiller et il veut d'autant moins faire des « paquets » qu'il ne sait où s'appuyer. Il annonce, en outre, que, bien qu'il n'ait pas d'instructions, il renvoie à Danzig l'équipage de siège destiné contre Riga ; mais, comme il dit dans ses *Mémoires*, il reçoit au même instant l'ordre d'évacuer cet immense et précieux matériel trop exposé.

Stalgen, le 7 novembre 1812.

Vous remarquerez la lettre singulière qui m'est parvenue par un parlementaire. Je pense que je ne devais pas tenir une autre conduite.

J'ai eu bien de la besogne tous ces jours-ci, la garnison de Riga est entièrement sortie de la place avec les généraux Lewis, Vilminov et Fock, ils ont pourtant rebroussé chemin et ils ont été forcés à évacuer Friedrichstadt que j'occupe de nouveau.

Je suis très en peine des positions à prendre cet hiver : le voilà venu ; il faudra se resserrer. Je rappellerai donc ma droite, car il n'est pas possible de rester disséminé sur soixante-dix lieues d'étendue et les paquets, dont je suis ennemi déclaré, seraient trop exposés même par brigade, attendu qu'il n'existe pas un seul point où l'on puisse s'appuyer ni faire un dépôt de vivres, munitions ou un hôpital. Mais, avant de prendre un parti, j'attendrai le résultat de la jonction du duc de Bellune au maréchal Saint-

Cyr. S'ils ont de grands succès et qu'ils ramènent les généraux Wittgenstein et Steinheil, je suppose qu'ils les poursuivront facilement jusqu'à la Dvina, car ils seront sans moyens pour repasser sur la droite.

Ce n'est qu'à la dernière extrémité que le général Grandjean évacuera Dunabourg. Je lui ai envoyé des instructions convenables; il gardera alors la rive gauche et celle de la Loutchössa jusqu'à ce que la saison ne permette plus de tenir la campagne, et c'est alors seulement que je prendrai un parti sur les cantonnements.

Je ne reçois plus de lettres du quartier impérial. Il était pourtant bien instant que je connusse les intentions de Sa Majesté, et ce qui presse le plus, ce sont des ordres à donner aux équipages de siège. A tout hasard je vais les envoyer à Danzig; ils y seront en sûreté. On les fera revenir pour le printemps, s'il est décidé qu'on doive s'en servir.

44. *Polotsk et Vitebsk.*

Le général de brigade François-René Cailloux dit Pouget a laissé des *Mémoires* intéressants où il parle assez longuement de la campagne de 1812, des batailles de Polotsk où il fut blessé et de la place de Vitebsk qu'il commandait et qu'il dut livrer aux Russes. Voici un récit, bien plus court, du rôle qu'il joue dans l'expédition ; ce récit est tiré d'un « Etat sommaire » de ses services qu'il rédigea en 1815 pour obtenir le grade de grand officier de la Légion d'honneur.

*Corps d'armée de M. le duc de Reggio.
Batailles de Polotsk (Russie Blanche).*

Le général Pouget, commandant une brigade d'infanterie composée des 37^e et 124^e régiments de ligne de la division Verdier, s'est trouvé aux batailles des 1^{er}, 16 et 18 août qui eurent lieu en avant de Polotsk. Celle du 18, commandée par M. le colonel général Gouvion-Saint-Cyr, fut la plus meurtrière. L'armée française attaqua l'armée russe avec une rare intrépidité. Dans la chaleur de l'action et au milieu d'une grêle d'obus, de boulets et de mitraille, M. le général de division comte Legrand fit prendre la tête de la colonne au général Pouget en lui ordonnant de la diriger à gauche pour tourner l'ennemi, ce qu'il fit. Mais, emporté par la chaleur de l'action, étant trop en avant de sa colonne, il fut chargé par des cuirassiers russes dont le chef cria au général Pouget : « Rendez-vous, général, ou vous êtes mort ! » Ce général n'en tint compte, il para les coups de sabre

et rejoignit sa troupe au milieu de laquelle son cheval tomba percé de coups. Le général fut blessé aux tendons fléchisseurs du genou gauche, ce qui le mit hors de combat.

*Défense de Vitebsk dans la Russie Blanche
le 7 novembre 1812.*

La blessure que le général Pouget avait reçue le 18 août ne lui permettant pas de servir de sitôt en ligne, l'Empereur lui donna le gouvernement de la province de Vitebsk. 600 hommes composaient la garnison de cette ville qui est d'une immense étendue, ouverte de toutes parts, sans murs ni fossés. Ces 600 hommes se composaient d'un petit bataillon des troupes de Berg¹ et de 200 convalescents français. La place fut attaquée sur les deux rives à 7 heures du matin. Le général Pouget la défendit contre 3.000 hommes d'infanterie, 1.500 de cavalerie et de l'artillerie. La retraite fut ordonnée et exécutée avec ordre, toujours en colonne, à demi distance, pendant quatre lieues, sans que le régiment des dragons de Riga et trois escadrons de Cosaques osassent approcher. Enfin, étant obligé de toujours marcher et perdant sans cesse des hommes valétudinaires qui ne pouvaient suivre, la cavalerie, saisissant un passage difficile pour les deux pièces d'artillerie qui faisaient partie de la colonne du général Pouget, fondit dessus de toutes parts et fit environ 1.200 prisonniers, du nombre desquels fut ce général qui vendit chèrement sa liberté, tua deux dragons à bout portant; mais il eut le bras droit sabré et luxé.

1. Cf. les *Souvenirs de guerre* de Pouget, p. 209 et 218. Ces soldats de Berg, au nombre de 400, étaient des conscrits qui n'avaient jamais vu l'ennemi ni tiré un coup de fusil, et, pas plus que leurs officiers, ils « ne savaient ce qu'ils faisaient. »

45. *Pouget à Dupont.*

Obligé de lâcher Vitebsk, rattrapé par les Cosaques, blessé et fait prisonnier, le général Pouget, comme on le voit dans ses *Mémoires*, fut envoyé à Saint-Pétersbourg où la politesse russe ne put, selon son expression, adoucir l'amertume de sa captivité. Le 4 mai 1814, de Saint-Pétersbourg, il écrit au nouveau ministre de la guerre — le général Dupont — la lettre suivante; il y raconte de nouveau la défense de Vitebsk et demande que le roi l'emploie à Nancy; il signe même, pour plaire aux Bourbons, « baron de Pouget. »

Saint-Pétersbourg, 4 mai 1814.

Monseigneur, l'histoire de ma captivité est aussi courte que précise. Blessé aux tendons fléchisseurs du genou gauche le 18 août 1812 à la bataille de Polotsk, j'obtins de M. le général Saint-Cyr l'autorisation d'aller me faire soigner à Vilna où je fus transporté avec peine.

J'ai reçu dans cette ville l'ordre d'aller prendre le gouvernement de la province de Vitebsk.

Les ordres précis que j'avais de garder ce point me firent un devoir d'y attendre que je fusse attaqué par des forces bien supérieures. Il n'en fallait pas beaucoup. 600 hommes dont 400 n'avaient jamais tiré un coup de fusil et 16 gendarmes pour toute cavalerie composaient ma garnison.

Je fus attaqué le 7 novembre par 3.000 hommes d'infanterie et 1.500 de cavalerie. Je tins ferme. Je ne fis mettre le feu au pont qu'après l'avoir vigoureusement défendu. Je n'attendais aucun secours

puisqu'il le corps du duc de Bellune, le seul qui pouvait m'en donner, était en retraite et déjà à vingt lieues de Vitebsk. Je me retirai en bon ordre sur Smolensk, toujours en colonne serrée et en me battant contre la cavalerie qui me serrait de près. Je fis ainsi quatre lieues en combattant depuis six heures de temps. Enfin, la cavalerie fondit sur ma petite troupe qui se laissa enfoncer. Je l'en accuse avec raison : avec 600 bons soldats français, ils ne m'auraient point entamé, mais c'étaient des soldats de Berg qui voyaient l'ennemi pour la première fois et que j'avais trop à cœur de sauver; ils ne firent pas assez de feu et, sourds à ma voix, ils ne présentèrent pas même la baïonnette; ils s'ouvrirent. J'en fus victime, car, en me défendant, je fus sabré et j'eus le bras droit luxé; enfin, forcé de me rendre.

J'avais heureusement l'honneur d'être connu de Sa Majesté l'Empereur Alexandre qui daigna me recommander et m'envoyer à Saint-Petersbourg pour me faire soigner. Je fus, en effet, traité par un chirurgien de la cour et par l'ordre de Sa Majesté l'Impératrice régnante. Tant de bontés me pénétrèrent sans doute de la plus vive reconnaissance, mais n'ont pu adoucir l'amertume d'une première captivité.

Lorsque je quitterai la Russie, je me rendrai à Nancy¹ où j'ai ma demeure. Je supplie V. E. de m'y faire parvenir ses ordres, et si vingt-quatre ans de service, des blessures graves dont une me prive de la moitié du pied gauche, toutes les campagnes depuis 1792 pouvaient intéresser en ma faveur, je prierais V. E. de vouloir bien demander pour moi au Roi la grâce d'être employé dans la 4^e division mili-

1. D'après ses *Souvenirs de guerre*, ce fut le 20 mai 1814, seize jours après cette lettre, qu'il reçut la nouvelle de sa mise en liberté, et le 4 juin, il quittait Saint-Petersbourg; quelques semaines plus tard, il arrivait à Nancy où il « revoyait sa femme et ses enfants avec un bonheur inexprimable. »

taire où je pourrais être près de ma famille que j'ai à peine vue depuis dix-neuf ans de mariage.

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien agréer l'hommage de mon respect.

Le général de brigade,

Baron de POUGET,

Prisonnier de guerre.

46. Schön à Hardenberg.

Durant les mois d'août et de septembre, Schön n'a plus aucune nouvelle certaine et précise de la Grande Armée. Les juifs, très favorables à la Russie, disent qu'elle est victorieuse et répandent toutes sortes de fausses nouvelles. N'assurent-ils pas dès le commencement d'octobre que l'armée française se retire déjà, que sa misère dépasse toute idée et que les Russes sont à Smolensk? Mais Schön savait au milieu d'octobre que la bataille de la Moskova avait été très sanglante, que Moscou était pris et brûlé (Cf. *Lettres de 1812*, pièce 28. Krusemarck à Schön). Bientôt il apprit, par une lettre de Krusemarck que nous n'avons pas, que l'Empereur se retirait par Kalouga, et, le 22 octobre, passait à Gumbinnen le premier courrier qui venait de Moscou; il avait été quatre semaines en chemin parce qu'on avait dû l'escorter de Moscou à Smolensk et « il décrivait l'état des deux armées comme celui de deux combattants harassés » (*zwei ermattete Fechter*). Le 11 novembre, Schön écrivait à Hardenberg la lettre suivante. Il ne doute plus du désastre des Français, et il annonce que la population prussienne les accueillera mal, qu'elle a perdu la foi en leur « invincibilité, » qu'elle n'aura plus pour eux le même *Gleichmut*, qu'elle ne supportera plus leur *Anmassung* et leur *Arroganz*¹.

Gumbinnen, 11 novembre 1812.

Le quartier de cantonnements pour les troupes rassemblées par le général Loison et qu'il voulait conduire lui-même en campagne était déjà prêt à Tilsit lorsqu'il y a trois jours un officier leur apporta

1. Stägemann. *Briefe*. I, p. 245-247.

l'ordre de courir à marches forcées à Vilna, telles qu'elles étaient arrivées à Tilsit. L'ordre venait du duc de Bassano, et le général Loison reste maintenant à Kœnigsberg. Les deux gouverneurs, celui de Vilna et celui de Kœnigsberg, semblent désireux chacun de commander un corps, et le duc de Bassano s'est déclaré pour le premier. Ce nouveau corps d'armée est très hétérogène; il se compose de Polonais, d'Allemands, d'Italiens et, pour la plus petite partie, de Français.

La poste française d'ici a reçu aujourd'hui un courrier de Vilna. Depuis lors, elle fait ses paquets pour aller à Kœnigsberg, et le bruit se répand que l'Empereur Napoléon se retire et veut prendre position à Vilna.

Quiconque vient de l'armée dit ici, et hautement, que les troupes françaises sont repoussées de Moscou; que le corps de Saint-Cyr est détruit et toute la Dvina, sur les deux rives, occupée par les Russes; que l'armée française se trouve dans la plus triste situation; qu'on la tient pour détruite, comme le corps de Saint-Cyr. Un homme qui a quitté Moscou le 20 octobre assure qu'à son départ on parlait de la retraite de l'armée française sur Smolensk. La force de l'armée française à Moscou et dans les environs ne serait plus, dit-on, que de 30 à 60.000 hommes. Quelques-uns prétendent que Wittgenstein et Steinheil se sont déjà réunis à l'armée russe du Danube. Le landsturm russe doit avoir rendu des services très remarquables, surtout à l'affaire de Polotsk; les Bava-rois y ont perdu leur caisse militaire, et la supériorité numérique des Russes doit être si grande qu'ils peuvent faire leur attaque de tous les côtés. A cela s'ajoute le caractère religieux que la Russie donne à la guerre; ce caractère produit et maintient la force, et contre lui la froide et chimérique fatalité ne peut tenir.

Les généraux d'Alton et Verdier, blessés, sont passés ici.

Le général Loison n'a pas encore répondu à la plainte suscitée par les excès que le commandant français se permettait ici. Conformément à mon devoir, je dois renouveler mes propositions d'employer des gouverneurs et commandants prussiens. Si les officiers français ne maintiennent pas l'ordre et si, au contraire, ils se permettent des excès, la raison me semble suffisante pour reprendre le pouvoir qui appartient à notre Roi. Tout aussi nécessaire est une augmentation considérable de la gendarmerie, dans le cas où la province ne pourrait être occupée par des troupes prussiennes. Ces deux choses tourneraient d'ailleurs à l'avantage des Français, car, s'ils faisaient leur retraite par ici et si ces deux choses ne se faisaient pas, un soulèvement est extrêmement vraisemblable. Des troupes qui se retirent ne gardent jamais de discipline, et l'insolente prétention des Français à laquelle ils sont accoutumés depuis des années, ne se relâchera pas. Mais personne ici ne souffre plus cette prétention. La croyance dans l'invincibilité s'est éteinte sous les paroles de chaque soldat et de chaque juif qui vient de l'armée. L'égalité d'humeur avec laquelle le peuple, en d'autres endroits, consent à supporter les humiliations de notre gouvernement, n'existe pas ici où une grande partie des gens n'a plus beaucoup à perdre et où il y a, en général, plus de mobilité. Joignez-y la victoire de nos troupes qui est si éclatante qu'on évite de la faire connaître à la Grande Armée ¹.

Voici une preuve de l'arrogance française. Le commissaire des guerres qui est ici disait récemment à M. de Brederlow qu'il ne pouvait tenir compte de

1. Macdonald avait loué dans un rapport « l'habileté d'Yorck » et déclaré que les Prussiens s'étaient « couverts de gloire ».

l'autorité prussienne, parce que partout où étaient des troupes françaises il n'y avait que l'Empereur qui commandait. C'est du bavardage ; aussi n'y ai-je fait aucune attention, mais c'est le premier principe des Français, et ici on ne le supporte plus.

Car, voici une preuve de la disposition des esprits. Ce commissaire des guerres voulut faire un hôpital de notre école latine, et cela simplement par chicane. Il y fit porter des bois de lit par des soldats et sous escorte ; mais les bourgeois les jetèrent dehors ; cela fit du bruit, et lorsque les paysans du village le plus voisin surent la nouvelle, ils arrêtèrent aussitôt de force un transport français, et, seule, la sage conduite du conseiller provincial arrêta les suites.

Le sentiment est tel qu'il ne faut qu'une étincelle pour avoir de la flamme, et les Français eux-mêmes craignent d'être assommés dans une retraite. Et ce sentiment, commun à toutes les classes, règne de Memel à Johannsburg, et il est d'autant plus vif que personne ne croit plus que nous ne soyons pas en état de parer aux horreurs.

47. *Le général de brigade Augereau.*

Le général de brigade Augereau, frère cadet du maréchal, commandait, sous les ordres du général de division Baraguey d'Hilliers, une brigade de 1.500 hommes environ. Eloigné d'une lieue de Baraguey qui n'osa venir à son secours, enveloppé, accablé par un gros de partisans russes (Seslavine, Davidov et Figner), que commandait le général comte Orlov-Denissov, il capitula le 9 novembre à Liakovo et obtint les honneurs de la guerre. Il essaie de se justifier auprès de Berthier dans un court rapport. Voir la pièce suivante relative à Baraguey d'Hilliers.

I

*A S. A. le prince de Neuchâtel, major général
de S. M. l'Empereur et Roi.*

Baltoutino, 11 novembre 1812.

Mon prince, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport de l'affaire que j'ai eu à soutenir le 9 novembre contre l'avant-garde de l'armée ennemie et qui, malgré la vigoureuse résistance que je lui ai faite, m'a mis en son pouvoir.

J'ose espérer que S. A. voudra bien mettre sous les yeux de Sa Majesté ma position cruelle, me trouvant enveloppé par des forces si supérieures et hors d'état de me réunir au général Baraguey d'Hilliers.

Le combat opiniâtre que j'ai soutenu et les honneurs que j'ai obtenus me serviront, j'ose espérer, de justification auprès de Sa Majesté.

J'ai eu l'honneur d'être présenté à S. A. le prince maréchal Koutouzov qui a bien voulu, d'après ma capitulation, traiter les troupes faites prisonnières avec moi d'une manière toute particulière.

Je tiens encore à recommander à S. A. les trois braves officiers désignés dans mon rapport, qui ont bien mérité la bienveillance de Sa Majesté.

II

Rapport du général baron Augereau à S. A. le prince de Neuchâtel, major général de la Grande Armée.

Baltoutino, 11 novembre 1812.

Le 5 novembre j'ai reçu ordre de S. E. le colonel général des dragons de me porter avec la 1^{re} demi-brigade de marche, forte de 4.100 hommes, et quelques escadrons sur le village de Liakovo pour y prendre position.

Le 9, à 10 heures du matin, l'ennemi se présenta sur la route de Smolensk, et je fus aussitôt enveloppé par l'avant-garde de la Grande Armée, composée de 15.000 hommes et de huit pièces de canon, commandée par M. le général comte Orlov. Plusieurs charges de l'ennemi nous avaient forcés à ne plus tenir qu'une très petite partie du village. Enfin, après sept heures d'un combat très opiniâtre, et ayant épuisé toutes nos munitions, perdu une très grande partie de mes troupes, ne pouvant plus espérer de me réunir au général Baraguey d'Hilliers, toute communication étant interceptée par des forces très supérieures, j'ai dû accepter les propositions du général comte Orlov qui, d'après ma vigoureuse résistance, me croyait beaucoup plus fort.

Je me suis rendu prisonnier avec le peu de forces qui me restait, aux conditions de défilier avec les

honneurs de la guerre, de conserver tous nos bagages, et les officiers, leur épée.

Je n'ai qu'à me louer de la conduite de tous les officiers sous mes ordres. Je recommande particulièrement à la bienveillance de Sa Majesté le major de Tracy qui a montré dans cette affaire une conduite très distinguée.

Le capitaine Prévot, du 3^e régiment de chasseurs, commandant un escadron de marche, s'est dévoué d'une manière très louable en cherchant, d'après mes ordres, à parvenir auprès du colonel général des dragons. Ce brave officier a été fait prisonnier.

Le capitaine Gadant, mon premier aide de camp, déjà couvert de cinq blessures, s'est montré très actif dans cette action et a chargé plusieurs fois à la tête des tirailleurs sur la cavalerie ennemie. Ce brave officier n'est pas décoré.

48. *La disgrâce de Baraguey d'Hilliers.*

Le 8 juillet, de Vilna, Berthier priait le duc de Feltre d'ordonner au général de division Baraguey d'Hilliers de se rendre aussitôt en poste au quartier général pour y être employé, et durant les mois d'août et de septembre, Baraguey fut gouverneur de la province de Smolensk.

Le 17 octobre, il eut ordre de quitter Smolensk avec une division pour se rendre à Elnia au-devant de la Grande Armée, puis, le 1^{er} novembre, de quitter Elnia pour se rapprocher de Smolensk, et il devait, disait Napoléon, ne pas se compromettre.

Mais, le 9 novembre, Baraguey rencontrait un gros détachement ennemi, commandé par Orlov-Denissov et composé de deux régiments de cavalerie, de plusieurs régiments de Cosaques et d'un régiment de chasseurs à pied. Il se maintint dans Baltoutino, Jazyvino et Kholm. Toutefois, une brigade qu'il avait sous ses ordres, menée par Augereau, fut, à Liakovo, contrainte de se rendre ; elle comprenait 19 officiers et 4.650 hommes.

C'était la première fois de cette campagne — comme Koutouzov ne manqua pas de le remarquer dans son rapport au tsar — qu'un détachement français capitulait.

On conçoit la colère de Napoléon, lorsqu'il vit ce qui restait de la division Baraguey d'Hilliers rentrer dans Smolensk en désordre. Il se félicitait (voir la lettre de Lelorgne d'Ideville au duc de Bassano, dans nos *Lettres de 1812*, p. 141) que Baraguey d'Hilliers

se fut trouvé sur le chemin d'Elnia pour arrêter la marche des partisans russes. Et voici que la brigade Augereau avait mis bas les armes, et devant des partisans !

Le 11 novembre, de Smolensk, Napoléon ordonnait que la division Baraguey d'Hilliers serait dissoute¹, que les troupes qui la formaient rejoindraient leurs corps respectifs, que Baraguey irait prendre le commandement de Kœnigsberg à la place de Loison.

Puis, le 13, il prescrivait une enquête sur la conduite de Baraguey d'Hilliers. Cette enquête, confiée à quatre officiers supérieurs, eut lieu le jour même, et il en résulta que Baraguey d'Hilliers avait laissé son lieutenant à une lieue de lui sans lui donner d'artillerie, et qu'au lieu de secourir Augereau dans l'après-midi du 9 novembre, il avait voulu attendre la nuit : pendant ce temps, Augereau, accablé, succombait².

Voici, du reste, le texte de l'enquête.

D'après les ordres de l'Empereur, M. le général de brigade Ravier, M. l'adjudant commandant Borghèse, M. le major d'Ambrugeac et M. le chef de bataillon Pailhès se réunirent aujourd'hui à 4 heures chez le général Ravier pour répondre à mi-marge aux questions ci-après.

1. C'étaient : un régiment de marche de la garde, 966 hommes ;

La 2^e demi-brigade de marche (1.565 hommes) qui appartenait au 1^{er} corps ;

La 4^e demi-brigade de marche (550 hommes) qui appartenait au 3^e corps ;

Les 9^e, 10^e et 11^e escadrons de marche de lanciers et des détachements des 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 11^e hussards appartenant au corps de cavalerie de Latour-Maubourg ;

Une compagnie du 1^{er} bataillon de mineurs ;

Divers détachements d'artillerie, ouvriers et train.

2. Cf. une lettre de lord Cathcart qui mande l'événement à Londres et remarque que Baraguey d'Hilliers « a patiemment entendu la canonnade pendant plusieurs heures. »

1^{re} QUESTION :

Comment étaient placées les troupes aux ordres du général Baraguey d'Hilliers le 9 novembre, jour de l'affaire?

Réponse. — 200 hommes d'infanterie de la 2^e demi-brigade et un escadron de chasseurs polonais de 80 chevaux occupaient le poste de Baltoutino en avant de Kholm. Le village était gardé par 300 hommes de la même demi-brigade et 300 lanciers français. Les deux autres bataillons de la 2^e demi-brigade, une pièce de six et un obusier étaient en position sur la hauteur en arrière de Kholm. Deux bataillons de la garde impériale formant 900 hommes, la 4^e demi-brigade de marche de 400 hommes, un détachement d'infanterie polonaise, 200 chevaux de la garde, 3 pièces de six et un obusier étaient placés à Jazvino. Le général Augereau occupait Liakovo avec la 1^{re} demi-brigade forte d'environ 900 hommes. On ignore la position de sa cavalerie qui consistait en trois escadrons de cuirassiers et deux de chasseurs; il paraît qu'elle cantonnait dans des villages en arrière de Liakovo, on ne sait par quel ordre.

2^e QUESTION :

Pourquoi le général Augereau était-il séparé d'une lieue, sans avoir d'artillerie?

Réponse. — On l'ignore; mais l'intention du général Baraguey d'Hilliers avait été, le 8 au soir, d'y envoyer deux pièces.

3^e QUESTION :

Quand le général Baraguey d'Hilliers a-t-il eu connaissance que le général Augereau était attaqué?

Réponse. — Le général Baraguey d'Hilliers ayant

été prévenu que le poste de Baltoutino était attaqué, se transporta sur les hauteurs de Kholm ; il y observait le déploiement des forces de l'ennemi lorsqu'un officier de hussards qui avait été envoyé à Liakovo pour annoncer la marche des Russes revint dire au général de division que le général Augereau était en mesure. Il était environ une heure. Au même instant la fusillade et bientôt après la canonnade se firent entendre sur Liakovo ; il fut prévenu de cette attaque par le général Ravier qui lui envoya son aide de camp.

4^e QUESTION :

Quelles dispositions le général Baraguey d'Hilliers a-t-il faites pour aller au secours du général Augereau ?

Réponse. — Le général de division revint de la hauteur de Kholm à Jazvino ; il ne parut faire aucune disposition avant la nuit pour se porter au secours du général Augereau.

5^e QUESTION :

Quels ordres le général Baraguey d'Hilliers a-t-il donnés au général Augereau ?

Réponse. — Le général Augereau avait l'ordre de se garder militairement. Le général Baraguey d'Hilliers le fit prévenir de la marche des Russes. L'officier trouva les troupes à Liakovo sous les armes ; en revenant, il fut attaqué par les Cosaques, et dès lors toute communication fut interceptée.

6^e QUESTION :

Pendant combien de temps a-t-on entendu le canon et la fusillade du général Augereau ?

Réponse. — La fusillade a commencé à 1 heure

et bientôt après la canonnade. A 4 heures 1/2 on n'entendit plus le canon; mais on tirait encore à la nuit close sur la droite de Liakovo.

7^e QUESTION :

Le général Baraguey d'Hilliers a-t-il attaqué en même temps que le général Augereau? L'a-t-il été par des forces d'infanterie et de cavalerie assez supérieures pour l'empêcher de se réunir au général Augereau?

Réponse. — Le poste de Baltoutino fut attaqué au point du jour; il rentra à Kholm à midi, et à cette heure l'ennemi était en présence devant Kholm et Jazvino. Les officiers soussignés, n'ayant point vu d'infanterie, sont tous d'avis que le général Baraguey d'Hilliers pouvait se réunir au général Augereau, et ils sont persuadés que, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il avait la conviction que le général Augereau n'étant attaqué que par de l'artillerie et de la cavalerie, pouvait se soutenir dans son poste; ils croient aussi que son intention était d'attendre la nuit pour rejoindre le général Augereau.

8^e QUESTION :

Quelles forces a-t-on reconnues à l'ennemi en infanterie, cavalerie et artillerie?

Réponse. — On a vu en avant de Kholm deux régiments de uhlans et beaucoup de Cosaques. Sur la gauche de Jazvino on observa dès le matin trois colonnes d'infanterie formant environ 1.200 hommes. Toutes ces troupes sont restées devant ces deux villages et les menaçaient pendant toute l'attaque sur Liakovo. On ignore le nombre de troupes auxquelles le général Augereau a eu affaire parce que la plus grande partie a pu arriver sur lui par des che-

mins hors de la vue. L'ennemi a tiré sur Jazvino avec une pièce et un obusier ; deux ou trois pièces étaient employées à l'attaque de Liakovo.

9^e QUESTION :

L'attaque faite au général Augereau paraissait-elle sérieuse ?

Réponse. — D'après le bruit du canon et de la mousqueterie, l'attaque n'a paru sérieuse que vers les 4 heures du soir ; mais le feu ayant cessé bientôt après et n'entendant plus que quelques tiraillements, on a dû croire que l'attaque était repoussée.

Smolensk, le 13 novembre 1812.

Le major, d'AMBRUGEAC.

L'adjutant commandant, BORGHÈSE.

Le général de brigade, baron RAVIER.

Nota. — Le général Ravier a fait chercher M. le chef de bataillon de la garde Pailhès, mais on n'a pas pu le trouver.

Le 13 novembre, quelques instants après avoir eu connaissance de l'enquête, Napoléon ordonnait que Baraguey d'Hilliers serait suspendu de ses fonctions et se rendrait aux arrêts en France dans une de ses terres.

Il en voulut désormais à Baraguey¹ et, de retour à Paris, le 3 janvier 1813, il demandait si le duc de Feltre avait reçu le décret rendu le 13 novembre contre Baraguey. « Cet officier, disait l'Empereur, s'est conduit d'une manière inconcevable en laissant

1. Déjà, du reste, l'année précédente, il avait jugé que Baraguey, alors employé en Catalogne, ne savait ce qu'il faisait et ne possédait guère la confiance du soldat.

prendre sous ses yeux la brigade du général Augereau ; les Russes en ont été eux-mêmes indignés. »

Mais Baraguey d'Hilliers était mort de désespoir à Berlin le 6 janvier 1813. Il savait qu'il devait être jugé et, a dit Gourgaud, pour un général aussi sensible à l'honneur et aussi bon Français que le général Baraguey d'Hilliers, le malheur d'avoir mérité d'être mis en jugement peut avoir eu une influence funeste sur sa santé déjà très délabrée.

Le 2 août 1813, de Dresde, Napoléon reconnaît *par exception*, une pension viagère de 3.000 francs à la veuve du général de division, comte Baraguey d'Hilliers, colonel général des dragons. Tels étaient les termes du décret. Il semble toutefois avoir gardé rancune à Baraguey : il ne voulut pas de la formule proposée par le ministre : « Mort à Berlin le 6 janvier dernier des suites des fatigues de la dernière campagne¹. »

1. Inutile de noter ici une erreur de Marbot (*Mém.* II, p. 452), qui prétend que Baraguey d'Hilliers « a mis bas les armes devant une colonne russe, en spécifiant que lui seul ne serait pas fait prisonnier de guerre et qu'il lui serait permis d'aller rejoindre l'armée française afin de rendre compte de sa conduite !!! »

49. Réponse russe à un bulletin polonais.

Cette « Réponse russe, » comme nous la qualifions, a sans doute, pour auteur le Strasbourgeois Anstett, employé au ministère des affaires étrangères et bientôt plénipotentiaire russe au congrès de Prague, Anstett qui suivait le quartier général de Koutouzov et qui rédigeait des bulletins, des « morceaux de gazette, » ainsi que des parodies, des paraphrases et autres productions antifrançaises et antinapoléoniennes¹. Pour qui a lu le 4^e volume des Lettres et papiers de Nesselrode, la pièce sent, en effet, son Anstett et nous y retrouvons des expressions chères à l'émigré, comme « passer un défilé de cadavres » (Cf. Nesselrode. IV, p. 154). Quoi qu'il en soit, le factum ne manque pas d'intérêt. C'est une feuille volante, destinée évidemment à être répandue à de nombreux exemplaires. Elle comprend deux parties : d'un côté une lettre de Varsovie, datée du 14 novembre et insérée en cinq paragraphes dans le n° 188 de la *Gazette du département des Bouches-de-l'Elbe*², de l'autre côté, la réponse à chaque paragraphe de cette lettre. Nous publions ce curieux factum paragraphe par paragraphe : chaque paragraphe du bulletin polonais est suivi de la *réponse russe* audit paragraphe.

Varsovie, le 14 novembre.

Un officier parti en courrier de Smolensk, le 8 au soir, est sorti de cette ville au moment où l'Empereur y entrait avec son quartier général. Il a pu jouir de la présence de Sa Majesté et s'assurer que jamais elle ne s'était mieux portée.

1. Voir sur cet Anstett nos *Etudes d'histoire*. IV, p. 259-267.

2. On trouve également cette lettre de Varsovie dans le *Journal de l'Empire*, du 4 décembre 1812.

Réponse russe :

On dit à Paris, « mentir comme un bulletin. » On jugera par cet article de la *Gazette du Département des Bouches-de-l'Elbe*. N. 188, Varsovie, le 14 novembre, combien cette saillie parisienne « mentir comme un bulletin » est exacte. Il faut convenir, cependant, que s'il est vrai que la diète soit un des grands principes de la santé, l'officier parti en courrier, de Smolensk, a pu effectivement remarquer que jamais l'Empereur Napoléon ne s'est mieux porté. Une fuite, d'ailleurs à nulle autre pareille, et une poursuite qui a tenu jour et nuit ses facultés éveillées, a ajouté l'exercice à la sobriété; et c'est un nouveau motif de santé.

L'armée était aussi dans l'état le plus satisfaisant. La saison a favorisé les marches. Elles se sont faites sans inquiétudes sérieuses de la part de l'ennemi, qui annonçait d'abord l'intention de troubler ce mouvement, mais que deux ou trois vigoureuses réceptions, semblables au combat du 25 à Malo-Iaroslavets, où il a beaucoup souffert, ont eu bientôt dégoûté de toute tentative.

Réponse russe :

De fait, elle était allégée d'une grande partie de son artillerie; sa cavalerie était détruite; personne ne murmurait, car la faim ôte jusqu'à l'usage de la parole aux plus mécontents. La saison a, de même, infiniment favorisé la marche, puisque les destinées de tous les traîneurs n'atteignaient plus la conscience des chefs, sûrs que le froid moissonnerait ce qui pourrait échapper au fer et à la captivité. Dans la vigoureuse réception de Malo-Iaroslavets, il y a transposition. La résistance, qu'un seul corps russe a faite à l'armée commandée par Napoléon en per-

sonne, était, en effet, tellement vigoureuse, qu'elle a décontenancé le principal plan de retraite de l'Empereur des Français ; et la marche de flanc qui a été entreprise, le lendemain de l'affaire, a décidé du sort de toute son armée.

On parlait sérieusement de prendre des quartiers d'hiver, et, en effet, on ne saurait les différer. Le temps devient rigoureux à cette époque de l'année ; il est même étonnant que les fortes gelées n'aient point encore commencé.

Réponse russe :

Si l'un des fabricateurs de ces bulletins de mensonges a le courage de venir parcourir le chemin de Vilna à Moscou, il verra les quartiers d'hiver que Napoléon a procurés à son armée. Il frémira de passer un défilé de cadavres. Le soldat russe, lui-même, que tant de sujets de vengeance doivent animer, gémit de ces épouvantables scènes de carnage et de destruction.

Les fourrures dont les soldats sont couverts offrent une bigarrure singulière. On a employé tout ce qu'on a trouvé en ce genre, sans même attendre, pour la plupart des peaux, qu'elles eussent reçu les dernières préparations : s'il en résulte un peu moins d'élégance, au moins n'y perd-on rien en chaleur, et c'est l'essentiel.

Réponse russe :

Est-il possible de pousser plus loin l'abus de la plume ? Malheureux rédacteurs de fausses nouvelles, le sort de tant de braves ne vous touche pas, et lorsque vous voyez ce géant de la garde, couvert de cicatrices, aminci en squelette par la faim et les fatigues, la tête coiffée d'un béguin de femme, les pieds

enveloppés de la peau de son havresac, les mains collées sous les aisselles pour y rappeler le mouvement, le visage calciné par le feu des bivouacs où le tient chaque nuit Napoléon; lorsque vous voyez ce vétéran qui est entré dans la dépouille d'une charogne qui lui a servi de nourriture, vous appelez cela une simple absence d'élégance; vous osez parler de chaleur, quand les esprits vitaux mêmes sont glacés dans les veines de vos soldats! Quel misérable persiflage!

Nous avons eu aussi aujourd'hui des nouvelles du corps saxon; il marchait sur Slonim, pendant que le prince Schwarzenberg se dirigeait sur Rojana. Le quartier général autrichien était le 10 à Zelva. Ces deux corps réunis suivent l'armée de Tchitchagov, qui fait sa retraite sur Slonim et Nesvij et court risque d'être bientôt pressé entre les Austro-Saxons et la Grande Armée.

Réponse russe :

Peuples trop crédules, jusques à quand vous abusera-t-on! C'est au moment où l'amiral Tchitchagov se porte à toutes marches sur les forces qui restent à Napoléon que l'on vous dit que l'armée russe fait sa retraite! C'est au moment où les débris des forces françaises cherchent leur salut dans la fuite; c'est lorsque, hors d'haleine, sans forces et sans vie, ces guerriers réduits à quelques pelotons, d'une armée formidable qu'ils étaient il y a six mois, reparaisent parmi vous, que l'on vous berce encore de contes absurdes! Réveillez-vous! Les jours de l'ordre et de la justice vont reparaitre, vos destinées vont changer, sachez coopérer sous l'égide de ces divinités tutélaires!

50. *Rivière à Senfft-Pilsach.*

Ces deux lettres d'un M. de Rivière au comte de Senfft-Pilsach, ministre des affaires étrangères de Saxe¹, retracent les sentiments de Paris dans la première quinzaine de novembre. On n'a pas de nouvelles précises de la Grande Armée; on sait seulement qu'elle a abandonné Moscou, et, un instant, il y a de l'inquiétude; on ne supposait pas que les troupes de Napoléon pussent jamais rétrograder. Mais l'Empereur a tant de génie! On a confiance en lui; on compte qu'il vaincra les Russes; on croit même qu'après avoir assuré les quartiers d'hiver il viendra passer quelques moments à Paris!

I

Paris, 13 novembre 1812.

Monsieur le comte, n'ayant à rendre compte à V. E. que de ce qui se passe à Paris, j'ai la satisfaction de lui annoncer qu'il y règne, non seulement la

1. Celui qui a laissé des *Mémoires*, parus à Leipzig en 1863. Il y dit que le système continental marqua une époque décisive pour l'esprit public de l'Allemagne et que les intérêts particuliers étant blessés au vif en même temps que l'esprit national, la France ne compta plus dès lors un partisan sincère dans ce pays. En ce qui concerne l'expédition de Russie, il voit dans cette « réunion monstrueuse » de toutes les puissances de l'Europe « un caractère d'immoralité et de superbe qui semblait appeler cette puissance vengeresse nommée par les Grecs du nom de Némésis » et chargée de paraître, par intervalles, dans l'histoire comme le ministre des jugements divins : « L'immensité des moyens, des efforts et des pertes que révéla cette expédition porta au comble l'effet tragique de la guerre; il fallait que la pitié et l'épouvante coulissent à pleins bords. »

plus grande tranquillité, mais que les nouvelles mêmes de l'abandon de Moscou, qui paraissaient devoir, dans le premier moment, alarmer les esprits irréfléchis, n'y ont causé qu'une inquiétude très faible et momentanée. On se regarde tellement ici sous la sauvegarde du génie de l'Empereur pour toutes les mesures militaires comme pour toutes celles d'administration intérieure, qu'il était superflu que les journaux se crussent obligés de tranquilliser l'esprit public trop affermi pour être légèrement ébranlé. On repousse même maintenant tout ce que les calculs de nos politiques casaniers avaient cherché à répandre d'incertitude sur le système de la Suède et l'indécision de celui de la Porte ottomane. La sécurité est appuyée ici sur des fondements si solides qu'on conçoit aujourd'hui l'espérance que l'Empereur, après avoir assuré ses quartiers d'hiver, pourra trouver le moyen de satisfaire pour quelque temps aux vœux et de se présenter ici aux acclamations de son peuple.

II

Paris, 16 novembre 1812.

Monsieur le comte, on ne peut se dissimuler que l'absence des bulletins, depuis l'évacuation de Moscou, aidée par les sinistres conjectures des malintentionnés qui, quoique en petit nombre, s'agitent toujours ici, ne fasse concevoir de vives inquiétudes sur le sort d'une armée qu'on ne supposait pas devoir rétrograder. Je ne puis que répéter à V. E. que dans cette incertitude où nous flottons, il existe une confiance imperturbable qui doit imposer à toutes les craintes pusillanimes. Si j'en crois des avis qui viennent de me parvenir, je suis persuadé qu'avant l'expédition de la présente dépêche il paraîtra un bulletin plus que tranquillisant et qui contient même le

détail d'avantages majeurs remportés sur les Russes. Mais, d'après les mêmes avis, il est à peu près certain que les soins tutélaires que l'Empereur doit à ses quartiers d'hiver détruisent tout à fait l'assurance qu'on avait conçue que Sa Majesté pourrait quitter l'armée momentanément et venir montrer à Paris son front ceint de tant de lauriers.

51. *Jomini à Berthier.*

Jomini, général de brigade depuis le 7 décembre 1810, a commandé quelque temps à Smolensk ; puis, après de fâcheux démêlés avec le gouverneur général Hogendorp — Hogendorp, a dit Maret, avait le commandement dur et hautain ; Jomini, de son côté, manquait de tact et de mesure, — il a été, sur l'ordre de Napoléon, « placé ailleurs » et attaché à l'état-major général¹. On l'envoie à Orcha pour reconnaître le pays et pour rallier au passage du Dnieper les hommes isolés, et, d'Orcha, il écrit à Berthier. Il donne des renseignements sur les magasins de Liady et d'Orcha ainsi que sur l'état des routes. Mais ce qu'il dit de l'armée n'est pas rassurant. Il croit qu'on ne pourra pas arrêter les isolés, et il craint même qu'on ne puisse empêcher le soldat de piller les convois.

Orcha, 17 novembre 1812.

Monseigneur, je suis arrivé à Orcha ce matin de bonne heure. J'ai marché depuis Krasnoï avec 3 compagnies de sapeurs qui ont fait toutes les réparations nécessaires aux ponts sur la route.

Je n'ai rencontré aucun détachement en route vers Smolensk, si ce n'est celui de la gendarmerie d'élite qui était à Liady et que j'ai ramené ce matin

1. On sait que Jomini s'en souvint, qu'il s'en plaignit à Napoléon et à Ney lorsqu'il fit défection (lettres datées de Liegnitz, 14 août 1813) : « Je n'ai jamais pu obtenir, disait-il, de combattre dans la ligne et, dans la dernière campagne de Russie, on m'a humilié au point de me jeter dans des commandements de place sur les derrières. »

à Orcha. Il va travailler autant que possible à arrêter les hommes isolés. Mais, comme le Dnieper est gelé et qu'on peut le passer partout, on ne doit rien espérer de cette mesure.

Il eût été indispensable, pour rassembler les hommes isolés par corps d'armée qu'il y eût ici au moins un officier général de chacun de ces différents corps.

Le commandant de place va faire son possible pour exécuter les ordres qu'il a reçus de V. A. à ce sujet, et quoique je n'en ai point reçu l'ordre, je l'aiderai autant qu'il sera en mon pouvoir et surtout autant que le mauvais état de ma santé le permettra.

J'ai trouvé à Liady un faible approvisionnement d'environ 30.000 rations de farine. Je n'ai pas cru devoir en faire suspendre les distributions, afin d'engager les hommes isolés de rentrer à leurs corps.

Le magasin qui est ici est plus considérable. Il est d'environ 90.000 rations et, d'après le rapport ci-joint du commissaire des guerres Mâunyn, qui me paraît être un homme fort entendu, on doit espérer de pouvoir former de grands approvisionnements, si on peut couvrir le point de Mohilev et assurer les convois contre les désordres de nos soldats.

Quant à l'état des routes, je n'ai aucune observation majeure à faire. Il y a deux ou trois rampes très fortes et très dangereuses pour les équipages. Il me semble qu'il n'y a rien à faire, excepté la descente qui est à l'entrée de Liady, que l'on peut tourner par un chemin à gauche. J'ai engagé le commandant de place de le faire indiquer à tout le train.

Les deux rampes entre Doubrovna et Orcha, dont l'une monte et l'autre descend, sont également mauvaises et causeront un grand retard dans la marche. M. le général Eblé a pris la précaution de faire jeter quelques fascines pour faciliter aux voitures le

moyen de passer le ravin un peu plus loin à un talus moins roide.

J'attends ici les nouveaux ordres que V. A. voudra bien me donner et suis avec le plus profond respect, etc.

Général JOMINI.

52. *Les Polonais de Smolensk à Orcha.*

Dans ce rapport, Zayonchek qui a pris le commandement du 5^e corps ou corps polonais (cf. pièce 42) retrace ce qu'il a fait de Smolensk à Orcha; il a repoussé les Cosaques qui l'ont attaqué deux fois; mais c'est la marche même qui lui a coûté le plus de monde : s'il a sauvé son artillerie, ses hommes sont exténués et beaucoup restent en arrière; il avait 800 hommes au sortir de Smolensk, il n'en a plus que 660.

Orcha, 17 novembre 1812.

Je suis arrivé à Orcha avec le 5^e corps aujourd'hui le 17 du courant. Dans la traversée que j'ai faite depuis Smolensk, j'ai été attaqué deux fois par les Cosaques.

La première rencontre a eu lieu à 32 verstes de Krasnoï. L'ennemi nous a inquiétés pendant onze heures consécutives. Il a eu 4 pièces de canon. Nous eûmes 3 officiers de tués, 8 de blessés et 15 soldats; mais nous avons repoussé toutes ses attaques. Cependant, vu la supériorité des attaquants, j'ai cru devoir cesser de côtoyer la grande route et de m'approcher de Krasnoï.

Le 15, les Cosaques, accompagnés de deux bataillons de chasseurs russes, ont tenté un coup sur cette place où le général Sébastiani se trouvait avec sa cavalerie et une compagnie de la garde. L'avant-garde du 5^e corps n'y faisait qu'arriver et l'infanterie russe fut repoussée avec perte. Le général Kniaziewicz qui conduisait ce jour l'arrière-garde du

5^e corps, voyant cette attaque, a pris une position qui flanquait l'ennemi, y a dressé une batterie de canons et l'a forcé à la retraite. Ce jour-là nous eûmes deux hommes de blessés et autant de tués.

Mais ce qui nous a causé plus de pertes en hommes que les attaques de l'ennemi, ce sont les marches forcés et remplies de défilés où nous n'avons sauvé notre artillerie qu'à force de bras d'hommes : travail dont la plupart furent exténués au point que, de faiblesse et par le manque de moyens de transport, ils sont restés en route en nombre considérable. De 800 hommes que je comptais à mon départ de Smolensk, nous n'en avons aujourd'hui que 660. Il est à espérer que la plupart des hommes que nous fûmes forcés de laisser en route nous rejoindra en se joignant aux corps français qui suivent la même direction.

Je marche demain sur Szklov et je compte me rendre dans trois marches à Mohilev.

Le général de division,

ZAYONCHEK.

53. Schön à Hardenberg.

Nouvelle lettre de Schön, du 18 novembre¹. Il s'indigne de la conduite des Français qui ne cessent de piller les Prussiens tout en ménageant les Polonais. Mais il annonce derechef la révolte imminente, *es wird einen Aufstand geben*. Sa joie perce lorsqu'il parle des succès des Russes, de la « retirade » de la Grande Armée et de la consternation des troupes qui marchent au secours de Napoléon avec la certitude qu'elles seront enveloppées dans son désastre.

Gumbinnen, 18 novembre 1812.

Avant tout je dois prier votre Excellence d'admettre devant Elle l'officier d'ordonnance badois Hennenhofer qui doit arriver à Berlin après cette lettre et qui apporte des dépêches du général Krusemarck. Il pourra décrire en détail la situation de l'armée française. Les faits qu'il racontera nous sont confirmés ici par quiconque vient de l'armée ; mais ils semblent si incroyables qu'on ne peut se fier qu'au témoin oculaire.

Depuis son passage, la nouvelle est arrivée ici que Borissov est occupé par Wittgenstein et qu'Ochmiana près de Vilna a été occupé aussi par des dragons russes.

Le général Darancey à Tilsit a reçu la nouvelle officielle que l'Empereur Napoléon a battu les Russes le 24 octobre à Malo-Iaroslavets et qu'ensuite, le

1. Stägemann, *Briefe*, I, p. 247.

4^{er} novembre, il a établi son quartier général à Viasma. Il voulut aussitôt faire connaître cette nouvelle qu'il regardait comme une nouvelle de victoire, et il s'étonna beaucoup lorsque notre commandant lui montra que Viasma était loin derrière Iaroslavets. Des lettres de Pologne confirment cette bataille en ajoutant que l'armée française y a beaucoup souffert et qu'elle a été forcée par là à la retraite. C'est ce que confirme également un courrier, arrivé hier ici.

Le général Woltersdorff, envoyé de Danemark, a passé ici la nuit d'avant-hier; il m'était adressé par un ami commun et il me consulta sur la situation des choses; mais le comte Loison ne lui a pas du tout parlé de cette bataille et n'a pu lui donner aucun renseignement précis sur le séjour de l'Empereur.

On parle si publiquement de l'arrivée de Napoléon à Vilna la semaine prochaine, qu'il est à supposer qu'il ira à Varsovie au lieu d'aller à Vilna. Toutefois la lutte avec les armées qu'il a en face aura encore quelques difficultés.

Dans le corps de Loison qui partit de Tilsit sur un ordre du duc de Bassano, le régiment de Francfort ne voulut pas déloger. On y raisonna très haut, et ce ne fut que par des prières et représentations pressantes que les officiers amenèrent le régiment à se mettre en marche. La garde napolitaine a, dit-on, tenté quelque chose de semblable devant Kauen. En général, il règne parmi les troupes un abattement, un découragement — puisque quiconque vient de l'armée leur annonce leur perte — qu'on n'est pas accoutumé à voir chez des troupes françaises.

Les Napolitains se sont très mal conduits et, avec les Français de ce corps, ils ont emmené de nouveau un nombre considérable de chevaux. Le major de Kall voulut s'y opposer, il envoya un détachement; mais on arrêta les hommes de ce détachement les

uns après les autres et on ne les relâcha que lorsque les chevaux furent au loin. Le major a envoyé un officier à Vilna. Mais ces procédés ne peuvent durer plus longtemps. Si l'on ne prend pas des mesures plus sérieuses, il y aura un soulèvement. On ménage la Pologne et la Samogitie, pour conserver les Polonais en bonne humeur, et nous, on nous pille. C'est révoltant au plus haut degré. Mais la nouvelle semble se confirmer que l'armée russe du Sud avance et que Schwarzenberg est de nouveau refoulé.

54. *Le commandant Coudreux.*

Alexandre Coudreux, capitaine au 15^e régiment d'infanterie légère — dont M. G. Schlunberger a publié les lettres (*Lettres du commandant Coudreux à son frère*. 1908, p. 209-223) — a, comme tant d'autres, peiné et pâti durant la campagne de 1812. Dès le mois de juillet, il juge qu'il mène une vie de Tartare, couchant à la belle étoile et faisant une maigre chère qui le fait maigrir. Il combat à Smolensk le 17 novembre et il couche sous les murailles de la ville, après avoir vu, comme il dit, tout ce qui se trouvait devant les Français chercher son salut derrière les remparts. Une balle lui a traversé le bras, du poignet au coude, mais il guérit, et, le bras en écharpe, il fait soixante-douze lieues en six jours et rejoint son régiment la veille de la bataille de la Moskova. A l'affaire du 4 octobre il reçoit le grade de chef de bataillon. Durant la retraite, à Viasma, le 3 novembre, il est de nouveau blessé, et le 18 novembre, à Krasnoï, il est fait prisonnier après avoir reçu un coup de baïonnette dans la poitrine et un coup de sabre sur la tête. « Comment te peindre, écrit-il à son frère le 10 octobre 1814 (le lendemain du jour où il arriva à Paris), comment te peindre tout ce que j'ai eu à souffrir pendant une marche de quatre mois à travers toute la Russie? Blessé, sans un sol, couvert de haillons, dévoré par la vermine, exposé à être massacré à chaque instant par une population exaspérée et furieuse, j'ai vu mourir, autour de moi, de misère et de faim, la plus grande

partie de mes infortunés camarades. Le courage cependant ne m'a jamais abandonné, et je suis enfin arrivé à Saratov, où nous avons eu le bonheur de trouver pour gouverneur un homme généreux et humain, dont la conduite noble et pleine de délicatesse nous a complètement vengés de la manière infâme avec laquelle nous avons été traités tout le long de la route. »

55. *D'Alorna à Berthier.*

Le Portugais Pierre d'Almeida, marquis d'Alorna, passé au service de France comme général de division le 1^{er} août 1808, commandait à Mohilev, et il était venu à Orcha pour dresser l'état de l'artillerie et des munitions qui se trouvaient dans cette place. Il écrit le 18 novembre à Berthier, tout comme Jomini (Cf. pièce 51) qu'il s'efforce inutilement d'arrêter les hommes isolés, et, en effet, il les arrête, les fait garder; mais ils se sauvent avec leurs gardiens,

*... sed quis custodiet ipsos
Custodes?*

« L'esprit de ces gens, remarque notre Portugais, est malade. » Lui-même, du reste, va suivre le mouvement général de retraite et évacuer Mohilev dans la matinée du 21 pour se réunir à Bobr au reste de l'armée.

Orcha, 18 novembre 1812.

Monseigneur, je n'ai rien de nouveau à communiquer à Votre Altesse Sérénissime.

A Mohilev tout est tranquille; l'ennemi n'a point paru à Orcha; on tâche de ramasser des vivres.

Quant aux démarches pour arrêter ici les hommes isolés de l'armée, j'emploie tous les moyens possibles; mais ils deviennent tous inutiles. L'esprit de ces gens est malade. Je bats la générale pour assembler ce qu'il y a dans la ville; ils ne viennent pas. Je fais la visite domiciliaire; je rassemble; je mets tout ce que je trouve dans un endroit gardé; les gardiens et

les gardés se sauvent. Je continue à faire la même chose ; je crains que je sois toujours sans succès.

*Le général de division,
gouverneur général de Mohilev,*

Marquis d'ALORNA.

56. *La prise de Minsk.*

Cette pièce est un rapport du colonel Laffite sur la prise de Minsk que le général Bronikowski avait abandonnée le 16 novembre. Justin Laffite, colonel du 18^e dragons, baron de l'Empire depuis le 9 mars 1810, fut promu général de brigade après la campagne de Russie, le 16 janvier 1813, et il méritait cette récompense, car Bronikowski avait rendu hommage à son sang-froid et à sa fermeté.

Au major général de la Grande Armée.

Borissov, 18 novembre 1812, 11 heures du matin.

Le 11 de ce mois, je fus envoyé avec 300 chevaux à Sverjen pour être aux ordres du général Kossecki commandant une brigade. Je trouvai cet officier général en retraite.

Le 12, il se retira à Koidanovo.

Le 13, nous nous battîmes avec l'avant-garde ennemie.

Le 14, nous nous battîmes encore.

Le 15, nous fûmes attaqués par des forces considérables. Le général se décida à se retirer sur Minsk. La retraite se fit en bon ordre pendant quatre heures. Mais assaillis par une cavalerie très nombreuse, eu égard à la nôtre, et par dix bouches à feu, toujours dans un pays découvert, nous finîmes par éprouver des pertes considérables. Deux bataillons de nouvelle levée de Lithuanie jetèrent bas les armes et ne voulurent pas tirer ou, pour mieux dire, ils se couchèrent la figure contre terre, sans que rien pût

les tirer de cette position. Alors les ressources du général se trouvèrent renfermées dans un très petit bataillon du 46^e et 250 chevaux à peu près qui me restaient encore. L'ennemi entoura le petit carré que formait le 46^e et le fit charger après l'avoir rompu par la mitraille. Je courus à son secours; je chargeai pour la troisième fois; la mêlée dura plus de dix minutes; nous fîmes éprouver des pertes à l'ennemi; mais il fallut succomber sous le nombre. Il ne fut sauvé qu'une centaine d'hommes de ma cavalerie. Le général Bronikowski doit vous avoir donné de plus grands détails sur cette affaire.

Le 16, nous quittâmes Minsk pour venir à Smolievicz. Les Cosaques entrèrent dans la ville à 3 heures de relevée.

Le 17, nous nous sommes retirés sur Borissov. Les Cosaques entrèrent à Smolievicz à 11 heures; ils poursuivirent notre arrière-garde et tirillèrent avec elle jusqu'à Jodinia. J'ai été chargé de couvrir cette retraite avec le peu de cavalerie qui me restait.

Hier, mon cheval, tombé sur la glace, m'a fait une contusion forte au genou où déjà j'étais blessé. Cet accident me désole, vu la circonstance et l'impossibilité dans laquelle il me met d'être utile de quelques jours.

LAFFITE.

57. *Berthier à Davout.*

Ces treize lettres de Berthier à Davout contiennent les instructions données par le major général au prince d'Eckmühl du 18 au 24 novembre et Davout les a sûrement reçues : aucune n'a été interceptée. Selon les ordres du prince de Neuchâtel, Davout fait l'arrière-garde. Il occupe Doubrovna, puis Orcha. Il attend qu'Eugène, que Ney — qui arrive enfin, comme on l'espérait, par la rive droite du Dnieper — que Mortier aient dépassé Orcha. Enfin, lorsque « tout a filé », il brûle les ponts et marche lentement sur Tolotchin et sur Bobr en s'efforçant d'éloigner les Cosaques et de laisser à l'armée le temps de s'assurer, comme dit Berthier, des débouchés de la Bérésina.

I

Doubrovna, 18 novembre, 10 heures du matin.

L'Empereur me charge de vous dire qu'il sera fort utile que vous tâchiez de tenir la ville toute la journée d'aujourd'hui, si cela se peut.

II

Doubrovna, 18 novembre 1812, 9 heures du soir.

L'Empereur ordonne que, dans la position où vous recevrez cette lettre, vous y restiez de manière à ne la quitter que quand l'ennemi vous y obligera. Il est nécessaire que vous ne couchiez demain que dans la

position deux lieues avant d'arriver à Doubrovna. Le duc de Trévisé, qui ne partira de la position où il se trouve qu'au jour, sera à Doubrovna et à deux lieues de vous; ce qui vous met dans une position à ne rien craindre de l'ennemi. Le but d'un général commandant l'arrière-garde est de tenir l'ennemi le plus éloigné possible du corps d'armée qui marche.

III

Doubrovna, 19 novembre 1812, 2 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous exécutiez les ordres que je vous ai donnés hier. Le duc de Trévisé ne doit partir qu'au jour. Ainsi, vous devez agir en conséquence. Il a l'ordre de prendre position ce soir entre Doubrovna et Orcha. Quant à vous, prince, l'Empereur ordonne que vous occupiez pendant toute la nuit prochaine Doubrovna, tant pour y reposer vos troupes que pour prendre toutes les ressources de cette ville et aussi pour attendre le duc d'Elchingen si, comme quelques avis le font penser, il a pris le parti de marcher par la rive droite du Dnieper.

IV

Orcha, 20 novembre 1812, 2 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous continuiez aujourd'hui votre mouvement sur Orcha en vous arrêtant tout le temps nécessaire aux défilés pour pousser tous les hommes isolés et les voitures en avant. Vous viendrez ce soir occuper une bonne position à une ou deux lieues d'Orcha sur la rive gauche. Vous me ferez connaître l'heure à laquelle vous arriverez afin que je puisse vous envoyer des ordres ultérieurs dans la journée s'il y a lieu.

P.-S. — Le duc de Trévisé vient aujourd'hui prendre position sur les hauteurs de la rive gauche en avant du pont d'Orcha.

V

Orcha, 20 novembre 1812.

Si toutes les voitures ont passé le Dnieper, venez dans la ville. Vous laisserez 100 hommes à la tête de pont qui relèveront un bataillon qu'y laisse le duc de Trévisé. Vous trouverez une grande quantité de vos hommes isolés que vous réunirez; envoyez un officier général et des officiers pour les prendre. Vous ne passerez de ce côté-ci que quand tout ce qui appartient au duc de Trévisé sera passé.

Demain matin vous continuerez de former l'arrière-garde, après le départ du duc de Trévisé, sur la route de Minsk. Vous ferez brûler en ville tout ce que vous ne pourrez pas emporter.

VI

Au quartier impérial, à 2 lieues d'Orcha,
le 20 novembre 1812, à 6 heures du soir.

Comme l'Empereur l'avait prévu, le duc d'Elchingen arrive par la rive droite. Sa Majesté vous défend de quitter la ville d'Orcha et votre position d'arrière-garde avant que le vice-roi et le duc d'Elchingen aient demain dépassé Orcha. Je donne l'ordre au duc de Trévisé de rester également dans sa position d'Orcha jusqu'à ce que le duc d'Elchingen ait passé. L'Empereur désire savoir si vous avez vos douze pièces d'artillerie organisées. Combien avez-vous rallié de monde?

VII

Au quartier impérial, le 20 novembre 1812.

Je vous préviens que je donne l'ordre au général Sorbier de mettre à la disposition du général Pernety la 16^e compagnie du 8^e régiment d'artillerie à pied pour servir l'artillerie du 1^{er} corps d'armée.

VIII

Barany, 21 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur désire que vous lui envoyiez sur-le-champ toutes les cartes que vous pouvez avoir du gouvernement de Minsk, attendu que nous n'avons plus aucune carte.

Faites sortir toutes les voitures d'Orcha et faites-moi connaître l'heure à laquelle la ville pourra être désencombrée.

IX

Barany, 21 novembre 1812, 7 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous vous mettiez en mouvement.

Vous ferez brûler le pont sur le Dnieper, ôter les pièces qui sont à la tête du pont et vous prendrez position sur les hauteurs jusqu'à ce que tout ait filé. Vous aurez soin de faire brûler tous les ponts après que vous serez passé, d'avoir votre artillerie pour répondre à celle que peuvent vous présenter les Cosaques et les tenir éloignés. L'Empereur, ne faisant aujourd'hui que six lieues, ne se trouvera qu'à huit lieues d'Orcha.

L'ordre de marche sera : le corps du duc de Trévise, celui du duc d'Elchingen, celui du prince vice-roi et le vôtre. Ces corps seront ainsi en mesure

de correspondre entre eux. Chaque corps aura son artillerie au centre et marchera militairement éclairé sur ses flancs.

X

Au quartier impérial près Kokhanov,
22 novembre 1812, 1 heure du matin.

L'Empereur part au jour pour suivre la route de Tolotchin.

L'intention de S. M. est que vous partiez ce matin pour suivre votre mouvement d'arrière-garde, en conservant entre votre corps et celui du vice-roi la distance nécessaire. Marchez serré à cause des Cosaques. Ayez une avant-garde et une arrière-garde. Recommandez bien à votre avant-garde de ne point laisser passer vos hommes isolés et les voitures de votre corps pour se mêler avec le corps du vice-roi.

L'Empereur apprend que votre artillerie dépasse les corps d'armée qui marchent devant elle; vous devez conserver à votre arrière-garde les pièces nécessaires pour tenir éloigné la cavalerie légère ennemie, et le reste de votre artillerie, ainsi que les bagages, doit marcher avec votre avant-garde. Vous réglerez la position que vous prendrez ce soir en raison de celle que prendra le vice-roi; entendez-vous à cet égard avec lui; il a l'ordre de partir au jour.

P.-S. — L'Empereur désire que vous me rendiez compte tous les jours des détails de votre marche et de tout ce que vous voyez ou apprenez de l'ennemi.

XI

Tolotchin, 23 novembre 1812, 5 heures et demie du soir.

L'Empereur, avec la garde, part à 7 heures pour suivre la route de Bobr.

Le duc d'Elchingen part à 8 heures.

Le vice-roi occupera la ville jusqu'à l'arrivée de vos premières troupes afin que vous puissiez faire relever la garde des magasins.

Vous ferez prendre ce qui y restera.

L'Empereur trouverait très utile pour l'armée que vous puissiez rester jusqu'à ce soir à Tolotchin afin de nous donner de l'avance.

Si vous avez un pressant besoin de cartouches, vous pouvez en faire demander un caisson au vice-roi.

XII

Bobr, 24 novembre 1812, 4 heures du matin.

Vous ne devez pas faire dans la journée d'aujourd'hui plus de quatre lieues, de manière à coucher à mi-chemin de Tolotchin à Bobr, en choisissant une bonne position.

Le général Dombrowski s'est laissé forcer avec 4.000 hommes à la tête du pont de Borissov le 22. Les Russes ont avancé dans la journée du 23 avec une division de 7 à 8.000 hommes de toute arme; ils ont été rencontrés à quatre lieues de Borissov par le duc de Reggio qui les a vivement poussés sur la Bérésina, a repris Borissov, s'est emparé de leurs équipages et d'un millier d'hommes; mais, en se retirant, l'ennemi a mis le feu au pont de Borissov. Le duc de Reggio espérait, dans la journée du 24 et dans celle du 25, avoir établi des ponts sur la Bérésina. Il faudra alors poursuivre la division qui est de l'autre côté et qui peut s'être renforcée. Il est donc nécessaire que les Cosaques n'arrivent à Bobr que lorsque nous serons sûrs du passage. Ainsi, vous ne sauriez faire, aujourd'hui 24, trop peu de chemin, afin de pouvoir coucher encore le 25 à une lieue en avant de Bobr, s'il le fallait, et l'on ne quitterait

Bobr que lorsqu'on serait parfaitement assuré du débouché de la Bérésina.

Avec du canon comme vous en avez, vous pouvez toujours tenir les Cosaques éloignés.

XIII

Lochnitsa, 25 novembre, 5 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous continuiez votre mouvement. S. M. vous laisse le maître de prendre la position que vous jugerez convenable entre Kroupki et Natcha.

58. *Jomini à Berthier.*

Deuxième lettre de Jomini à Berthier. Il écrit au major général que l'armée ne doit pas suivre la route de Bobr à Minsk, route dénuée de tout et qui forme un long défilé bordé de forêts et de marais.

Orcha, 20 novembre 1812.

Monseigneur,

J'ai appris hier que l'ennemi occupait Minsk avec un corps régulier. Cela me détermine à rappeler à Votre Altesse, qui n'a pas suivi cette route, que depuis Bobr jusqu'à Minsk il y a 34 lieues de forêts continuelles, formant un défilé où une petite troupe d'infanterie, avec du canon, arrêterait la marche d'une armée. Il est presque, dans toute l'étendue de cette route, impossible de passer ni à droite ni à gauche. J'ose espérer que Votre Altesse daignera accueillir mon observation qui m'est dictée par l'intérêt du service de Sa Majesté.

Il y a aussi erreur dans les distances de la carte. Semolevice est à 11 lieues de Minsk et à 10 de Borissov ; la carte porte 5 à 6 lieues de moins.

La route est dénuée de tout, que de bois et de marais.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très humble et très obéissant serviteur.

Général JOMINI.

59. *Zayonchek à Berthier.*

Zayonchek informe Berthier qu'il ne peut renvoyer au parc d'artillerie aucun isolé, qu'il fera tout son possible pour conserver le personnel et le matériel, et il s'engage à n'abandonner aucune pièce : il tint parole.

Près de Barany, 20 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai eu l'honneur de recevoir les lettres que V. A. S. a bien voulu m'adresser en date du 19 et du 20 d'Orcha et dont la teneur sera le plus strictement exécutée.

Pour ce qui concerne la réunion de tous les canonniers, soldats du train et chevaux hauts le pied qui se trouvent isolés à la suite du corps, le 5^e corps ayant dans ce moment-ci tous ses moyens réunis, il ne se trouve pas dans le cas de faire un renvoi au parc d'artillerie.

La situation du personnel et du matériel présent au 5^e corps sera remise incessamment à M. le général Lariboisière, premier inspecteur d'artillerie de la Grande Armée.

Nous ne laisserons aucune pièce et nous ferons tout notre possible pour la conservation du personnel et du matériel d'artillerie ordonnée en date d'hier par le général Lariboisière, premier inspecteur d'artillerie de la Grande Armée.

Le général de division, ZAYONCHEK.

60. *Maret à Loison.*

Ces lettres de Maret à Loison sont plus importantes qu'on ne le croirait. Le duc de Bassano était, comme on sait, en communication avec tous les corps en deçà de Smolensk ; il était, ainsi qu'il disait, le centre de leur correspondance ; il les informait de la situation des affaires et, au besoin, leur donnait des ordres. De ses lettres à Loison il ressort que la 34^e division, commandée par ce général, a reçu à la fois de Napoléon et de Maret l'ordre de se rendre à Kovno pour couvrir les magasins et seconder les opérations de l'armée. Puis, de Kovno, Maret l'a mandée à Vilna parce que Kovno, d'ailleurs à l'abri du danger, n'offrait pas les mêmes ressources de subsistance et d'emplacement, et parce que les mouvements du 2^e et du 9^e corps exigeaient à Vilna, « la présence d'une force réelle. » Loison a dit plus tard qu'il n'avait pas été directement instruit par Maret de la marche que fit sa division pour se porter de Kovno sur Vilna. Mais le duc de Bassano a certifié qu'il prévint Loison : « Lorsque je fis connaître, dit-il, à M. le colonel Martini (qui commandait à Kovno la division en l'absence de Loison) la nécessité de ce mouvement, j'écrivis en même temps à M. le comte Loison à Kœnigsberg ; peut-être n'a-t-il pas reçu ma lettre. »

I

Vilna, 25 octobre 1812.

Vous devez avoir reçu de Danzig treize des dix-neuf bataillons qui doivent composer votre division de réserve. Envoyez-moi, je vous prie, l'état de situa-

tion de cette division telle qu'elle est aujourd'hui et des états successifs jusqu'à sa complète formation, tant au personnel qu'au matériel.

Je sais par mes rapports que le maréchal St-Cyr a été attaqué par des forces supérieures et s'est battu vigoureusement le 18, le 19 et le 20. Des rapports du gouverneur de Gloubokoïé et d'un commandant bavarois qui s'est replié sur Plissa m'apprennent que le 20, au soir, les 2^e et 9^e corps ont abandonné Polotsk et se sont retirés, l'un sur Outchatch et l'autre à Arakevo. Ainsi le maréchal St-Cyr n'a pas pu résister dans une position cependant redoutable aux forces qui lui ont été opposées. Il peut arriver que l'ennemi s'établisse à Polotsk et file avec une partie de ses forces sur le duc de Tarente. Il peut arriver aussi qu'il tienne la campagne et se place entre le maréchal St-Cyr et la Samogitie. Dans l'un et l'autre cas le mouvement de votre division, que Sa Majesté m'a annoncé comme étant une réserve pour la gauche, pourrait, ou en imposer à l'ennemi, ou devenir activement utile. Peut-être serait-il à propos de la faire marcher le plus tôt possible dans la direction de Tilsit.

Vous n'avez pas à vous inquiéter de ce qui se passe dans le duché de Varsovie. Le prince Schwarzenberg couvre cette ville, où l'on a encore conçu des alarmes dont on rougit aujourd'hui. Il a balayé les parties qui s'étaient avancés entre le Bug et la Vistule. Il a battu le 18 de ce mois un corps considérable qui avait passé à Brzesc et qui a été rejeté sur cette ville. Il doit être en ce moment et de nouveau au delà du Bug en arrière de la rivière de Nur. Il est là en mesure de recevoir les renforts qui arrivent de toutes parts, ainsi que la 32^e division qui marche déjà de Varsovie et il reprendra incessamment une offensive vigoureuse.

Vous serez bien placé à Tilsit, soit pour secourir le

duc de Tarente, soit pour couvrir Kovno et Vilna, si nous avons besoin de vous.

L'Empereur était encore le 18 à Moscou, il se portait à merveille, et les affaires étaient toujours dans une bonne situation.

II

Vilna, 2 novembre 1812.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois dernier en m'envoyant l'état de situation des troupes de la 34^e division qui sont déjà réunies à Kœnigsberg. Je vous prie, monsieur le comte, lorsque vous voudrez bien m'annoncer l'arrivée des autres bataillons, de m'envoyer encore un état général de situation de toutes les troupes, y compris celles qui seront nouvellement arrivées.

Si les circonstances rendaient nécessaires que celles de ces troupes qui se trouvent à Tilsit fissent un mouvement, je ne perdrais pas un moment pour vous en informer.

Vous m'informez par la même lettre de la situation dans laquelle se trouvent ces troupes relativement à la solde. Je vais prendre les ordres de Sa Majesté.

J'ai l'honneur de vous remercier de l'avis que vous me donnez du départ du 8^e régiment de marche et du départ prochain du 9^e et du 10^e.

Je reçois à l'instant des lettres du prince de Schwarzenberg, datées de Werozembie. Il m'annonce que l'ennemi se retire, il ne sait pas encore dans quelle direction. Le général Reynier avait déjà fait une forte reconnaissance sur Siematyce. Le 7^e corps et deux divisions autrichiennes étaient au delà du Bug. Toute l'armée a dû prendre position dans le même jour entre Drohitchin et Siematyce.

On m'apprend que le sieur Oppenheimer, riche négociant de Kœnigsberg, avec lequel vous avez traité

pour les chevaux d'artillerie de votre division, serait disposé à faire une fourniture considérable pour la cavalerie de l'armée. Je vous prie de sonder ce négociant, de chercher à savoir quelles seraient ses conditions et de m'informer de ce que vous aurez appris. Je vous prie aussi de communiquer ces informations au général Bourcier qui doit se trouver bientôt à Kœnigsberg, et qui est chargé de diriger une opération de remonte considérable.

III

Vilna, 4 novembre 1812.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 et par laquelle vous voulez bien m'envoyer l'état détaillé de la composition du 8^e régiment de marche d'infanterie. Je vous remercie, monsieur le comte, de vouloir bien me tenir ainsi au courant.

Il me serait utile d'avoir l'état de situation des troupes prussiennes qui se trouvent soit à Memel, soit dans toute autre partie de votre gouvernement.

Veillez aussi donner des ordres pour que l'officier qui commande des troupes de votre division à Tilsit me fasse connaître l'époque de l'arrivée de chaque corps et leur situation.

Sa Majesté, par une lettre du 16 octobre, dont je ne reçois qu'en ce moment le duplicata, m'autorise, si les circonstances sont urgentes, à vous engager à vous porter sur Kovno et à couvrir le centre de nos magasins. Les circonstances qui m'avaient fait désirer la présence de votre division à Tilsit se sont améliorées. Le prince de Schwarzenberg me mande à la date du 30 que l'ennemi se retire et que le 7^e corps de l'armée autrichienne a repassé le Bug à Drohitchin. Je ne sais pas encore quelle direction l'ennemi prend dans sa retraite. Si j'apprends qu'il s'élève en Lithua-

nie, j'écrirai sur-le-champ à Tilsit pour que la division se mette en mouvement. Dans tous les cas, monsieur le comte, les intentions de Sa Majesté nous étant connues, rien n'empêche que vous fassiez faire ce mouvement à votre division, si vous le jugez convenable.

Nous ne pouvons employer à couvrir Kovno aucune partie de la 3^e brigade de la 28^e division du 11^e corps. Elle nous est nécessaire ici. L'ennemi s'est porté, il y a deux jours, à Vidzy avec 800 Cosaques, quelques dragons et quelques cuirassiers. Le petit poste d'infanterie que nous avons dans cette ville a repoussé ce parti; mais il peut être attaqué par des forces plus considérables et nous devons nous conserver les moyens de le soutenir. Nous devons aussi veiller à la route de Minsk, qui peut être infestée par la droite de l'ennemi, la concentration du 2^e et 9^e corps sur l'Oula nous laissant à découvert.

A la date du 30, il ne s'était rien passé d'important devant Riga.

Je reçois des lettres de Sa Majesté datées de Ghodnie, le 26. L'armée était en marche, le vice-roi avait eu le 25 à Malo-Iaroslavets une très belle affaire; il avait chassé l'ennemi de cette petite ville et lui avait mis hors de combat 5 à 6.000 hommes. J'ai lieu de croire que le 23, le duc de Trévise a fait sa retraite par la grande route de Moscou sur Mojaïsk, sans être aucunement inquiété. Depuis deux semaines on avait évacué les malades, les blessés et tout le matériel.

IV

Vilna, 6 novembre 1812.

Deux lettres que je reçois à la date du 3, du prince de Schwarzenberg et du général Reynier, écrites l'une de Bielsk et l'autre d'Orla, ne me laissent plus

de doutes sur la direction que prend l'armée ennemie dans sa retraite. Il paraît certain qu'elle se porte sur Slonim pour aller de là sur Minsk. D'un autre côté, le duc de Bellune est avec le 2^e et 9^e corps à Siénno; ce qui laisse Vilna à peu près découvert sur la droite et sur la gauche. L'amiral Tchitchagov pourrait vouloir jeter quelques partis sur le centre de nos approvisionnements. Ces diverses circonstances me paraissent exiger que nous rapprochions les moyens dont nous pouvons disposer, en agissant à cet égard dans le sens des instructions que j'ai reçues de S. M. Je viens en conséquence d'écrire au commandant des troupes de votre division réunies à Tilsit la lettre dont j'ai l'honneur de vous envoyer la copie.

S. M. était le 2 de ce mois à Viasma. Elle sera sous peu de jours en position à la hauteur de Smolensk et de Vitebsk. Ce mouvement va avoir une grande influence sur les opérations de l'ennemi et peut amener des événements bien importants. Mais il faut, en attendant, ne négliger aucune précaution pour prévenir de ce côté-ci des pertes qui seraient irréparables.

V

Vilna, 6 novembre 1812.

Au commandant des troupes de la 34^e division à Tilsit¹.

Monsieur le commandant, c'est sur ma demande que M. le comte Loison a fait marcher sur Tilsit les

1. Ce commandant était un Piémontais entré à notre service par suite de l'incorporation des troupes piémontaises au service de France, Alexandre Martini. Né à Turin le 26 février 1771, sous-lieutenant (1787) et lieutenant (1793) en Piémont, capitaine adjudant-major en l'an VIII, chef de bataillon en l'an IX, major dans la 1^{re} légion du Midi le 5 septembre 1806, puis au 113^e régiment le 21 novembre 1809, colonel du 113^e le 5 mai 1812, mis à la suite le 8 janvier 1814, prisonnier à Danzig et rentré en France au mois de juin, mourut à Metz le 13 juillet 1814.

troupes de la 34^e division qui s'y trouvent. Selon ce qu'il m'écrit, il vous a prévenu que vous seriez dans le cas de recevoir de moi des instructions pour votre marche ultérieure. J'ai donc l'honneur de vous inviter à vous porter sans aucun délai sur Kovno avec toutes les troupes qui sont sous votre commandement. Vous trouverez dans cette ville des instructions ultérieures et vous voudrez bien y rester jusqu'à ce qu'elles vous soient parvenues. Je prévient M. le comte Loison de la demande que je vous adresse. Envoyez-moi par l'officier porteur de cette lettre votre marche-route et l'état et la composition des troupes qui se trouvent sous vos ordres.

VI

Vilna, 8 novembre 1812.

Sa Majesté m'écrit de Slavkovo, le 4, qu'Elle juge convenable que sans aucun délai, toute ou partie de notre division se rende à Kovno. J'avais devancé les intentions de l'Empereur; mais il ne pouvait pas encore en être informé. Il m'a prescrit de vous engager à me faire savoir quand votre artillerie sera en état. Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il ne s'est rien passé de nouveau dans aucune des armées avec lesquelles je correspond.

VII

Vilna, 17 novembre 1812.

J'ai l'honneur de vous envoyer la copie de la lettre que j'écris au colonel Martini, qui commande les troupes de votre division. Je ne crois pas que ces troupes, en arrivant à Vilna, soient immédiatement dans le cas d'agir. Mais les circonstances sont telles

qu'elles pourraient d'un moment à l'autre devenir utiles et qu'il ne peut qu'y avoir de l'avantage à les rapprocher du centre des opérations. Kovno, qui est à l'abri de tout danger, n'offre pas les mêmes ressources que Vilna pour leur emplacement et leur subsistance.

Le prince Schwarzenberg a occupé Slonim le 12, par son avant-garde. Toute l'armée autrichienne s'y trouvait réunie le 14. Elle était obligée d'attendre le 7^e corps qui faisait face à une force ennemie qu'on dit être considérable. Il paraît que les Russes, dont la direction n'est pas bien décidée, ont cependant jeté des partis sur la route de Vilna à Minsk.

D'un autre côté, et selon des rapports récents, un corps qu'on dit être de 6.000 hommes d'infanterie et d'un millier de Cosaques, avec dix pièces de canon, marche sur Gloubokoïé sous les ordres du général Ouvarov.

Le 2^e et le 9^e corps ont dû marcher à l'ennemi, du 12 au 14, se portant, savoir : le 9^e corps par Krasnolouki sur Lepel, et le 2^e corps sur Razan et Sviada. Le résultat de ces divers mouvements peut rendre momentanément utile la présence d'une force réelle à Vilna.

J'ai reçu ce matin des lettres de S. M. datées de Smolensk le 11.

VIII

Vilna, 20 novembre 1812.

La première colonne de votre division est arrivée aujourd'hui, la seconde arrivera après-demain.

Les brigades n'étant point commandées par des généraux, il devient pressant que la division ait du moins son chef.

Vous avez dû recevoir de Danzig le 6^e régiment de la confédération du Rhin et le 29^e de ligne.

Les bataillons des 3^e et 105^e ne s'arrêtent point à Danzig et filent sur-le-champ sur Kœnigsberg.

Les motifs qui ont déterminé à porter rapidement sur Vilna la 34^e division me paraissent devoir vous engager, monsieur le comte, à laisser le moins de monde possible à Kœnigsberg. Il est de votre intérêt de ne rien perdre des forces que vous commandez.

Il est bien nécessaire d'accélérer le départ de l'artillerie et de tout ce dont la division a besoin pour son matériel et son administration.

Il n'y a point de nouvelles importantes de l'armée. S. M. se porte à merveille. J'attends toujours les résultats de l'opération que M. le général Reynier a dû faire le 18 ou, au plus tard, le 19.

Le duc de Tarente me mande d'Eckau, le 16, qu'il était en pleine opération sur l'ennemi qui paraît avoir reçu quelques nouveaux renforts.

61. *La reprise de Borissov.**Oudinot à Berthier.*

Le 22 novembre, au matin, Oudinot apprenait que Dombrowski avait abandonné la tête de pont de Borissov et aussitôt il annonçait à Berthier qu'il marchait sur Borissov. Le même jour, il écrivait qu'il attaquerait le lendemain les ennemis, mais il se doutait avec raison qu'ils brûleraient le pont. Après avoir passé la nuit à Lochnitsa, il attaqua, en effet, les Russes dans la journée du 23 novembre. Leur avant-garde, commandée par le comte Pahleñ, sortait justement de Borissov; elle fut surprise, culbutée, rejetée sur la ville, et l'armée, saisie de panique, s'enfuit sur la rive droite de la Bérésina dans le plus grand désordre. Mais, comme Oudinot l'avait prévu, elle coupa le pont. Tous ses bagages restaient entre les mains des Français. Ce brillant fait d'armes du 23 novembre, cette très belle affaire, comme disait Castellane, est exposée dans les trois lettres qui suivent.

I

Natcha, 22 novembre 1812.

Monseigneur, le général Dombrowski s'est retiré en désordre pendant la nuit jusqu'à Kroupki, où il n'a pu me présenter ce matin que 300 hommes d'infanterie et 500 chevaux. Je lui ai témoigné un vif mécontentement; mais malheureusement cela ne change rien à l'événement et ne me rend pas un homme. Cette fatale circonstance m'oblige de me masser et ne me permettra pas de pousser aussi loin

que j'en avais le projet. J'arriverai pourtant aujourd'hui à Lochnitsa; le parc et la 8^e division d'infanterie prendront position à Natcha.

A moins d'ordre contraire, j'attaquerai demain l'ennemi à Borissov. Je dois toutefois faire observer à V. A. qu'en supposant que je parvienne à le chasser de la ville, il est probable qu'il brûlera le pont dont le rétablissement serait absolument impraticable. Ceci vous sera confirmé, Monseigneur, par tous ceux qui connaissent les bords marécageux de la Bérésina et la position formidable de Borissov. Pour trouver un gué, il faut remonter à quatre lieues à hauteur de Veselovo. La route qui traverse ce gué conduit à Zembin.

S'il entrât dans les intentions de l'Empereur de manœuvrer pour s'emparer de ce gué, peut-être conviendrait-il que le 9^e corps appuyât de suite par sa gauche à la Bérésina, car V. A. qui connaît mes forces juge bien que je ne serai guère en état de faire des détachements, et, comme je sens combien les conjonctures sont délicates, je voudrais ne point faire de fausses démarches.

J'attendrai donc avec une extrême impatience de nouvelles instructions. Cependant, je pousserai de la cavalerie sur le gué et même de l'infanterie, si le pont est brûlé.

Du reste, la route de Zembin à Plechtchennitsy et Vileïka ou Smorgoni même est très bonne. J'en parle comme l'ayant parcourue deux fois.

II

23 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai été rejoint hier par la brigade du général Corbiveau qui a passé la Bérésina à gué à hauteur du village de Stouzienka, situé à deux lieues

au-dessus de Borissov. V. A. S. trouvera ci-joint le rapport de ce général¹. Il y a trois pieds et demi d'eau ; le chemin sur cette rive est assez bon ; on pourra avec des fascines le rendre praticable sur la rive droite et on trouvera la route de Zembin à Borissov à moins d'une demi-lieue du point de passage. Le grand gué de Veselovo paraît bien moins bon, attendu qu'il y a plus d'eau et que d'ailleurs il est connu de l'ennemi et probablement déjà occupé par lui.

D'un autre côté, le 6^e régiment d'infanterie polonaise qui, dans la retraite précipitée du général Dombrowski, avait été abandonné sur l'autre rive, a trouvé moyen de me joindre avec 450 hommes ; ce qui, joint aux fuyards, portera cette troupe à 1.000 ou 1.200 hommes. Le colonel de ce régiment qui est fort intelligent, déclare avoir fait passer sa troupe à deux verstes au-dessus de la ville sur la glace.

D'après ces détails, il est clair qu'il existe des passages. Il est vraisemblable qu'ils seront maintenant gardés par l'ennemi. Mais cela n'offrira sans doute pas plus de difficultés que nous n'en rencontrons à Lepel.

Je vais donc marcher aujourd'hui sur la ville et, si l'ennemi brûle le pont, je manœuvrerai de suite pour m'emparer des gués et faire reconnaître exactement la rivière sur toute la ligne.

On assure que Wittgenstein était à Lepel et occupait Bérésino, et il est à croire qu'il aura marché. Il me semble donc bien nécessaire de l'occuper en faisant menacer Lepel par le duc de Bellune et de presser en même temps la marche de la Grande Armée pour m'appuyer au besoin ; car je pourrais avoir sur les bras des forces considérables.

J'écris au général Wrède pour l'engager aussi à serrer ses mouvements sur la Bérésina, et s'il ne

1. Voir ce rapport plus bas, pièce 62.

peut occuper Bérésino, à marcher au moins sur Dolghinov ; mais il est douteux que ce général marche ainsi, car, par suite de son opiniâtre amour pour la gauche, il n'a jamais voulu appuyer ni seconder les opérations de la droite.

III

23 novembre 1812.

Monseigneur, j'avais composé ce matin mon avant-garde de la brigade Castex, de la brigade Corbineau, formant ensemble à peu près 800 chevaux, du 2^e et 7^e régiment de lanciers polonais et deux bataillons du 26^e régiment d'infanterie légère. J'ai mis cette avant-garde sous les ordres du général de division comte Legrand de qui la division suivait immédiatement.

Nous avons rencontré l'ennemi à trois quarts de lieue de Lochnitsa où nous avons passé la nuit. Il a été attaqué aussitôt et poussé de position en position jusque sous Borissov où notre cavalerie légère, appuyée d'un régiment de cuirassiers, a fait une charge extrêmement brillante. Il s'est alors retiré en désordre dans la ville où nous serions entrés avec lui, s'il n'eût mis le feu à un pont qui existe à l'entrée. Ce contretemps nous a empêchés de sauver le grand pont sur la Bérésina où le feu a été mis en trois endroits à la fois.

Cependant nos voltigeurs qui avaient traversé le ruisseau à la gauche sont arrivés au pont assez à temps pour arrêter plus de 3 ou 400 voitures de bagages où les troupes ont trouvé d'abondantes provisions.

On a pris plusieurs caissons d'artillerie et on est à la recherche de six pièces de canon qu'on assure que l'ennemi a abandonnées. Nous avons déjà à peu près 8 ou 900 prisonniers dont plusieurs officiers

supérieurs et on en ramasse encore beaucoup dans la ville.

La nuit tombait au moment où nous y sommes entrés. Je n'ai pas perdu un moment pour envoyer le général Corbineau, avec un régiment d'infanterie et une compagnie de pontonniers, pour aller s'emparer du gué de Stouzianca (*sic*) situé à un mille et demi d'ici en remontant la Bérésina. J'en aurai des nouvelles dans la nuit, que je m'empresserai de transmettre à V. A., j'ai bonne espérance que nous assurerons ce passage¹.

Lorsque l'ennemi a eu repassé la Bérésina, il s'est mis en ligne sur les hauteurs de la rive opposée. On a cru cependant s'apercevoir qu'il filait ce soir par sa droite par la route de Bérésino.

La brigade Castex, la brigade Corbineau, les 2^e et 7^e régiments de lanciers polonais, le 4^e cuirassiers, toute l'infanterie de la division Legrand, l'artillerie de cette division, se sont conduites de la manière la plus brillante. Cette action fait le plus grand honneur au général Legrand, au général Albert, aux généraux Berckheim, Castex, Corbineau et Aubry de l'artillerie. J'aurai l'honneur de réclamer des témoignages de satisfaction à S. M. quand le moment sera opportun.

C'est le comte Pahlen qui commande maintenant à la place du général Lambert qui a été blessé au pied².

Comme toutes les attaques ont été poussées très vivement et sans tâtonner, notre perte n'est pas considérable.

1. Voir la pièce suivante, pièce 62, qui contient le rapport de Corbineau à Oudinot.

2. Le comte de Lambert, émigré français, reçut, en effet, à la jambe « une blessure très grave qui paralysa ses services pour cette campagne et pour une grande partie de celle de 1813 » (*Mém. de Langeron*, p. 48).

62. *Corbineau à Oudinot.*

La brigade de cavalerie Corbineau appartenait au 2^e corps ou corps d'Oudinot. Détachée de ce corps pendant les combats de Polotsk et entraînée par Wrède sur Gloubokoïé, elle revint au 2^e corps d'Oudinot par un grand détour, par Iliya, par Plechtchennitsy — où, deux jours auparavant, à ce que raconta le guide, avait passé Tchernychev qui venait de délivrer Wintzingerode et Narischkine menés prisonniers en France — par Zembin où Corbineau apprit que Tchitchagov s'était emparé de Borissov. Il fallait dès lors cacher sa marche, et Corbineau se jeta dans les bois de Zembin. Mais, la nuit du 21 au 22 novembre, conduit par un paysan, il traversait, non sans perte, la Bérésina au gué de Stoudienka, arrivait ensuite à Kostritsa et, débouchant sur la grande route de Smolensk, tombait au milieu du 2^e corps. Son rapport à Oudinot fut envoyé à l'Empereur qui manda Corbineau, l'interrogea, et qui songea, dès ce moment, à suivre la même route que le hardi général, à marcher par Zembin et Plechtchennitsy sur Vilna. C'est ainsi que Corbineau avait, comme dit Ségur, indiqué la voie de salut.

Moskova, 22 novembre 1812.

Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de rendre compte à V. E. de mon arrivée à un village près de Ratuliski.

Je suis parti hier à 7 heures du matin de Plechtchennitsy. Quelques cents Cosaques y sont entrés à 8, venant, je crois, de Bérésino.

J'ai voulu passer par la tête du pont de Borissov ; mais j'ai appris, à trois lieues de Zembin, que la tête de pont et la ville étaient évacuées.

Alors, j'ai cherché à vous rejoindre en passant la Bérésina au village de Stouzienka (*sic*). J'ai été assez heureux pour cacher ma marche à l'ennemi qui déjà s'était porté sur Sloboda. D'ailleurs le pays est très favorable pour cacher sa marche.

J'ai laissé M. le général Wrède marchant sur Gloubokoïé avec un corps d'armée fort de 10.000 hommes et de 2.000 chevaux, à peu près 40 pièces de canon. L'ennemi occupe par des partis de cavalerie Bérésino et Dokchitsy. Le général Wrède a devant lui le corps du général Outchakov arrivé le 19 de ce mois de la Finlande et fort de 9.000 hommes et de 1.000 Cosaques. J'ai eu affaire à eux le 19 de ce mois près de Gloubokoïé le jour de leur arrivée et leur ai fait quelques prisonniers.

63. *Nicolas Abramowicz.*

Le 25 novembre, à Lochnitsa, se présentait à l'Empereur un paysan, envoyé secrètement de Vilna par Maret, avec une dépêche datée du 22. C'était un gentilhomme polonais, Nicolas Abramowicz. Il raconta que Schwarzenberg avait battu les Russes et qu'il n'était bruit à Vilna que de cette victoire. On déchiffra sa dépêche et on sut la vérité : Schwarzenberg avait battu, non pas Tchitchagov, mais Sacken, et il l'avait battu à Volkovitchi, et, pour le battre, il avait reculé de deux marches, et il le poursuivait, il cessait de se mettre aux trousses de Tchitchagov ! Et ainsi Tchitchagov arrivait sur la Bérésina ! Dans la lettre que nous publions, le duc de Bassano recommande Abramowicz à Napoléon. On sait qu'Abramowicz rapporta à Maret une lettre de l'Empereur, la lettre du 27 novembre (N^o 19.358 de la *Correspondance*) qui annonce que l'armée est excessivement fatiguée et qu'après avoir passé la Bérésina, elle se portera sans doute sur Vilna par Zembin et Smorgoni¹.

Vilna, 22 novembre 1812.

Sire,

M. le comte Nicolas Abramowicz que je charge de mes dépêches est un homme entièrement dévoué au service de Votre Majesté. Je l'ai déjà chargé d'une semblable mission pour le duc de Reggio et le duc de Bellune ; il l'a remplie avec succès et au péril de sa vie ; il a été pris et maltraité par les Cosaques, mais il est arrivé.

1. Cf. sur Abramowicz, outre le *Maret* d'Ernouf, le *Maréchal Oudinot*, de G. Stiegler, p. 206-208.

Il a été au lit plusieurs jours par suite des mauvais traitements qu'il a reçus et il est à peine rétabli lorsqu'il se dévoue à courir de nouveaux hasards.

M. Abramowicz est fort riche ; il est le chef d'une famille distinguée. L'Empereur de Russie l'avait nommé, malgré lui, gentilhomme de la chambre. Il serait le plus heureux des hommes si Votre Majesté l'attachait à sa personne.

64. *Maret à Napoléon.*

Cette lettre qu'on trouve également dans Ernouf, avec quelques variantes (Ernouf, *Maret*, p. 454), prouve que le duc de Bassano poussait, stimulait Schwarzenberg et qu'il comprenait que l'Autrichien faisait le jeu des Russes. Pourquoi, au lieu de suivre de près Tchitchagov, Schwarzenberg s'était-il retourné contre Sacken? Et pourquoi, après avoir battu Sacken, s'amusait-il à le pourchasser et à vouloir le détruire? Pourquoi perdait-il ainsi un *temps énorme*? Quel vain succès que le succès obtenu sur Sacken! Vainqueur de Sacken, Schwarzenberg était vaincu par Tchitchagov, et Tchitchagov, n'étant pas suivi par Schwarzenberg, remportait un immense avantage.

Vilna, 22 novembre 1812.

Sire, j'envoie à V. M. le duplicata de la dernière dépêche du prince de Schwarzenberg. Je le fais passer par une voie extraordinaire.

Ce n'est assurément pas pour apprendre à V. M. des succès que je regarde comme des revers, par le temps énorme qu'ils ont fait perdre. Je ne cesse pas de presser, de conjurer, de tout sacrifier à un seul but qui est d'arriver le plus promptement possible sur le corps de Tchitchagov. J'ai écrit le 8, le 12, le 16, le 17, le 21, le 22 au prince Schwarzenberg et au général Reynier dans les termes les plus pressants. J'exprime l'opinion que de vains succès, obtenus à un tel prix sur le général Sacken, ne seront en réalité qu'un immense avantage remporté par Tchitchagov dans des circonstances aussi urgentes. Sa Majesté

sera très mécontente; mais il est de la plus haute importance qu'elle sache jusqu'à quel point elle doit l'être.

Je fais partir ce soir un juif avec un double de mes dépêches. Je ferai partir demain un autre officier polonais. Les uns ou les autres arriveront.

65. *Jomini à Berthier.*

Troisième lettre de Jomini à Berthier, dans laquelle il donne des renseignements sur le pays et sur les chemins.

Bobr, 22 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. que, d'après les renseignements que j'ai pris ici, il existe une route de traverse pour aller à Borissov, qui longe la grande route à une ou deux lieues sur la droite en sortant de Bobr. Cette route est beaucoup moins suivie que la grande route, et si les équipages ne peuvent pas y passer, elle pourrait au moins servir pour y diriger une partie des troupes à pied et à cheval.

Le pays d'ici au premier gîte de cette traverse est très boisé; de là à Borissov il l'est un peu moins; il est cependant de nature à être à l'abri des Cosaques.

Mon aide de camp qui a parcouru lui-même cette route m'assure qu'on y trouverait encore d'assez grandes ressources en fourrages, en grains et même en bestiaux, si les trainards n'y ont pas déjà mis l'épouvante.

Indépendamment de cette route, il en existe une très praticable pour l'artillerie, qui mène sur la Bérésina au-dessus de Borissov; il y a un pont qu'on assure être très neuf, à Veselovo, et on peut y aller directement de Bobr.

Le pays jusqu'à Zembin est entrecoupé de bois et de champs cultivés. Les environs de Zembin même sont fertiles.

L'homme qui m'a donné ces renseignements n'a pas été plus loin que Zembin. Mais il assure que, de là, on peut trouver une route praticable sur Minsk ou Ghorodok. Il assure même qu'en hiver tout le monde préférerait laisser Minsk à gauche pour s'en aller par Iliya sur Smorgoni; ce qui abrège de deux marches au moins.

V. A. fera de ces renseignements l'usage qu'Elle jugera convenable; j'ai cru de mon devoir de les lui donner.

66. *Maret à Napoléon.*

Nouvelle lettre de Maret qui envoie à Napoléon une nouvelle lettre de Schwarzenberg. D'erechef Maret a écrit au général autrichien pour lui dire qu'il prenait une fausse direction; d'erechef il l'a prié d'aller en avant, de lâcher Sacken qui serait contenu par Reynier, et de marcher sur Tchitchagov. Mais nous sommes au 25 novembre, et il est trop tard pour que Schwarzenberg manœuvre, comme s'exprimait l'Empereur, dans le sens de l'armée.

Vilna, 25 novembre 1812.

Sire, j'envoie à V. M. une nouvelle lettre du prince de Schwarzenberg. D'après ce que me mande ce feld-maréchal et les expressions positives de toutes les lettres qu'il a reçues de moi, je pense qu'il aura mis le général Reynier en état de contenir le général Sacken, si cela est nécessaire, et qu'il aura repris sa marche sur l'amiral Tchitchagov. Je lui écris de nouveau dans le sens de toutes mes instructions et notamment de celles contenues dans la lettre de V. M. du 11 novembre, la dernière que j'ai reçue sur ce sujet. Ma lettre lui sera remise par l'aide de camp¹ du général Reynier que j'avais envoyé au quartier général et qui n'a pas pu parvenir à passer. J'espère que mes agents du pays seront plus heureux: j'en emploie d'autres pour l'expédition de ce jour.

1. Charlet.

67. *Un épisode de la Bérésina.*

Le 30 octobre 1817, de Lauterbourg en Alsace, le chirurgien wurtembergeois Huber écrit à son ami le chirurgien Henri de Roos, resté et établi en Russie après la campagne de 1812 (P. Holzhausen, *Erinnerungen von Roos*, p. 262-263); il raconte ce qu'il est devenu, comment il a passé la Bérésina, et, à ce propos, il retrace ce poignant épisode :

« Je veux vous faire connaître une scène du passage de la Bérésina qui mériterait d'être immortalisée par le pinceau d'un Raphaël. Je frémis encore en le racontant. Une belle dame de vingt-cinq ans, femme d'un colonel français tué peu de jours auparavant dans un combat, était près de moi, non loin du pont destiné à notre passage. Indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, elle semblait vouer toute son attention à sa fille, un très bel enfant de quatre ans, qu'elle avait devant elle, sur son cheval. A plusieurs reprises elle chercha vainement à atteindre le pont; chaque fois elle fut repoussée. Un morne désespoir parut s'emparer d'elle; elle ne pleurait pas; ses yeux se fixaient tantôt vers le ciel, tantôt sur sa fille, et un instant, je l'entendis dire : « O Dieu, que je suis malheureuse de ne pouvoir même pas prier! » Presque aussitôt son cheval fut atteint d'une balle, et une autre balle vint lui fracasser la cuisse gauche au-dessus du genou. Avec le calme d'un silencieux désespoir elle prit son enfant qui pleurait, elle l'embrassa à plusieurs reprises, puis, de sa jarrettière teinte de sang qu'elle avait ôtée de sa jambe brisée, elle

étrangla la pauvre petite, et la serrant dans ses bras, la pressant contre elle avec force, elle s'assit à côté de son cheval tombé. Elle attendit ainsi sa fin, sans proférer un seul mot, et bientôt elle fut écrasée par les chevaux de ceux qui se pressaient vers le pont. »

68. *Maret à Reynier et à Macdonald.*

Maret annonce dans cette lettre le passage de la Bérésina; il a évidemment sous les yeux le billet que Napoléon lui a écrit le 27 (*Corresp.*, n° 19.338) et il en reproduit plusieurs phrases.

Vilna, 29 novembre 1812.

Je viens de recevoir des nouvelles de S. M. Un officier polonais, que j'avais envoyé au quartier général, l'a rejoint le 25 à Lochnitsa et l'a quitté le 27 à Studzanka (*sic*) près Staroï-Borissov.

Tchitchagov s'est trouvé en face de S. M. et a voulu barrer le passage de la Bérésina. Il a été forcé le 26 vis-à-vis de Veselovo et s'est replié et concentré sur la rive droite vis-à-vis Borissov.

L'Empereur se proposait de continuer son mouvement sur Zembin et Plechtchennitsy.

Le 2^e et le 9^e corps étaient avec S. M. qui se portait à merveille et que nous espérons revoir bientôt à Vilna.

69. *Oudinot au duc de Feltre.*

On sait la dernière aventure d'Oudinot dans la campagne de Russie. Blessé à Polotsk, il refuse de retourner en France et il guérit. Il reprend Borissov, il contient l'amiral Tchitchagov, et, de nouveau, il est blessé. Il part, il atteint Plechtchennitsy, et là, le 29 novembre, il est attaqué par des Cosaques qui traînent avec eux de l'artillerie. Mais le fils d'Oudinot et le général italien Pino ont ramassé quelques trainards; ils se défendent courageusement dans la maison où ils sont enfermés; une poignée d'hommes commandés par le général westphalien Hammerstein accourt à leur aide et dissipe les Cosaques. Un boulet était tombé dans la chambre où se trouvait le maréchal qui, sur son lit, le pistolet au poing, attendait avec calme les assaillants. Oudinot gagna la frontière, et, de Leipzig, il écrit cette lettre au duc de Feltre :

Leipzig, 5 janvier 1813.

Monsieur le duc, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de vous prévenir que je me rends à petites journées à Bar-sur-Ornain, où je compte me faire traiter de ma dernière blessure. Vous pourrez m'y adresser des ordres, aussitôt que je serai en état de rendre le moindre service; mais, en attendant, je suis bien mal arrangé et bien souffrant de coliques continuelles, que m'occasionne le placement de la balle qui prend une direction peu satisfaisante.

70. *Victor à Berthier.*

Renseignements sur le 9^e corps ou corps du duc de Bellune; il a horriblement souffert et, en somme, perdu la moitié de son monde.

Sokoli, 30 novembre 1812, à 7 heures du soir.

Monseigneur, je n'ai rien appris concernant la 12^e division d'infanterie depuis mon rapport du 28. Je fais chercher les trois officiers de cette division qui l'ont quittée dans la nuit du 27 au 28.

La brigade de cavalerie légère que l'Empereur demande a tellement souffert le 28 par le fait de l'ennemi qu'il ne lui reste pas plus de 60 chevaux en état de servir. Je les enverrai demain au quartier impérial.

La situation approximative des 26^e et 28^e divisions d'infanterie présente environ 4.000 combattants dont 1.400 Badois, 600 hommes de Berg, 1.200 Polonais et 800 Saxons. Ces troupes ont perdu la moitié de leurs soldats le 28. J'en ai demandé un état plus détaillé. J'aurai l'honneur de l'adresser à V. A. S.¹.

1. *Situation sommaire et approximative de la 28^e division d'infanterie au 30 novembre.*

Brigade polonaise.

4 ^e polonais.	7 off.	438 s.-off. et soldats	
7 ^e	— 9 —	224	—
9 ^e	— 18 —	420	—
	34	1.082	—

Brigade saxonne.

Régiment de Rechten.	115 off. et soldats
Régiment de Low.	137 —
	<hr/> 252

J'ai l'honneur de la prévenir que, conformément à ses ordres datés d'aujourd'hui à 4 heures du matin, je suis venu m'établir au village de Sokoli, à peu près à moitié chemin de Kamen à Plechtchennitsy avec les 26^e et 28^e divisions d'infanterie et l'artillerie du 9^e corps.

71. *Berthier à Davout.*

Dans ces neuf lettres, Berthier informe le prince d'Eckmühl de la construction des ponts de la Bérésina et lui ordonne de faire tous ses efforts dans la journée du 27 pour inquiéter les ennemis et les tenir éloignés de Borissov, puis de passer la rivière dans la matinée du 28, puis, la rivière passée, d'occuper Zembin et de marcher derrière le vice-roi et le duc d'Abrantès en prenant avec lui et les voitures du trésor qui sont désormais confiées à sa garde et les prisonniers russes que conduit la brigade Tarayre.

I

Borissov-Staroi, 26 novembre 1812, 4 heures du matin.

Dans ce moment nous jetons des ponts sur la Bérésina à Stuzianca (*sic*) et immédiatement on va effectuer le passage de vive force, l'ennemi étant de l'autre côté. Si le passage réussit, il faut vous tenir prêt à nous suivre.

II

Stuzianca (*sic*), 27 novembre 1812, 4 heures du matin.

Je reçois votre lettre par laquelle vous me faites connaître que vous prenez position à la poste de Lochnitsa. Poussez devant vous autant que cela vous sera possible pour faire venir ici au passage tous les traîneurs et tout ce qui serait cantonné devant Borissov.

Le duc de Reggio est en présence de l'ennemi à

deux lieues au delà du passage d'ici; ainsi l'ennemi se trouve au village de Stakhovo, à peu près à une lieue et demie de Borissov sur la rive droite.

Si vous entendiez la canonnade, faites ce qui vous sera possible pour inquiéter l'ennemi.

Faites-nous connaître ce qu'il y aura de nouveau au camp vis-à-vis Borissov.

Tenez la cavalerie ennemie et les Cosaques qui vous ont suivi, loin de Borissov, en occupant les bois.

III

Zanivki, 27 novembre 1812, 5 heures du soir.

Le duc de Bellune reçoit l'ordre de garder les ponts et le village de Stuzianca (*sic*). Le prince vice-roi passera cette nuit et prendra son bivouac au village brûlé en arrière de la jeune garde. L'Empereur ordonne que vous passiez demain dans la matinée avec votre corps d'armée et votre artillerie et que vous veniez également prendre position en arrière du village brûlé.

IV

Zanivki, 28 novembre 1812, 7 heures du soir.

Le vice-roi et le duc d'Abrantès qui sont à Zembin, en partiront demain à la petite pointe du jour pour se rendre à Plechtchennitsy. L'Empereur ordonne que vous vous portiez sur Zembin et que vous y soyez rendu demain avant 8 heures du matin, attendu qu'il est important que cette petite ville ne reste pas sans être occupée.

V

Zanivki, 29 novembre 1812, 4 heures 1/2 du matin.

Ordre au prince d'Eckmühl de partir de Zembin à la pointe du jour pour suivre le corps du vice-roi et

se rendre à Plechtchennitsy ; il emmènera avec lui les prisonniers, etc.

VI

Kamen, 29 novembre 1812, 8 heures 1/2 du soir.

Le prince vice-roi reçoit l'ordre de partir à 5 heures du matin avec son corps d'armée pour aller coucher à environ dix verstes au delà Plechtchennitsy sur la route d'Iliya.

Le duc d'Abrantès, avec les hommes de cavalerie démontés, suivra immédiatement le corps du vice-roi et partira à 6 heures.

Le 1^{er} corps que vous commandez suivra le corps du duc d'Abrantès et, en conséquence, vous vous mettez en marche à 7 heures pour suivre la même route que le prince vice-roi.

Il est à présumer que le quartier général n'ira qu'à Plechtchennitsy. Quant à votre corps, il prendra ses cantonnements derrière ceux du duc d'Abrantès.

Le trésor de l'armée est ici ; il marchait sous la garde du vice-roi. Mais, comme son corps fait l'avant-garde et qu'il aura à ouvrir la route contre quelques Cosaques qui rôdent, vous prendrez le trésor, consistant en huit ou dix voitures, sous votre garde, et il marchera avec votre corps. Envoyez un officier de votre état-major près du vice-roi pour reconnaître où parque le trésor.

La brigade du général Tarayre qui mène les prisonniers ne doit pas marcher en avant ; elle doit marcher immédiatement après le duc d'Abrantès avec votre corps et les prisonniers.

Il faut marcher serré et en ordre et rallier autant que possible les hommes isolés.

VII

Kamen, 30 novembre 1812, 3 heures du matin.

Le prince vice-roi va coucher ce soir à sept lieues d'ici, c'est-à-dire à Nestonovitchi, embranchement des routes de Dolgikov et de Molodetchno. Le duc d'Abrantès couchera entre Nestonovitchi et Kothovitchi. L'Empereur ordonne que vous alliez coucher avec votre corps d'armée à Kothovitchi. Au lieu de partir à 7 heures, mettez-vous en marche à 6 heures. L'intention de l'Empereur est que vous fassiez vos dispositions de manière à avoir un corps de troupes, avec 4 pièces de canon, prêt à soutenir et secourir le vice-roi, si cela était nécessaire.

VIII

Plechtchennitsy, 1 décembre 1812, à 2 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que vous continuiez ce matin votre mouvement avec votre corps d'armée, vos convois, le trésor et les prisonniers pour aller coucher aujourd'hui à Stagenki, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient et que la journée ne soit pas trop forte. Le prince vice-roi reçoit l'ordre d'aller coucher à Iliya et le duc d'Abrantès entre Iliya et Stagenki ; ce qui est également subordonné aux circonstances. Le quartier impérial sera vraisemblablement au château de Staïki. Envoyez-moi un officier pour me faire connaître où vous vous arrêterez ce soir. Vous devez toujours avoir un corps disponible pour soutenir le vice-roi, s'il y avait lieu.

IX

Staïki, 4 décembre 1812, 6 heures du soir.

Mettez-vous en marche demain à 6 heures précises du matin avec votre corps d'armée, votre convoi et vos prisonniers pour suivre le mouvement du corps du duc d'Abrantès qui marche immédiatement après le vice-roi dont le corps se portera aussi loin qu'il lui sera possible sur la route d'Iliya à Molodetchno. Le duc d'Abrantès s'arrêtera à environ une lieue en arrière du prince vice-roi et vous prendrez position à une distance à peu près égale en arrière du duc d'Abrantès. Le quartier impérial sera vraisemblablement demain à deux ou trois lieues d'Iliya. Sa Majesté tâchera d'aller coucher à Selitchi qui est à peu près à moitié chemin entre Iliya et Molodetchno. Ayez soin de faire filer vos bagages afin que la route ne soit point encombrée. Comme il rôde des partis de Cosaques, marchez serré et dans le meilleur ordre.

72. *La route de Vilna.*

Cette pièce non datée est due sans doute à un officier polonais chargé de devancer l'armée dans sa marche de Doubrovna à Vilna et d'explorer les chemins. Si bref qu'il soit, cet itinéraire est et a été précieux. Il contient non seulement les distances en verstes, mais d'autres renseignements précis et utiles : l'état des routes, le nombre des villages et combien de maisons ils contiennent, si le pays est plaine, bois ou montagne. Ces indications, si courtes soient-elles, offrent un vif intérêt à qui connaît et veut connaître l'histoire de la campagne de 1812.

Itinéraire de la route de Doubrovna à Vilna.

<i>Observations.</i>	<i>Verstes.</i>
<i>Doubrovna.</i> A sept verstes une grande montagne au bout de laquelle il y a un pont sur une petite rivière. Point de villages sur la route ; fort peu à portée.	
<i>Orcha.</i> Ville de district. Plusieurs villages à portée. Plaine continue.	17
<i>Kokhanovo.</i> Village de trente maisons. La route bonne. Plusieurs villages à portée.	28
<i>Tolotchin.</i> Bourg de deux cent cinquante maisons en bois, sur une petite rivière qu'on passe sur un pont en bois. Plaine continue. Quelques villages sur la route et plusieurs à portée.	18
<i>Bobr.</i> Ville de district, de trois cents maisons en bois. Une rivière à passer sur un pont. Deux moulins. Plaine continue.	30

<i>Observations.</i>	<i>Verstes.</i>
<i>Kroupki.</i> Petit bourg de cinquante maisons en bois. Un château en bois. La route bonne. Un bois continu.	9
<i>Natsi.</i> Village de vingt maisons. Forêt continue. Plaine.	13
<i>Lochnitsa.</i> Village de trente maisons. Forêt continue.	12
<i>Borissov.</i> Ville de district, de trois cent cinquante maisons en bois. On y passe la rivière Bérésina sur un pont en bois. La route n'est pas trop large. Quelques ponts à passer. Avant d'arriver à Diabin il y a un pont de trois verstes sur des marais. Il y a beaucoup de foin. Des bois sur la route.	18
<i>Diabin.</i> Village de trente maisons en bois. Un moulin. Une petite rivière à passer sur un pont. Forêt continue. Quelques petits ponts étroits en bois. La route n'est pas trop large.	11
<i>Plesnovetchi</i> ¹ . Village de trente maisons en bois. La route bonne.	28
<i>Khotovitchi.</i> Village de vingt maisons, avec une métairie, en bois. On passe par quelques villages. La route montueuse et pierreuse. Bois continu.	8
<i>Kamen.</i> Village de cinquante maisons en bois. La route bonne. Bois continu. Quelques petits villages à portée.	28
<i>Staïki.</i> Village de quinze maisons. Plusieurs villages à portée. La route bonne. Forêt continue.	14
<i>Zachkevitchi.</i> Petit bourg de quarante maisons en bois. C'est ici qu'on rejoint la route de poste qui conduit de Minsk à Vilna. La route bonne. Plaine.	28

1. Evidemment Plechtchennitsy.

	<i>Observations.</i>	<i>Verstes.</i>
<i>Smorgoni.</i>	Bourg de deux cents maisons en bois. Plusieurs villages sur la route et à portée. La route bonne.	21
<i>Ochmiana.</i>	Ville de district, de deux cent cinquante maisons en bois. On passe par plusieurs villages. La route bonne.	24
<i>Miedniki.</i>	Village de quarante maisons avec un château en briques. La route montueuse.	21
<i>Vilna.</i>		28
	Total	377

73. *Autre itinéraire.*

Cet itinéraire de Zembin à Molodetchno n'est pas daté ; mais il fut évidemment tracé avant le passage de la Bérésina lorsque Napoléon prévint qu'il faudrait passer la rivière à Stoudienka et gagner Vilna par Zembin, Kamen, Plechtchennitsy, Iliya et Molodetchno.

De Zembin à Kamen (village assez fort, un petit château), 2 meiles, 14 verstes.

De Kamen à Plechtchennitsy (un grand château, 60 maisons), 2 meiles.

De Plechtchennitsy à Khotovitchi (un couvent), 1 meile.

Nestonovitchi (un petit château), 1 meile.

Iliya (village de cinquante maisons, un château), 4 meiles.

Molodetchno, 5 forts meiles.

Bon chemin.

74. Mouvements du 1^{er} décembre.

Note, dictée par Berthier, des mouvements que l'Empereur prescrit à l'armée dans la journée du 1^{er} décembre.

*Note du mouvement ordonné pour la journée de demain
1^{er} décembre 1812.*

Ordre au vice-roi de partir de Nestonovitchi pour aller coucher à Iliya, distance 7 lieues.

Au duc d'Abrantès, d'aller coucher à une lieue en arrière du vice-roi entre Iliya et Stagenki, distance environ 7 lieues.

Au prince d'Eckmühl, d'aller coucher à Stagenki, partant de Khotovitchi, distance 7 lieues.

Le quartier impérial et la garde impériale se porteront au château de Staïki, distance 7 lieues.

Au duc de Bellune, d'aller coucher demain à Nestonovitchi, distance environ 5 lieues 1/2.

Au duc d'Elchingen, de partir demain de Kamen pour venir coucher à Khotovitchi, distance 5 lieues.

75. *Napoléon et les journaux.*

Napoléon n'a jamais négligé la presse et il sait s'en servir. Il ne se contente pas, durant la campagne, de dicter la *Réponse d'un grenadier français* (Cf. pièce 44).

Il ordonne de répandre parmi les habitants du pays envahi les gazettes de Vilna et la proclamation dans laquelle la Confédération générale de Pologne invite les Polonais retenus au service civil ou militaire de la Russie à se joindre « à la première armée du premier peuple du monde. » Il fait reproduire par les journaux de Paris des extraits des feuilles russes. Il ordonne, puisque le tsar veut « miner l'armée », de lui montrer, par des articles qui paraîtront dans les journaux d'Autriche, de Bavière, de Wurtemberg et des peuples alliés, que l'Empereur possède de grands moyens de recrutement : ces journaux doivent faire grand fracas des renforts que reçoit l'armée; ils doivent doubler le nombre des troupes qui partent; exagérer ces envois, c'est intimider la Russie. Lorsqu'il dépêche le 2 décembre Anatole de Montesquiou à Paris, il lui prescrit d'annoncer partout et de faire mettre sur-le-champ dans les journaux de Vilna et dans le journal de Mayence qu'il apporte, avec huit drapeaux russes, la nouvelle d'une victoire remportée sur les bords de la Bérésina¹.

1. Cf. *Corresp.* XXIV, p. 71, 80, 127, 311, 377.

76. *Maret à Macdonald.*

Cette lettre de Maret complète celle du 29 novembre (Cf. pièce 68). Il informe le maréchal Macdonald du passage de la Bérésina et de la marche de l'armée sur Vilna.

Vilna, 2 décembre 1812.

Mon cher duc, les mouvements rétrogrades du prince de Schwarzenberg ont donné à l'amiral Tchitchagov la liberté de parvenir jusqu'à la Bérésina où il a voulu s'opposer au passage de la Grande Armée. Il a été battu deux fois et le passage a été forcé. La seconde fois Wittgenstein attaquait en même temps pour surprendre nos ponts; mais il a été contenu. Ces circonstances ont dû changer les projets de S. M. Elle fait marcher toute l'armée dans la direction de Vilna où nous attendons l'Empereur d'ici six ou huit jours au plus tard. L'armée a éprouvé beaucoup de pertes par les désordres inséparables d'une longue retraite faite toujours en présence de l'ennemi par un temps rigoureux et avec des privations de tous genres. Je ne perds pas un instant pour vous prévenir de cet état des choses. J'en suis informé par une lettre de l'Empereur, datée de Zanivki sur la rive droite de la Bérésina, près Zembin, le 29 novembre. L'Empereur se portait bien. Mille amitiés.

77. *Berthier à Davout.*

Nouvelles lettres de Berthier reçues par Davout du 2 au 7 décembre. Le prince d'Eckmühl doit rallier son corps, escorter avec soin le trésor et les trophées, marcher sur Molodetchno, puis sur Smorgoni, puis sur Miedniki.

I

Staïki, 2 décembre 1812, 2 heures du matin.

L'Empereur désire connaître combien de monde vous avez rallié et si vous avez rétabli un commencement d'organisation dans les régiments de votre corps d'armée.

II

Selitchi, 2 décembre 1812, 7 heures du soir.

L'intention de l'Empereur est que le vice-roi cantonne demain ses troupes dans les environs de Molodetchno. L'intention de Sa Majesté est que vous cantonniez également vos troupes dans les environs de cette ville afin que vous ralliez votre corps et que vous preniez quelques instants de repos.

P.-S. — Tous les hommes malades ou blessés doivent être dirigés sur Vilna. Le duc d'Abrantès, avec tous les hommes de cavalerie démontés, se rendra directement à Meretch sans passer par Vilna. Enfin tous les Polonais se rendront à Olitta sans passer par Vilna.

III

Molodetchno, 3 décembre 1812.

Vous avez encore avec vous le trésor qui n'est pas parti avec les équipages de l'Empereur ce matin sous l'escorte qu'a donnée le vice-roi. Il est bien essentiel que vous gardiez ce trésor et que vous ne le hasardiez pas avec une faible escorte parce qu'il rôde des Cosaques. Gardez-le donc jusqu'à nouvel ordre et répondez-nous-en. Faites-moi dire où vous êtes afin que je puisse vous donner des ordres.

P.-S. — Prenez également sous votre garde les trophées.

Par l'officier que vous m'envoyez, faites-moi connaître si vous avez gagné du monde ce soir.

IV

Molodetchno, 4 décembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous vous mettiez en marche à 7 heures du matin pour aller coucher ce soir à Markovo sur la route de Smorgoni. Le prince vice-roi, avec le corps du général Latour-Maubourg, quittera la ville de Molodetchno aussitôt que la tête du corps du duc d'Elchingen y sera arrivée; il suivra votre mouvement et se rendra aussi à Markovo.

L'Empereur, avec sa garde, partira d'ici à 8 heures du matin pour porter son quartier général à Bienitsa.

Sa Majesté vous recommande de veiller avec soin à la sûreté du trésor et des trophées.

Le général de Wrède doit avoir envoyé de Vileïka à Zachkevitchi quarante mille rations d'eau-de-vie et quelques subsistances. L'intention de l'Empereur est que vous y envoyiez à l'avance un officier et un détachement pour faire conduire ces objets à Bie-

nitsa afin d'être distribués à l'armée et à la garde. Vous sentez combien il est important de ne pas laisser perdre ces ressources. Zachkevitchi est sur l'ancienne route de Molodetchno à Smorgoni.

V

Molodetchno, 4 décembre 1812, 4 heures du matin.

Comme il y a des magasins de subsistances assez bien fournis à Smorgoni et à Ochmiana, l'intention de l'Empereur est d'y rallier l'armée. Il est donc nécessaire que vous envoyiez des officiers à Smorgoni pour publier que, les vivres étant assurés, tout le monde doit rejoindre. Je donne des ordres à l'intendant général pour qu'il vous soit distribué des magasins de Smorgoni cinq mille rations de biscuit, le double de rations de viande sur pied et la même quantité d'eau-de-vie.

VI

Bienitsa, 4 décembre 1812, 10 heures du matin.

La garde impériale partira demain 5 de Bienitsa à 8 heures du matin pour se rendre à Smorgoni. Mettez-vous en marche de Markovo aussi à 8 heures du matin pour vous rendre pareillement à Smorgoni, en suivant le mouvement de la vieille garde.

VII

Smorgoni, 5 décembre 1812, 9 heures du soir.

Mettez-vous en marche demain 6 à 7 heures et demie du matin avec votre corps d'armée pour vous rendre à Ochmiana en suivant le mouvement de la vieille garde qui partira à 7 heures du matin.

VIII

Ochmiana, 6 décembre 1812, 10 heures du soir.

Faites mettre en marche demain 7 votre corps d'armée à 8 heures et demie précises du matin pour se rendre à Miedniki en suivant le mouvement de la vieille garde qui partira à 8 heures.

IX

Miedniki, 7 décembre 1812, 8 heures du soir.

L'intention de S. M. est que vous preniez position demain 8 avec votre corps d'armée à Roukoni où s'arrêtera aussi le prince vice-roi. L'arrière-garde, commandée par le duc de Bellune, a l'ordre de s'arrêter à Miedniki. Vous pourrez vous mettre en marche au jour. Le général de Wrède se trouvera demain à Slob-Choumska.

S. M. a vu avec peine que les six voitures du trésor et celles des trophées étaient encore à 9 heures à Ochmiana et presque abandonnées. Deux voitures de trésor étaient même restées presque abandonnées à une lieue d'Ochmiana. Le duc de Bellune a fait dételer des chevaux d'artillerie pour les emmener. Cependant le trésor contient quatre millions en or et a été mis par l'Empereur sous votre garde. Employez toute votre sollicitude pour que ces voitures arrivent le plus promptement et le plus sûrement possible à Vilna. Il serait à désirer qu'elles puissent y coucher demain.

78. *Compans à Davout.*

Compans¹ écrit à Davout qu'il a vainement attendu le trésor et le trophée, c'est-à-dire le trésor de l'armée et les trophées de Moscou qui vont d'ailleurs disparaître bientôt, et il entre dans de longs détails à ce sujet. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette lettre, c'est la lettre même. Comment le général Compans a-t-il pu écrire ces quatre pages? Comment a-t-il pu tenir la plume dans cette journée du 7 décembre que Castellane qualifie d'horrible, dans cette journée où il y avait un froid de vingt-sept degrés, où Castellane et d'Arenberg eurent les mains gelées, où, comme dit encore Castellane, un nombre effroyable de soldats sont restés morts sur la route, où la division napolitaine a jonché de cadavres le chemin de Vilna, où, ainsi que s'exprime Compans, il était impossible de rien obtenir des hommes et même des officiers qui, en grand nombre, tombaient pour ne plus se relever?

7 décembre 1812.

Monseigneur, il était plus de midi et demi lorsque je suis reparti avec ma division de la maison où je l'avais arrêtée pour attendre le trésor et le trophée.

Quoiqu'il se fût écoulé plus d'une heure et demie, aucune voiture n'avait paru, et ni un sous-officier bon marcheur que j'avais envoyé à plus d'une lieue à sa rencontre ni un nombre considérable d'officiers

1. Jean-Dominique Compans, général de brigade depuis le 19 octobre 1799 et de division depuis le 23 novembre 1806, comte de l'Empire (24 juin 1808). On l'avait surnommé dans la campagne de 1812 le *preneur de redoutes*.

venant d'Ochmiana que j'avais questionnés n'avaient pu m'en donner la moindre nouvelle.

Le général Lonchamp¹ — que j'avais laissé à Ochmiana avec le 111^e régiment pour escorter trois caissons du trésor qui, parce que les chevaux ne pouvaient absolument plus aller, étaient restés hier soir à une demi-heure d'Ochmiana — est arrivé à la maison où je m'étais arrêté, une demi-heure avant que j'en partisse. Il m'a rendu compte qu'ayant vu arriver à Ochmiana M. le maréchal duc de Bellune, il lui avait fait part de sa mission, que S. E. avait aussitôt ordonné à un de ses aides de camp de se rendre auprès du général commandant l'arrière-garde pour lui porter l'ordre de s'arrêter au besoin pour protéger la continuation de la marche de ces caissons auxquels (comme j'ai eu l'honneur de dire ce matin à Votre Altesse) on venait d'envoyer de nouveaux chevaux, et que S. E. avait ajouté que, puisqu'il n'avait avec l'aigle du régiment que sept à huit hommes armés, il pouvait rejoindre sa division.

J'ignore encore, Monseigneur, malgré toutes les précautions que j'ai prises la nuit dernière pour savoir où s'est établi le convoi qui était parti hier matin plus d'une heure avant la division (quoique je lui eusse fait connaître celle à laquelle elle se mettrait en marche), malgré celle que j'ai prise ce matin pour lui communiquer l'ordre de marche d'aujourd'hui et malgré celle que j'ai prise dans le jour pour savoir s'il était parti d'Ochmiana où s'il y était resté, j'ignore encore s'il est en avant ou en arrière.

J'ai été naturellement porté à le croire en avant, parce que, dans les trois journées précédentes, il était toujours parti longtemps avant l'heure fixée pour le

1. Louis Lonchamp, colonel-major des grenadiers à pied de la garde impériale, général de brigade et baron de l'Empire en 1811 (9 et 27 décembre).

départ quoique je l'eusse fait connaître à M. le major Pressac.

Conformément aux intentions de Votre Altesse, j'ai établi les 25^e, 57^e et 61^e régiments dans le hameau qu'elle m'a fait désigner par mes aides de camp et le 111^e dans la grande maison qui est sur la route pour y attendre le convoi et l'escorte jusqu'à la prochaine ville.

Les 25^e, 57^e et 61^e régiments ne comptaient pas plus d'une cinquantaine d'hommes armés quand ils sont arrivés ici. Le froid a été si rigoureux hier et aujourd'hui qu'il était impossible de rien obtenir des hommes. Je n'excepterai pas même les officiers dont un grand nombre meurent ou tombent malades journellement.

79. *L'affaire de la division Loison.*

La division Loison ou 34^e division d'infanterie comprenait au 5 octobre trois brigades :

1^{re} brigade : huit bataillons des 3^e, 105^e et 29^e de ligne ;

2^e brigade : deux bataillons du 113^e et trois bataillons du 4^e régiment de la Confédération (princes de Saxe).

3^e brigade : deux bataillons du régiment de Francfort, deux bataillons du 5^e régiment de la Confédération (Anhalt-Lippe) et deux bataillons du 6^e régiment de la Confédération (Schwarzbourg-Waldeck-Reuss).

Cette division, réunie à Danzig le 15 octobre, devait compter 10.000 hommes. Elle marcha de là sur Tilsit. Mais elle laissait en arrière son artillerie et beaucoup de monde. Castellane l'évalue à 6.000 hommes et Berthier (voir la pièce 80), à 3.000 hommes, et c'est le chiffre de Berthier qu'il faut adopter.

Elle était à Kovno sous les ordres du colonel Martini (voir la pièce 60). Loison restait à Kœnigsberg pour organiser le reste et le pousser en avant. Mais Napoléon et Maret ordonnèrent que Martini se porterait sur Kovno, puis sur Vilna. Ce fut alors que Loison partit en poste. Il eut un accident de voiture, et Caulaincourt qui s'éloignait à ce moment avec l'Empereur avait défendu de donner des chevaux. Loison ne put donc rejoindre à temps sa division. Elle se rendit le 5 décembre à Ochmiana, sur l'ordre du gouverneur Hogendorp, et le général Gratien, alors à Vilna, la conduisit.

Mais elle éprouva le froid le plus intense, et un très grand nombre de soldats, disait Ney le 9 décembre, moururent de froid ou eurent les pieds gelés. Le 11, elle n'avait plus, selon Castellane, que 600 hommes et, le 12, selon un autre témoignage de Ney, que 500 hommes. « Pourquoi, demandait Castellane à un sergent du 113^e, pourquoi votre

régiment n'a-t-il plus que 120 soldats, et comment s'est-il fondu si vite? » — « Nous mourons de faim et de froid, répondit le sergent, nous ne pouvons rendre à l'ennemi les boulets qu'il nous envoie, et nous suivons l'exemple de ceux qui reviennent de Moscou. » Voilà, en effet, ce qui, outre le froid et la faim, diminua le nombre des hommes : ce que Ney appelle *la contagion de l'exemple*.

Loison avait repris son commandement lorsque Gratien ramena les débris de la 34^e division à Vilna, et désormais la division dite division Loison fut sous les ordres de Ney.

Le général Loison n'est donc pas coupable. Napoléon lui reprocha de n'avoir pas marché avec le gros des troupes et l'accusa d'avoir perdu la division. Mais Loison avait raison de répliquer : « Ce n'est pas moi qui ai conduit la division à Ochmiana. » Le coupable, c'est Hogendorp qui envoya, de son chef, cette division à la rencontre de la Grande Armée. L'Empereur, devinant le désastre, n'écrivait-il pas le 4 décembre à Maret : « Il faut arrêter le mouvement de la 34^e division. Si elle est partie, comment la nourrir? Elle va se débâter comme le reste de l'armée! »

Le 31 mars 1813, Napoléon faisait mettre Loison aux arrêts, et, comme le prouvent les deux pièces qui suivent, le général fut soumis le 31 mars et le 12 avril à deux interrogatoires. Les questions posées dans le second interrogatoire sont celles mêmes que Napoléon avait dictées. Mais si Napoléon fit semblant de n'être pas convaincu par les réponses de Loison et s'il déclara qu'elles étaient loin de le justifier, il leva ses arrêts le 14 avril et lui ordonna de rentrer dans ses foyers, puis, le 23, lui donna un commandement.

I

Aujourd'hui trente et un mars de l'an mil huit cent treize, nous comte Hulin, commandant la 1^{re} division militaire et la ville de Paris, avons entendu devant nous M. le général de division comte Loison, d'après l'ordre de Son Excellence le ministre de la guerre, à la date du 21 mars 1813, et nous étant assuré de

l'identité de sa personne, lui avons de suite adressé les interpellations suivantes :

1° Quelles sont les raisons, monsieur le comte, qui vous ont fait quitter votre poste, et pourquoi n'étiez-vous pas à la tête de votre division lorsqu'elle est arrivée à l'ennemi devant Vilna?

J'affirme que je n'ai point quitté mon poste devant Vilna, que, lors de la retraite de l'armée de cette ville, je fus chargé du commandement de l'arrière-garde, sous les ordres de S. E. M. le maréchal duc d'Elchingen; que je n'abandonnai les hauteurs devant Vilna qu'après en avoir reçu l'ordre formel, et trois fois réitéré par M. le maréchal duc d'Elchingen, et lorsque les Cosaques occupaient déjà les défilés sur les derrières; que je fus obligé de les culbuter pour m'ouvrir un passage. J'ajoute que je rejoignis M. le maréchal à cinq ou six lieues de Vilna, où il avait pris position avec les troupes bavares; que ce chef fut tellement satisfait de ma conduite, du bon ordre et de la belle tenue des troupes que je commandais, et surtout de la bravoure qu'elles avaient déployée, qu'il daigna m'en témoigner la plus grande satisfaction, en présence de MM. les officiers généraux duc d'Abrantès et le comte de Wrède. En effet, cette retraite fut opérée constamment au milieu de l'ennemi qui nous attaquait avec quatorze pièces de canon, n'en ayant pas une seule de notre côté pour lui répondre. Elle fut d'autant plus glorieuse pour les troupes que je commandais, que l'ennemi ne put jamais entamer aucun carré, malgré ses charges réitérées, et que la perte enfin éprouvée ne fut qu'une suite de la mitraille et du boulet.

2° L'absence dont vous paraissez être accusé, ayant été la cause de la perte de votre division, qu'a-

vez-vous à dire et à ajouter, monsieur le comte, pour votre justification ?

Je reçus de S. A. Monseigneur le prince de Neuchâtel une lettre par laquelle ce prince me prévenait que Sa Majesté me chargeait d'organiser à Kœnigsberg une belle et forte division ; que l'intention de S. M. était de m'en confier le commandement, et que je devais m'occuper de tout ce dont elle pouvait avoir besoin tant en effets de campement que d'habillement, afin qu'elle fut prête d'entrer en campagne au premier ordre. Je m'occupai de l'exécution des ordres de Son Altesse et passai en revue chaque régiment et bataillon, afin de m'assurer si les soldats étaient nantis de tous les objets mentionnés dans les susdits ordres. Je m'occupai également de tout ce qui était relatif à l'organisation de l'artillerie destinée à cette division. Ensuite je dirigeai sur Tilsit les bataillons au fur et à mesure qu'ils étaient en état d'entrer en campagne conformément au désir de S. E. Monseigneur le duc de Bassano. Ce ministre m'écrivit à Kœnigsberg postérieurement au départ de ces troupes pour Tilsit, en m'invitant de donner l'ordre à l'officier général ou supérieur qui la commandait d'obtempérer à ceux qu'il pourrait lui adresser ; ce qui fut exécuté conformément à son désir. M. le duc de Bassano me prévint, par un ordre qui me fut apporté par une estafette, qu'il avait donné l'ordre à M. le colonel Martini de se porter à Kovno, avec les troupes disponibles de la 34^e division, où elles devaient relever les troupes qui s'y trouvaient et garder les établissements. J'eus l'honneur de répondre à Son Excellence le ministre des relations extérieures que, dans le cas où les troupes de la 34^e division feraient un mouvement en avant, il eût la bonté de m'en prévenir, afin de les joindre ; que je profiterais du temps qui paraissait devoir s'écouler avant leur départ à organiser les

sept bataillons qui arrivaient de jour en jour, ainsi que l'artillerie attendue de Danzig. Je réitérai, dans différentes lettres à S. E. le duc de Bassano, la prière de me prévenir des mouvements afin de pouvoir me rendre en poste à Vilna. M. le duc de Bassano donna l'ordre à M. le colonel Martini de partir de Kovno pour se rendre à Vilna, et je ne fus instruit de ce mouvement que par cet officier supérieur. Je partis donc en poste au reçu de sa lettre et je me rendis à Vilna où je ne pus arriver que le cinquième jour par l'impossibilité de me procurer des chevaux de poste. Je fus, à mon arrivée à Vilna, prendre les ordres de S. M. le roi de Naples, de S. A. le prince de Neuchâtel et me présentai également chez M. le duc de Bassano. La suite de ma conduite est complètement détaillée dans ma précédente réponse. J'observe cependant que la marche des troupes sur Tilsit n'avait pour but que d'appuyer les mouvements que le 10^e corps était dans le cas de faire; que celle sur Kovno n'avait aussi pour but que la garde des établissements et de rendre disponibles les troupes qui y étaient précédemment employées; qu'au surplus je n'avais rien tant à cœur que de faire une campagne sous les yeux de Sa Majesté et de lui prouver que la perte de mon bras n'avait diminué en rien mes facultés physiques; qu'à cet effet j'avais prié plusieurs fois S. A. Monseigneur le prince de Neuchâtel de m'appeler à l'armée active.

3^o Avez-vous, monsieur le comte, d'autres renseignements à nous donner pour dissiper entièrement les préventions qui pourraient s'élever contre vous?

J'ajouterai que l'arrière-garde ayant été réorganisée à Kovno, au moyen des troupes disponibles des corps d'armée et de celles restantes de la 34^e division, le commandement en fut confié à M. le général Gérard; que je me rendis à Tilsit afin de faire éva-

cuer l'artillerie de siège qui s'y trouvait ; ce que je parvins à faire après avoir organisé mille hommes, tant des dépôts prussiens que vénériens et galeux qui se trouvaient dans les hôpitaux, que des hommes armés et bien portants qui revenaient de l'armée et que l'on arrêta aux portes ; que l'évacuation de l'artillerie de siège se fit en entier sur Labiau, à l'exception d'une pièce de 24 dont le porte-corps était cassé ; que de là je me rendis à Labiau où, de concert avec M. le contre-amiral Baste, nous fîmes décharger toutes celles existantes dans les bateaux et les dirigeâmes sur Kœnigsberg ; que je me rendis ensuite dans cette dernière ville, où je reçus de S. A. Monseigneur le prince de Neuchâtel l'ordre de prendre le gouvernement d'Elbing ; que je ne quittai cette ville qu'avec l'arrière-garde du 10^e corps et me rendis à Danzig avec M. le maréchal duc de Tarente, et de là à Cüstrin, où je reçus l'ordre de S. E. le ministre de la guerre de me rendre à Hambourg pour y prendre le commandement de la 32^e division militaire. Mais à mon arrivée, M. le général de division Carra de Saint-Cyr me donna copie de la lettre de S. E. le ministre de la guerre par laquelle on lui annonçait qu'il était maintenu dans le commandement de cette division. Je rendis compte à S. E. le ministre de la guerre de mon arrivée à Hambourg en le priant de m'adresser de nouveaux ordres et le prévenant que, dans le cas où il ne m'en parviendrait aucun, je me rendrais à Paris pour les solliciter. A mon arrivée dans cette ville, je trouvai l'ordre de prendre le commandement de la 25^e division militaire et me disposai à partir pour rejoindre cette nouvelle destination, après avoir présenté mes respectueux hommages à Sa Majesté et reçu les instructions de S. E. le ministre de la guerre, auquel j'avais eu l'honneur d'écrire à cet effet, lorsque les arrêts me furent notifiés de sa part. Je déclare donc,

avec la plus grande sincérité; que je n'ai aucune espèce de reproche à me faire et que mon plus grand chagrin, dans ce moment, est d'avoir déplu à Sa Majesté, la suppliant de croire que, si j'avais commis quelques fautes, elles ne pourraient être qu'involontaires et que je suis et serai toujours disposé à verser à son service la dernière goutte de mon sang.

Lecture faite à M. le général de division comte Loison de sa déclaration, il a dit qu'elle contenait la plus exacte vérité; qu'il n'avait rien à y ajouter ni diminuer, et il l'a signée avec nous.

Signé : O. LOISON, comte HULIN.

II

Aujourd'hui 12 avril 1813, en vertu des ordres de Son Excellence le ministre de la guerre en date du 10 de ce mois, le général de division soussigné baron de l'Empire, inspecteur général d'armes, s'est transporté chez M. le général de division comte Loison, pour procéder à un nouvel interrogatoire, qui a eu lieu comme il suit :

1° Avez-vous reçu à Kœnigsberg avis que vous commandiez la 34^e division ?

J'ai reçu cet avis à Kœnigsberg.

2° De quelle date était cet avis ?

Cet avis est daté de Moscou, du 6 octobre 1812.

3° A quelle époque cet avis vous est-il parvenu ?

Je ne me rappelle pas de la date, mais j'en ai accusé la réception à S. A. le prince de Neuchâtel et de Wagram.

4° Avez-vous fait en conséquence un marché pour acheter des chevaux et atteler votre artillerie?

Oui, j'ai fait un marché à Kœnigsberg et j'ai écrit à Danzig et à Elbing pour faire venir les harnachements nécessaires et que je ne pouvais me procurer à Kœnigsberg. Rapport du tout a été fait à S. A. le prince de Wagram et à S. E. M. le duc de Bassano.

5° Etes-vous parti avec la 34^e division lorsqu'elle a eu l'ordre de se porter en avant?

Cette division n'a reçu l'ordre de partir de Kœnigsberg qu'au fur et à mesure de son organisation : 1° Pour se rendre à Tilsit en vertu des ordres de S. E. M. le duc de Bassano, datés de Vilna, le 5 octobre. 2° M. le duc de Bassano m'écrivit pour que je donnasse l'ordre à l'officier commandant d'obtempérer à ceux qu'il recevrait de S. E. ; ce que je fis, en la priant de vouloir bien me faire connaître, par l'estafette, les mouvements que S. E. serait dans le cas de faire faire, afin de pouvoir marcher avec les troupes sous mes ordres. La cause pour laquelle je ne partis point avec les premiers bataillons, c'est que j'étais chargé d'organiser ceux qui arrivaient journellement ainsi que l'artillerie. Je croyais, d'ailleurs, comme le faisaient pressentir les lettres de M. le duc de Bassano et celles de S. A. le prince de Wagram, que la division devait rester à Kovno jusqu'à son entière organisation.

6° Pourquoi avez-vous laissé marcher à l'ennemi, sans vous, la 34^e division?

S. E. M. le duc de Bassano adressa des ordres directement à M. le colonel Martini de partir de Kovno pour se rendre à Vilna, en marchant sur trois colonnes. Je ne fus point prévenu par M. le duc de Bassano, mais bien par M. le colonel Martini, dont la lettre

me parvint par un hussard prussien. Je partis le jour de la réception de sa lettre en poste (je ne me rappelle pas le jour) pour me rendre à Vilna où je croyais arriver le même jour que les troupes de la 3^e colonne partie de Tilsit ; mais le manque de chevaux, le mauvais état des chemins, ma voiture brisée à Vilkoviski que je ne pus faire réparer que pour aller jusqu'à Kovno, où je la laissai entre les mains du chef de bataillon commandant l'artillerie, me retardèrent considérablement. Je partis de Kovno dans la nuit et j'arrivai à la première poste où l'on me fit attendre seize heures d'après la défense de S. E. M. le grand écuyer de donner des chevaux à personne. Après son départ, je continuai ma route sur Vilna. Arrivé à la poste d'Evé où je rencontrai M. le duc de Reggio, je ne pus avoir des chevaux et je fus obligé d'en acheter quatre pour arriver à Vilna, où j'arrivai (je crois) le 8 décembre à 4 heures du soir. Là je me rendis chez MM. les généraux Hogendorp et Godart pour leur demander des renseignements sur la position de la 34^e division. Ils me répondirent qu'elle avait été à Ochmiana, commandée par M. le général Gratien. Ce dernier, que je rencontrai chez le général Godart, me dit qu'il était rentré avec une partie des troupes à Vilna. Aucun de ces généraux ne put me donner des renseignements sur l'emplacement des troupes de cette division. Je fus rendre compte à S. M. le roi de Naples et à S. A. le prince de Neuchâtel qui me dirent d'aller prendre les ordres de M. le maréchal duc d'Elchingen, lequel m'ordonna de réunir tout ce que je pourrais rencontrer et de lui en donner des états de situation. Je parvins, dans la matinée du 9 décembre, après de très longues courses, à obtenir l'état des hommes disponibles de la 34^e division qui se montait à environ 800 hommes. Je présentai les chefs de corps à S. E. M. le maréchal duc d'Elchingen ; ils lui certifièrent qu'ils n'avaient de

disponibles que ceux portés sur l'état. S. E., jugeant que cette force était insuffisante pour occuper les hauteurs en avant de Vilna, route d'Ochmiana, m'ordonna de les établir dans le faubourg à gauche de la porte d'Ochmiana; ce qui fut exécuté.

J'observerai que, sur le peu de troupes qui existaient à Vilna, je rendis compte à S. A. le prince de Wagram et à M. le maréchal duc d'Elchingen que j'avais rencontré et dépassé, sur la route de Kovno à Vilna, les deux premiers bataillons du 29^e régiment de ligne, un bataillon du 4^e régiment de la Confédération du Rhin et un du 5^e de la même Confédération. J'eus l'honneur d'observer que ces troupes, étant fraîches, pourraient faire l'arrière-garde. On donna des ordres en conséquence pour les réunir à Vilna. Les ordres ne purent point parvenir aux chefs. Les ayant rencontrés après la retraite de Vilna, je leur demandai pourquoi elles n'étaient point venues à Vilna, conformément à l'itinéraire que je leur avais tracé. M. le colonel Rousselot, commandant les deux bataillons du 29^e de ligne, me répondit que M. le général de brigade Bertrand lui avait intimé l'ordre de rétrograder, et il exhiba un ordre par écrit. M. le commandant du 4^e bataillon de la Confédération du Rhin me répondit qu'il avait reçu l'ordre de rétrograder avec le trésor qu'il escortait jusqu'à Vilna. Enfin le commandant du 5^e bataillon de la Confédération me dit qu'il avait pris position avec l'artillerie de la 34^e division sur les hauteurs du défilé en arrière de Vilna et qu'il avait reçu l'ordre de rétrograder avec cette artillerie, sans pouvoir dire de qui il tenait cet ordre; ce qui me fut ensuite confirmé par M. le chef d'escadron d'artillerie Noël.

7° Ne peut-on pas vous attribuer la destruction de la 34^e division à Ochmiana, où elle a été laissée au bivouac, exposée à périr de froid ?

Je crois avoir suffisamment répondu à cette question dans la réponse précédente. Une preuve de mon empressement pour le service de Sa Majesté qui m'a toujours animé et m'animerà toujours, c'est que, privé de chevaux de poste, j'avais pris le parti d'en acheter. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai conduit la 34^e division à Ochmiana. Au surplus, j'ai constamment sollicité S. A. le prince de Wagram d'obtenir pour moi de Sa Majesté l'honneur de faire une campagne sous ses yeux.

8° N'étiez-vous pas responsable du commandement de la 34^e division dès l'instant que vous l'avez reçu ?

Je ne pouvais me trouver qu'avec des fragments de cette division et je ne pouvais être responsable de sa totalité, qu'autant qu'elle eût été réunie; ce à quoi je m'occupais avec activité d'après les ordres que j'en avais reçus de S. A. le prince de Wagram et de Neuchâtel.

9° Etait-il convenable que vous restassiez dans un bon quartier général, lorsque votre division marchait à l'ennemi ?

Jamais les délices d'un quartier général n'ont influé sur ma conduite militaire. Celui de Kœnigsberg ne pouvait être attrayant pour moi, puisque mes occupations multipliées m'ont occasionné une maladie d'un mois. Je n'y suis resté que pour organiser la 24^e division, comme je l'ai dit précédemment. Si l'amour de mon devoir, l'ardent désir de servir utilement Sa Majesté ne m'avaient pas animé, j'aurais pu prétexter la fièvre qui me tenait encore lorsque j'en suis parti.

10° Comment se fait-il qu'après avoir été prévenu par S. E. M. le duc de Bassano que l'intention de

Sa Majesté était que vous vous portassiez à Kovno et que vous couvrissiez le centre des magasins en cas d'urgence, vous soyez resté à Kœnigsberg, quoique averti que les troupes de votre division avaient l'ordre de se rendre de Tilsit à Kovno, où elles étaient arrivées?

J'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux la lettre de S. E. M. le duc de Bassano, en date du 8 novembre, d'après laquelle vous verrez qu'il me prescrit de lui faire connaître positivement quand mon artillerie sera en état; ce à quoi j'ai répondu dans le temps. S. E. me marque par la même lettre que l'intention de Sa Majesté est que l'on réunisse sans délai tout ou partie de la division à Kovno; que c'est par suite de cet ordre de mouvement que S. E. m'engage à lui faire connaître positivement quand mon artillerie serait en état. Je répondis à toutes ses différentes demandes en le priant de me prévenir par l'estafette si mes troupes devaient faire un mouvement. Par sa lettre du 4 novembre, S. E. m'avait marqué que les circonstances qui avaient fait désirer la présence de la 34^e division à Tilsit s'étaient améliorées. La teneur de sa lettre du 8 novembre semblait bien me dire de faire partir les troupes disponibles et de m'occuper sans relâche de celles à organiser ainsi que de l'artillerie. Je croyais donc qu'il était de mon devoir de m'occuper de mettre la 34^e division en état d'agir et non de marcher avec des fragments, craignant le reproche que l'on aurait pu justement me faire d'être parti avec des détachements au lieu d'avoir organisé la totalité.

11^o Quel jour avez-vous reçu la lettre du colonel Martini qui vous prévenait que la 34^e division avait reçu l'ordre de se rendre de Kovno à Vilna?

Je ne me rappelle pas positivement le jour; je crois

que c'est vers le 28 ou le 29 novembre et que je suis parti de suite.

12° A quelle époque avez-vous reçu les lettres qui vous ont été adressées par S. E. M. le duc de Bassano, les 17 et 20 novembre dernier, au sujet du mouvement de la 24^e division ?

Autant que je puis me rappeler, la dernière lettre que j'ai reçue de M. le duc de Bassano est celle précitée du 8 novembre. La date de réception de cette lettre est consignée sur le reçu de l'estafette et dans mes réponses à S. E. parce que jamais je n'ai laissé ses lettres sans y répondre. Je ne me rappelle pas précisément le jour. S. E. a dû recevoir à la fin de novembre plusieurs lettres de moi dans lesquelles je lui témoignais mon inquiétude de ne pas recevoir de nouvelles.

13° Vous dites que vous êtes parti le 28 ou le 29 novembre de Kœnigsberg et que vous êtes arrivé le 8 décembre à Vilna. Veuillez dire sur quel point vous avez trouvé la 34^e division et à quelle époque ?

J'ai répondu plus haut à cette question.

14° A quelle époque les troupes de la 34^e division furent-elles mises sous le commandement de M. le général Gérard ?

Le 14 décembre à Kovno.

15° Quel jour avez-vous reçu à Cüstrin la lettre par laquelle S. E. le ministre de la guerre vous ordonna d'aller prendre le commandement de la 32^e division militaire et quel jour êtes-vous parti de Cüstrin ?

Je n'ai pas reçu de lettre de S. E. le ministre de la guerre à ce sujet, mais une de M. le général Monthion, datée de Posen, le 1^{er} février; je ne me rappelle

pas au juste du jour de sa réception, mais je suis parti de suite.

16° Quel jour êtes-vous arrivé à Berlin et quel jour en êtes-vous parti?

Obligé de partir avec mes chevaux, j'ai mis trois jours pour me rendre de Cüstrin à Berlin, où je suis resté deux jours pour acheter une voiture, des chevaux et des effets de première nécessité, ayant tout perdu dans la retraite. Après y avoir touché quelque argent, je suis parti en poste pour Hambourg.

17° Quel jour êtes-vous arrivé à Hambourg et quel jour en êtes-vous parti?

Je suis arrivé à Hambourg le 19 février, à ce que je crois. J'en ai rendu compte à S. E. le ministre de la guerre. J'ai quitté cette ville le 23 février.

18° Quel jour avez-vous reçu une lettre de S. E. le ministre de la guerre du 20 février, qui vous ordonnait d'aller prendre le commandement de la 25^e division militaire?

J'ai reçu cette lettre le 29 mars à mon arrivée à Paris. Elle fut retirée de la poste ou de l'estafette par M. le directeur des domaines de Liège qui me l'envoya à Paris. J'eus l'honneur d'en rendre compte à S. E. le ministre de la guerre et de lui demander une audience.

19° Par quelles villes avez-vous passé en partant de Hambourg et quel jour précis êtes-vous arrivé à Paris?

J'ai passé par Brème, Osnabrück, Münster, Wesel, Maëstricht, Liège, Bruxelles, Valenciennes et Paris où je suis arrivé il y a aujourd'hui quinze jours.

Fait et clos les jour et an susdits.

Signé : *Le général de division,*
Inspecteur général d'armes,
Baron N. FRIBON, et O. LOISON.

80. *Berthier au duc de Feltré.*

Cette lettre de Berthier au ministre de la guerre complète l' « affaire » de la division Loison, et on y trouve, outre un mot de Ney, un détail important : Berthier dit que la division Loison n'avait plus, à son retour à Kovno, que quelques centaines d'hommes ; mais il ajoute qu'à l'aller, elle comptait 3.000 hommes.

Mayence, 18 août 1813.

Monsieur le duc de Feltré, je vous renvoie l'interrogatoire du général Loison.

Je sais qu'en arrivant à Kovno, les 3.000 hommes que commandait ce général étaient réduits à quelques centaines d'hommes dont une partie était hors d'état de combattre ;

Que le prince de la Moskova lui dit : « *Vous souffrez, vous serez mieux à Kœnigsberg, je vous engage à vous y rendre* » ;

Qu'effectivement, le général Loison se rendit à Kœnigsberg et, de là, sur Tilsit ;

Que le roi de Naples donna au général Marchand le commandement de ce qu'on put rallier de la 34^e division.

81. *Conversation de Napoléon avec Molé.*

Cette conversation de Napoléon avec Molé a eu lieu le 13 février 1813. Elle a été publiée en entier dans la *Revue de la Révolution* (1887, II, *Documents*, p. 129-135) d'après le manuscrit original de Molé. Nous en reproduisons le fragment qui concerne la campagne de Russie. Napoléon explique très justement pourquoi il a quitté l'armée à Smorgoni. Il reconnaît qu'il est partout nécessaire et à Paris et à la tête des troupes. Quand il ne se trouve pas à l'armée, Berthier ne sait que faire. Eugène, le vice-roi d'Italie, ne peut le remplacer; c'est, malgré tout, un homme médiocre. Murat, qui a pris le commandement au 5 décembre, manque de courage moral; la retraite l'avait plongé dans l'abattement, et, ici, Napoléon, en termes remarquables, avoue qu'il s'est accoutumé de longue date à ne pas se livrer à sa sensibilité.

NAPOLÉON

Je n'ai personne à mettre à ma place et je serais trop heureux si je pouvais faire la guerre par mes généraux. Mais ils n'y sont pas accoutumés et il n'y en a pas un qui puisse commander aux autres.

Berthier m'écrivait dernièrement : « Je ne sais plus que faire quand vous n'y êtes pas; il y a quatorze ans que je ne pense pas, que je suis accoutumé à recevoir de vous toutes mes idées. »

Le vice-roi s'est bien conduit dans cette campagne et il peut encore se former. Il est moins brillant que le roi de Naples; il est moins éminent par un côté;

c'est même en tout un homme médiocre; mais il y a en lui plus de proportion et d'harmonie¹.

Le roi de Naples m'a perdu mon armée, car j'avais encore une armée quand je l'ai quitté, et je n'en ai plus. Pendant que j'y étais, on murmurait, mais on obéissait. Après mon départ, le roi de Naples a perdu la tête; il n'a plus su en imposer; l'indiscipline est parvenue au comble; douze millions ont été pillés à Vilna par mes troupes, et il n'a plus été possible de tirer aucun parti du soldat. Le roi de Naples, quand il entend siffler les balles, quand il voit matériellement le danger, a douze pieds de haut. Mais, quand il ne voit pas le danger, quand il l'imagine, il devient plus craintif qu'une femme grosse; il n'a aucun courage moral²: cela vient de son défaut d'esprit. Le danger qu'il ne voit pas l'effraie parce qu'il ne peut pas s'en faire une juste idée; alors il voit des fantômes. Au lieu de cela, un homme d'esprit aura ce courage moral qui lui manque, parce qu'il calculera avec discernement toutes les chances du sort, et il ne pourra entendre siffler les balles de sang-froid. Croiriez-vous que le roi de Naples n'écrit jamais à ses enfants sans mouiller son papier de grosses larmes? Il cède à toutes ses impressions. Aussi, dans notre retraite, était-il plongé dans l'abattement.

Il m'a fallu, au reste, avoir une longue habitude d'empire sur moi-même pour n'être pas étonné d'un tel spectacle! La veille, j'étais le vainqueur du monde, je commandais la plus belle armée des temps modernes; le lendemain, plus rien de tout cela.

1. On sait que Napoléon, en lui confiant, le 22 janvier 1813, le commandement en chef de l'armée, regrettait de ne pas l'avoir nommé dès le 5 décembre: on serait « revenu plus doucement » et on n'aurait pas « éprouvé d'aussi immenses pertes. »

2. C'est le mot de Napoléon dans une lettre du 23 janvier 1813 au prince Eugène: Murat est « un brave homme sur le champ de bataille, mais il manque de combinaison et de courage moral. »

MOLÉ

Sire, vous avez dû recevoir une terrible impression.

NAPOLÉON

Je crois avoir montré un calme, je dirais conservé une gaieté inaltérable¹, et je ne pense pas qu'aucun de ceux qui m'ont vu puissent me démentir. Ne croyez pas cependant que je n'aie pas, comme les autres hommes, le cœur sensible. Je suis même un assez bon homme; mais dès ma plus grande jeunesse je me suis appliqué à rendre muette cette corde et, chez moi, elle ne rend aucun son. On viendrait me dire, pendant que je livre une bataille, que ma maîtresse, pour laquelle je perds la tête, vient de rendre le dernier soupir que je n'en serais pas ému. La douleur que je pourrais en ressentir serait tout aussi forte et peut-être plus forte que celle d'un autre, si je m'y livrais; mais je lui fermerais mon âme, et, après la bataille, je la pleurerais, si j'en avais le temps. Sans cela, croyez-vous que j'aurais fait tant de choses? Les heures volent et, dans ma position, si je perds un moment, je puis avoir tout perdu.

MOLÉ

Sire, c'est ainsi que l'on commande à la fortune : c'est en rendant son âme indépendante de tout ce qui subjugué ou préoccupe les hommes.

NAPOLÉON

En quittant mon armée, je prévoyais tout ce qui est arrivé. Mais j'ai senti qu'il n'y avait pas à hésiter et qu'il fallait revenir ici. Ce n'était qu'ici que je pouvais encore en imposer à l'Europe et préparer la paix ou la guerre. Mes généraux eux-mêmes l'ont

1. Ce sont les mots mêmes du 29^e Bulletin.

senti. Quand je les ai réunis en conseil de guerre, ils me dirent tous : « Allez-vous-en, vous n'avez plus rien à faire ici, c'est en France que vous êtes nécessaire. » Ils montrèrent dans cette circonstance un esprit vraiment monarchique. Si je n'avais été que général d'armée, je passais l'hiver à Moscou, et je pouvais m'y maintenir. Mais, dans ma position, je ne pouvais laisser couper mes communications ; on eût été six mois en France sans recevoir de mes nouvelles, et qu'aurait-on fait pendant ce temps ?

82. *Les pommes de terre.*

On sait l'hommage que les Français, dans la marche d'Alexandrie au Caire, rendirent aux pastèques. « Elles m'ont fait tant de plaisir, disait l'un d'eux, par leur fraîcheur, par la douce boisson qu'elles nous offraient ! » et un autre assure que les soldats ont conservé au melon d'eau la plus vive reconnaissance et qu'ils auraient mis volontiers ce fruit savoureux au rang des dieux, lui auraient volontiers élevé des autels.

La pomme de terre fut en Russie ce qu'était la pastèque en Egypte.

« Nous sommes, disait Stendhal, à genoux devant des pommes de terre. »

Dans la plaine de Moscou, lorsque Thirion et ses frères d'armes rencontrent des champs de pommes de terre, ils font une ample moisson de ces « précieux tubercules » et c'est pour eux une aubaine, une « bonne fortune gastronomique. »

De même, durant la retraite. Le 29 novembre, près de Kamen, dans le château d'un baron — l'armée appelait *barons* tous les grands propriétaires et tous les châtelains — les officiers de l'Empereur trouvent des pommes de terre. Ce fut un événement. Il fallait voir ces jeunes gens allumer aussitôt dans la cour du château un feu de bivouac et y faire cuire les pommes de terre au bout de leur sabre. On en mangea, dit Castellane, tant et plus.

Ouvrons les *Mémoires* de Bourgogne. Notre ser-

gent, rencontrant à la lisière d'un bois un soldat qui fait cuire des pommes de terre, le somme de lui en vendre et en achète sept pour quinze francs. Dans le délire de la fièvre, il croit manger des pommes de terre comme à Condé-sur-Escaut, sa patrie, et quel bonheur lorsqu'il découvre, après le passage de la Bérésina, dans un village, sous un four, trois petites pommes de terre qu'il fait cuire à un feu abandonné, assez loin de la route, pour ne pas être vu de ses camarades !

83. *Hippophagie.*

Le cheval fut, durant la campagne, le principal aliment. Déjà, en marchant sur Moscou, les Français avaient fait des grillades avec les chevaux tués en choisissant les plus jeunes dont la chair était plus tendre. Au soir de la Moskova, ils mangèrent du cheval rôti, car, dit un des combattants, la denrée ne manquait pas et jamais boucherie ne fut si bien approvisionnée. Daru, proposant au mois d'octobre à Napoléon de passer l'hiver à Moscou et de faire de cette ville un grand camp retranché, disait qu'on salerait les chevaux qu'on ne pourrait nourrir.

Pendant la retraite, le cheval a, comme dit Castellane, un grand débit. Les soldats mangent tous ceux qui peuvent être saignés. Ils les volent même pour les manger. Un officier qui se croit suivi de sa monture sent tout à coup que les rênes qu'il a passées autour de son bras viennent d'être coupées; il se retourne; il voit son cheval tué, dépecé, partagé.

Mais le froid devint si intense qu'on ne pouvait plus tuer et dépecer les chevaux. On leur coupait donc une tranche dans la culotte pendant qu'ils marchaient et le froid les avait tellement engourdis et rendus insensibles qu'ils ne donnaient aucun signe de douleur. Plusieurs cheminèrent ainsi durant quelques jours avec de fortes parties de chair enlevées aux cuisses : le froid avait gelé le sang qui sortait et arrêté l'écoulement.

Tout le mois de novembre, le soldat fut hippophage. « Le cheval, remarque Castellane, continue à être

très recherché, et les soldats n'en laissent pas. » Mais le 4 décembre, Castellane note qu'on ne mange plus de cheval, qu'on a des bestiaux autant qu'on veut et qu'on fait des distributions.

La viande de cheval plaisait donc à l'armée, et Dedem raconte que son cuisinier, qui avait vécu à Drontheim en Norvège, savait la préparer à merveille; ses invités, lorsqu'il en avait, croyaient qu'il leur servait du bœuf.

Mais, sous l'empire de la faim, les hippophages commirent des horreurs. Des « hébétés¹, » raconte Vionnet, ouvraient le ventre à des chevaux encore vivants et leur arrachaient les rognons, le foie, le cœur qu'ils mangeaient avec voracité pendant que l'animal palpitait encore devant eux. D'autres qui n'avaient ni sabre, ni couteau, déchiraient la chair de leurs dents et suçaient le sang de la bête qui gisait sur le sol sans être encore morte.

1. Cf. nos *Etudes d'histoire*. IV, p. 253.

84. *Anthropophagie et autophagie.*

Il y eut certainement, quoiqu'en dise Gourgaud, des actes d'anthropophagie pendant la retraite. Un sous-officier portugais assure au sergent Bourgogne que les prisonniers russes, n'ayant rien pour se nourrir, ont mangé quelques-uns de leurs morts. Ségur raconte que des soldats français, affamés, attiraient à eux les corps de leurs camarades grillés par les flammes et osaient porter à leur bouche cette révoltante nourriture. De même, Labaume : « Beaucoup, dit-il, étaient réduits à un état de stupidité frénétique qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer.... » Koutouzov n'écrit-il pas que plusieurs individus de l'armée française se sont portés à des actes de cannibales ?

Il y eut même des actes d'autophagie. On vit, rapporte Vionnet, des « hébétés », des forcenés dont la faim et la misère avaient altéré la raison, déchirer leurs propres membres, sucer leur propre sang, et Labaume affirme qu'on les voyait se ronger les mains et les bras.

85. *Carra Saint-Cyr au duc de Feltre.*

Le 7 décembre, de Hambourg, Carra Saint-Cyr, qui commande la 32^e division militaire¹, marque au duc de Feltre, ministre de la guerre, que de tristes nouvelles sur l'état de l'armée française sont propagées par les agents russes à Hambourg, à Brême, à Lubeck et qu'un mauvais esprit règne sur toute la côte.

Hambourg, 7 décembre 1812.

Depuis deux jours, des nouvelles exagérées sur l'état de l'armée française, venant de Pétersbourg par Stockholm et Copenhague, produisent un très mauvais effet dans l'opinion des habitants de ces départements; elles découlent des gazettes russes et suédoises et sont répandues avec activité et profusion par l'ambassadeur de Russie à Copenhague, et de là, par le commerce à Hambourg, Brême, Lubeck, etc.

Ces nouvelles sont arrivées de tous côtés; elles faisaient déjà le sujet de tous les entretiens, lorsque le directeur de la police est venu me les communiquer. M. D'Aubignosc m'ayant prévenu qu'il ferait à son ministre un rapport circonstancié sur l'état politique du Nord, je m'abstiens d'entrer dans de plus longs détails avec V. E., persuadé qu'elle en sera

1. La 32^e division militaire dont le siège était à Hambourg comprenait les départements de l'Ems supérieur (chef-lieu Osnabrück), des Bouches-du-Weser (chef-lieu Brême) et des Bouches-de-l'Elbe (chef-lieu Hambourg).

informée dans les communications qui parviendront au conseil des ministres.

Le général Osten me rend compte qu'ils sont inondés sur la côte de libelles et lettres, toutes relatives à la situation de l'armée, que dans la nuit du 28 au 29 il y en a eu deux d'affichés dans Varel. Ces libelles et lettres prouvent le mauvais esprit qui règne sur la côte. Le général Osten me prévient qu'il m'enverra ces placards dès qu'ils lui auront été adressés.

Dans de pareilles circonstances, j'ai cru devoir appeler l'attention de V. E. sur la 32^e division militaire, et j'aurai soin de la tenir au courant de tout, ainsi qu'elle me l'a prescrit.

J'ai fortement insisté pour que la police ne néglige rien pour être bien instruite, puisque les avis donnés à temps doubleront nos forces ; mais le directeur s'est plaint d'être laissé sans moyens.

86. *Le capitaine Le Boul.*

Griois parle, dans ses *Mémoires*, d'un de ses camarades, Michel-Christophe-Jean Le Boul, qui fit avec lui la guerre de Calabre et le siège d'Amantea¹. Né en 1781 à Lavardin, dans la Sarthe, Le Boul, élève de l'Ecole polytechnique, sous-lieutenant en 1801, lieutenant en premier en 1806, capitaine en second le 30 août 1808, capitaine en premier le 10 avril 1812, devint chef d'escadron (1822), lieutenant-colonel (1830), colonel (1834) et maréchal de camp (27 février 1841²), prit part à la guerre de Russie et, le 7 décembre 1812, il fut pris, avec cinq canons qu'il avait encore avec lui, par les ennemis. Il ne revit la France qu'au mois de septembre 1814. Voici comment, dans un court fragment de lettre, il retrace ses faits et gestes en 1812.

Paris, 9 décembre 1814.

... Capitaine depuis plus de six ans, légionnaire depuis trois, j'obtins au commencement de 1812 le commandement d'une compagnie d'artillerie attachée à la 3^e division du 2^e corps de la Grande Armée. Cette compagnie prit part aux différentes affaires qu'eut à soutenir ce corps d'armée, entre autres à celle du 18 août devant Polotsk en Lithuanie, à celles des 18 et 19 octobre en avant et à Polotsk, à celle du 31 octobre à Tchachniki, enfin au passage de la Bérésina. Après cette dernière affaire, le général

1. Mais Griois ne semble pas l'avoir rencontré durant la campagne de Russie.

2. Il fut, le 19 avril 1843, placé dans la section de réserve et mourut à Paris le 29 décembre 1857.

d'artillerie Aubry me promit de demander en ma faveur la décoration d'officier de la Légion. Le passage de la Bérésina effectué, ma compagnie, ainsi que les restes du 2^e corps, fit partie de l'arrière-garde de l'armée et, huit jours ensuite, je tombai au pouvoir de l'ennemi avec cinq pièces qui me restaient alors et je perdis absolument tout ce que j'avais.

87. *Edmond de Castries.*

Edmond-Eugène-Philippe-Hercule de La Croix de Castries est, comme Fernand de Rohan-Chabot (cf. pièce 16); un de ces jeunes gens de noble famille qui servirent Napoléon.

Il était né à Paris le 10 octobre 1787. Son grand-père le maréchal de Castries, ancien ministre de la marine, vint sous la Révolution s'établir en Russie, et la tsarine Catherine lui offrit un commandement; il répondit qu'il n'avait besoin de rien, qu'il pria seulement l'impératrice de s'intéresser à Edmond de Castries son petit-fils. Edmond de Castries, qui n'avait alors que six ans, fut nommé enseigne au second régiment des gardes à pied.

En 1803, il regagna la France. Le 9 mai 1809, il était nommé sous-lieutenant au 2^e régiment de chasseurs à cheval et il fit en cette qualité la campagne d'Autriche.

Le maréchal Davout le prit comme aide de camp (24 juillet 1811). Promu lieutenant (8 février 1812), Edmond de Castries accompagna le prince d'Eckmühl en Russie et reçut la croix de la Légion d'honneur le 10 août après l'affaire de Mohilev. « J'ai fait, disait-il plus tard, la campagne de Russie et me suis trouvé environ à trente combats, dont la bataille de Smolensk et celles de la Moskova, de Malo-Iaroslavets, de Viasma, de Krasnoï, de la Bérésina. »

Pris par les Russes le 8 décembre à Vilna, il eut le bonheur d'être reconnu par l'empereur Alexandre qui lui assigna gracieusement Pétersbourg pour

résidence. Il partit sous l'escorte d'un autre Français, devenu officier russe, le comte de Rochechouart, qui portait une dépêche du tsar au ministre de la guerre. Le voyage fut agréable ; les deux jeunes gens avaient un bon traîneau, une neige excellente, un magnifique clair de lune, et plus ils avançaient vers le nord, plus le froid était supportable ; à chaque maison de poste où fumait toujours un samovar, ils descendaient pour prendre une tasse de thé bouillant avec du rhum. Le 28 décembre, ils arrivaient à Pétersbourg¹.

De retour en France, Edmond de Castries devint sous-lieutenant dans les gendarmes de la garde avec grade de major (7 juillet 1814), puis colonel (1^{er} mars 1815). Il suivit Louis XVIII à Gand. Colonel des chasseurs à cheval de l'Ariège (27 septembre 1815) et ensuite des chasseurs à cheval de la garde royale (9 octobre 1823), il fut promu maréchal de camp le 29 octobre 1828 et admis au cadre de réserve le 25 mai 1832.

Le sévère Davout fait son éloge. De Thorn, le 23 décembre, le maréchal écrivait à sa femme : « Je ne puis te donner des nouvelles de M. de Castries et j'en suis fort inquiet ; il aura été pris vraisemblablement ou tué par un parti ennemi auparavant d'arriver à Vilna en allant porter des ordres ; je le regrette beaucoup à cause de ses excellentes qualités, » et, lorsqu'il eut des nouvelles de son aide de camp : « Je t'envoie, mandait-il à la maréchale, deux lettres de M. de Castries ; je les ai reçues avec un bien vif plaisir, puisqu'elles m'ont rassuré sur l'existence de cet officier pour lequel j'ai beaucoup d'estime ; je vais lui faire passer cent louis². »

1. Comte de Rochechouart. *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, p. 204-205.

2. Mme de Blocqueville. *Le maréchal Davout*. III, p. 251 et 264.

88. *Lettres de Desgenettes.*

Le célèbre médecin a fait la campagne de Russie, et Griois le rencontre, durant la retraite, dans une maison de Ljady¹. Il fut, comme dit Peyrusse, *cosaqué* à Vilna², et Larrey prétend qu'il se fit exprès « *cosaquer*³ ». C'est ainsi qu'il soigna à Vilna le pauvre Coco, comte de Danzig, fils du maréchal Lefebvre⁴. Il resta prisonnier de guerre du 10 décembre 1812 au 15 mars 1813, et, un instant, on crut qu'il était une des victimes de la campagne. Le 22 janvier 1813, Napoléon écrit au prince Eugène : « On ne nous a pas encore écrit que Desgenettes était mort ; nous ne le savons qu'indirectement. » Mais le 20 mars, sur l'ordre du tsar Alexandre, Desgenettes était remis par les Cosaques aux avant-postes de l'armée française et le 25 il arrivait au quartier général de Magdebourg d'où il se rendait à Paris pour remplir une mission dont le prince Eugène l'avait chargé auprès de Napoléon. Il fut nommé, au mois d'octobre suivant, médecin en chef de la garde. Les quatre lettres que nous publions retracent brièvement l'histoire de sa capture et de sa délivrance.

I

Wittenberg, 21 mars 1813.

Le général Grundler au duc de Feltré.

[Il annonce que M. Desgenettes, médecin en chef

1. Voir nos *Mémoires* de Griois. II, p. 138.

2. Cf. Peyrusse. *Lettres*, p. 121 et sur le mot « *cosaquer* » nos *Études d'histoire*. IV, p. 251.

3. « Il ne se sentit pas les forces nécessaires pour se remettre en route à pied, et il prit le sage parti de rester chez les professeurs de l'Université qui ont pris soin de lui. »

4. Voir nos *Épisodes et portraits*. III, p. 145.

de la Grande Armée, qui avait été pris par les Russes à Vilna, a été remis le 20 mars aux avant-postes de l'armée par les Cosaques].

II

Magdebourg, 27 mars 1813.

Mathieu Dumas au comte de Cessac.

M. le baron Desgenettes, qui avait été fait prisonnier à Vilna, est arrivé avant-hier au quartier général établi à Magdebourg ; il a été autorisé à s'y rendre, en vertu des ordres donnés à son égard par l'Empereur de Russie, et il m'a déclaré qu'il désirait de reprendre l'exercice de ses fonctions immédiatement après avoir rempli la mission dont S. A. I. le prince vice-roi l'a chargé, à son arrivée ici, auprès de Sa Majesté, à Paris.

III

Paris, 8 avril 1813.

Desgenettes au comte de Cessac.

Je supplie V. E. de vouloir bien ordonner que je sois soldé de mes appointements pendant le temps que j'ai été prisonnier de guerre, c'est-à-dire depuis le 10 décembre 1812 jusqu'au 15 mars 1813.

IV

11 avril 1813.

Daru au comte de Cessac.

Sa Majesté m'ordonne de faire connaître à V. E. que son intention est que vous fassiez partir sans retard M. le baron Desgenettes pour le quartier général

de l'armée du Mein. V. E. sait qu'il a déjà manifesté pour cette mission le zèle qu'il a constamment montré dans toutes les circonstances.

89. *Macdonald à Berthier.*

Macdonald sait par Maret et par Yorck le désastre de la Grande Armée, et il attend des instructions, il attend l'ordre de battre en retraite ; pour l'instant, et parce qu'il prévoit une attaque de l'ennemi, il resserre sa position et concentre ses troupes.

Stalgen, 11 décembre 1812.

Monseigneur, depuis quelques jours l'ennemi se tient tranquille. Tous les rapports annoncent qu'il attend de nombreux renforts et qu'il médite une prochaine attaque.

Les quantités de fourrage que l'on rassemble à Riga font assez connaître que, parmi ces renforts, il arrivera de la cavalerie.

La probabilité des projets de l'ennemi, jointe au retour de la Grande Armée vers Vilna, me détermine à me concentrer davantage. Ma nouvelle position sera derrière l'Aa et la Mouka, ma droite à Salatoui, le centre à Bauske et la gauche à Mitau. J'y attendrai les ordres de Votre Altesse.

90*. *Picard à Valcourt.*

Cette lettre du commissaire ordonnateur des hôpitaux Picard au commissaire des guerres Valcourt donne une idée de l'effroyable désordre qui régnait à Kovno le 12 décembre. Des soldats, des officiers pillent les magasins de l'hôpital, magasins des subsistances, magasins des effets militaires et même les chambres des officiers de santé¹!

Kovno, 12 décembre 1812.

J'arrive à l'instant, mon cher camarade, à Kovno, et je viens d'acquérir la certitude que l'hôpital y est dans le plus grand désordre. On y pille les magasins des subsistances, ceux des effets des militaires et les chambres qui sont occupées par des officiers de santé.

Les désordres sont commis par des soldats des 57^e, 85^e et 108^e régiments, en présence de quelques-uns de leurs officiers qui sont eux-mêmes accusés d'avoir pris part au pillage de la chambre du médecin.

Je vous prie de vous transporter sur-le-champ chez M. le commandant de la place pour lui faire connaître tous ces détails et pour le prier de mettre à votre disposition un détachement de 50 hommes par l'assistance duquel vous vous occuperez sans délai de ré-

1. Cf. sur l'horrible tableau que présentait Kovno nos *Mémoires* de Griois, II, p. 195-197 et, à la note 2 de la p. 197 de ces *Mémoires*, la liste des principaux témoignages qui confirment la description de Griois.

tablir l'ordre. Je vous attends à l'hôpital même pour vous tracer la conduite que vous aurez à tenir dans cette circonstance extraordinaire.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

Le commissaire ordonnateur des hôpitaux.

PICARD.

91*. *Daru à Baudecourt.*

L'intendant général, l'infatigable Daru, prescrit à Kovno les derniers mouvements sur le sol russe. Il ordonne à Baudecourt¹ de distribuer les vivres et les effets d'habillement avec la plus grande célérité et *sans formalités*, d'évacuer tout ce qui pourra être distribué, de détruire tout ce qui ne pourra être évacué. En même temps, il envoie des ordres au payeur général et il écrit, comme nous le voyons par une autre source, aux gardes-magasins des vivres-pains, des vivres-viande et des fourrages, au directeur de l'hôpital, au chef du parc auxiliaire et au bourgmestre de la ville.

Kovno, 12 décembre 1812.

Monsieur, je vous invite, d'après les ordres du Roi², à prescrire que les distributions de vivres se fassent avec la plus grande célérité sans être arrêté

1. Antoine-Jean Baudecourt, né à Nîmes le 26 janvier 1769, commissaire des guerres le 16 juin 1793, réformé par mesure générale en l'an V, réintégré le 30 août 1808. Il était commissaire des guerres de 1^{re} classe, et il mourut en 1815. « Mon mari, écrivait sa veuve, m'a laissée sans aucune fortune. Il a fait les fatales campagnes d'Allemagne et de Russie; il y a perdu beaucoup; il en est revenu atteint de la maladie mortelle qui me l'a enlevé et qu'il avait gagnée en faisant le service des hôpitaux à Danzig où il a été enfermé pendant toute la durée du siège. Et non seulement j'ai à déplorer la mort de mon mari, j'ai aussi perdu mon fils unique, adjoint aux commissaires des guerres. » Elle demandait une pension : elle ne l'eut pas, « attendu que son mari n'était pas mort par suite de blessures aux armées ou après trente ans effectifs de services! »

2. Du roi de Naples, de Murat qui commande en chef la Grande Armée depuis le départ de Napoléon.

par les formalités. Il faut distribuer le plus possible des vivres et des effets d'habillement. Faites évacuer tous les malades qui peuvent marcher, tous ceux pour lesquels il faudrait des voitures et pour lesquels il n'y aura pas du danger à ce qu'on les mette en route par cette saison.

Faites partir les bestiaux sur pied qui n'auraient pas été consommés au départ de l'arrière-garde et en général tous les vivres ou effets de magasin qui n'auront pas été distribués.

Vous voudrez bien rester à Kovno jusqu'au moment où l'arrière-garde en partira. Vous prendrez les ordres de M. le duc d'Elchingen et vous ferez détruire tous les magasins qui resteront à son départ et qui n'auront pu être évacués.

Je donne à M. le payeur général l'ordre d'évacuer le trésor qui est ici et les fonds qui arrivent de Vilna.

92. *Berthier à Davout.*

Encore quatre lettres de Berthier à Davout. On a quitté Vilna qui, selon le mot d'un officier, au lieu d'être un lieu de délices, a été un lieu de désolation, et on a marché sur Kovno. Il faut que le 1^{er} corps, commandé par le prince d'Eckmühl — ou du moins ce qui en reste — passe la Niémen dans la soirée du 12; qu'il couche le 13 à Skrauce; qu'il arrive le 14 à Vilkoviski, le 15 à Stallupöhnen, le 16 à Gumbinnen; il faut que le maréchal envoie en avant et à Gumbinnen et Thorn des officiers fermes pour arrêter et rallier les isolés du 1^{er} corps.

I

Kovno, 12 décembre 1812.

Le duc d'Elchingen est sur nous et il est talonné par une nombreuse cavalerie. Il faut donc déblayer de suite la ville. En conséquence, le roi ordonne qu'en passant à Kovno, vous fassiez prendre des vivres pour huit jours, des effets d'habillement et des armes autant que vous pourrez, que vous passiez ce soir les ponts et que vous cantonniez dans les villages les plus près de Kovno, sur la rive gauche du Niémen, route de Tilsit. Le roi postera ce soir son quartier général sur la rive gauche et fera défendre la tête de pont et les ouvrages par l'arrière-garde aux ordres du duc d'Elchingen. Le 4^e corps sera également sur la route de Tilsit dans les villages en arrière de vous. Arrivé dans cette position, ne

négligez aucun moyen pour rallier tout votre monde. Entendez-vous avec le vice-roi pour la désignation des villages que vos troupes et les siennes doivent occuper.

II

Kovno, 12 décembre 1812, 9 heures du soir.

Mettez-vous en marche demain 13, à 8 heures du matin, avec votre corps d'armée. Emportez autant de vivres que le soldat pourra en porter pour aller coucher à Skrauce. Vous serez précédé par l'infanterie et la cavalerie de la garde et suivi par les 4^e et 9^e corps d'armée. L'on continuera les jours suivants la marche dans l'ordre ci-dessus et les corps cantonneront échelonnés dans les villages les uns en arrière des autres. Après-demain, 14, vous partirez à la même heure pour Vilkoviski, le 15 pour Stal-lupönen et le 16 pour Gumbinnen où il sera donné de nouveaux ordres.

III

Wirballen, 15 décembre 1812.

Le Roi désirerait que vous envoyiez à l'avance quelques officiers généraux et un certain nombre d'officiers et de sous-officiers de vos régiments à Thorn pour y arrêter, réunir et rallier tous les hommes isolés de votre corps d'armée et les y retenir jusqu'à votre arrivée. Quant aux cadres de vos divisions, je vous transmettrai incessamment les ordres du Roi pour leur marche sur Thorn.

IV

Wirballen, 15 décembre 1812, 8 heures du soir.

Le Roi désire que vous envoyiez dans la nuit des officiers fermes à Gumbinnen pour y arrêter et rallier tous les hommes appartenant à votre corps d'armée.

93. *Les derniers jours de la retraite.*

De longues lettres de Berthier à l'Empereur¹ retracent les derniers jours de la retraite. Débarrassons ces lettres des noms propres et des détails purement militaires ; il reste ces traits terribles.

Lorsque l'armée entre le 8 décembre à Vilna, presque tous les hommes sont hébétés par le froid, et, malgré les ordres que donnent Murat et Berthier et bien que les Russes soient aux portes de la ville, officiers et soldats restent dans les maisons, refusent de marcher.

On marche pourtant, le 10, sur Evé et Kovno. Mais le froid excessif et la grande quantité de neige achèvent d'accabler l'armée. Le 10, le 11, elle se débande totalement. Ce n'est plus qu'une colonne qui chemine, plusieurs lieues durant, sur une route couverte de cadavres, et qui part au jour et arrive au soir, confusément et pêle-mêle. Ce n'est même plus une armée. L'armée peut-elle exister par 25 degrés de froid? Hélas! ce ne sont pas les ennemis, c'est la plus rigoureuse, la plus cruelle des saisons qui lui fait la guerre, qui la met dans l'impuissance d'agir, qui lui inflige des souffrances dont on ne peut se faire une idée.

Berthier, comme Murat, voudrait tenir le 12 à Kovno. Mais le désordre est extrême; on pille, on saccage les maisons; on brûle la moitié de la ville;

1. Nous gardons, aussi souvent que possible, dans ce sommaire exposé, les expressions de Berthier.

on passe le Niémen de tous côtés ; impossible d'arrêter le torrent des fuyards. A peine s'il y a une escorte pour garantir le roi de Naples, les généraux et les aigles. Le froid, toujours le froid, ce froid qui jette l'homme « dans un état de stupeur qui lui ôte tout sentiment ! » Les quatre cinquièmes de l'armée ou de ce qui porte ce nom — car ce n'est plus qu'une masse incohérente et où il n'y a point de combattants — ont des membres gelés, et lorsqu'on atteint Kœnigsberg dans la désorganisation la plus complète, les chirurgiens ne font que couper aux officiers et aux soldats les phalanges des doigts du pied et de la main. Les maladies se manifestent, Lariboisière meurt, Eblé meurt, et Berthier reconnaît tristement que les maux sont plus grands encore qu'on ne croyait et qu'ils ne sont pas finis !

94. *Carra Saint-Cyr au duc de Feltré.*

Le 16 décembre, à Hambourg, Carra Saint-Cyr ne se doute pas que Napoléon est sur le point de rentrer à Paris. Mais il connaît la retraite de la Grande Armée, il sait que l'Empereur arrivait le 5 décembre à quelques lieues de Vilna, il craint que le Danemark ne renonce à l'alliance avec la France pour entrer dans la coalition du Nord, et ces bruits qu'il entend de tous côtés, ces bruits affligeants et qui « nuisent beaucoup à l'opinion publique, » il les mande au ministre de la guerre.

Hambourg, 16 décembre 1812.

Les bruits qui courent depuis quelques jours, et particulièrement aujourd'hui, depuis le dernier courrier arrivé de Berlin, sont très affligeants en ce qui concerne la situation de la Grande Armée. Des lettres de commerce venant de la Prusse annoncent que des avant postes (sans doute quelques Cosaques) de l'armée de Koutouzov auraient passé le Bug. Ces lettres sont du 5 au 6; elles disent encore que Memel aurait été brûlé par les Russes. C'est par cette voie aussi que nous sommes instruits de l'arrivée de l'Empereur, le 5, à huit lieues de Vilna.

D'un autre côté, les lettres de Copenhague font craindre une révolution dans ce royaume. La disette des grains, la rareté du numéraire et, par suite, la dépréciation du papier sont les bases sur lesquelles les ennemis de l'Empereur s'appuient pour amener cette révolution et la faire tourner en faveur de la coalition du Nord

Je ne donne qu'en substance les bruits qui circulent et s'accumulent chaque jour et qui finiraient par nuire beaucoup à l'opinion publique s'ils n'étaient bientôt démentis d'une manière officielle.

Enfin, je me conforme aux ordres de V. E. en lui faisant connaître tout ce qui peut être utile au bien du service de l'Empereur.

95. *Puthod au duc de Feltre.*

Partout, dans les pays annexés à l'Empire, le mécontentement ose éclater après le grand désastre russe, et le général Puthod, commandant la 31^e division militaire¹, écrit au ministre de la guerre qu'un placard en langue hollandaise, affiché à la porte d'une église d'Enden, appelle les habitants de l'Ost-Frise à se soulever, à se joindre au soulèvement universel contre Napoléon. Puthod ajoute que des bruits sinistres sur la Grande Armée et l'Empereur courent à Amsterdam et que ces bruits « ne sont pas un simple tour d'agiotage. » Mais il a beau s'élever contre ces « faussetés, » il a beau menacer d'arrêter les coupables : l'Empire se désagrège et bientôt s'écroulera.

Groningue, 16 décembre 1812.

M. le commandant d'armes d'Emden m'a rendu compte, le 2 décembre, qu'un placard écrit à la main, portant des caractères d'imprimerie, a été trouvé affiché à la porte d'une église de cette ville et, s'exprimant en langue hollandaise, invitait tous les habitants de l'Ost-Frise et villes cédées à la France à se joindre à une révolte universelle qui doit avoir lieu dans toutes les parties de l'Empire, et terminant par ces mots : « La concorde fait la force. »

J'ai, en conséquence, sur-le-champ, donné l'ordre à ce commandant et à celui du département de l'Ems

1. La 31^e division militaire, dont le chef-lieu était Groningue, comprenait quatre départements : Bouches de l'Yssel, Frise, Ems occidental et Ems oriental.

oriental de prendre toutes les mesures pour découvrir les auteurs de ce placard. Il ne m'est point encore arrivé de nouveaux rapports à ce sujet; ce qui m'a fait différer jusqu'à présent d'instruire V. E. de cette circonstance, espérant pouvoir lui donner quelques détails certains sur cette affaire.

Depuis encore, S. A. S. le prince gouverneur général¹ m'a annoncé que l'on avait répandu à Amsterdam des bruits sinistres sur la Grande Armée et l'Empereur; l'on ajoutait que S. A. S. était partie dans la nuit pour se rendre à Paris. Le duc de Plaisance me disait encore que S. A. S. est persuadée que ces bruits ne sont pas un simple tour d'agiotage et qu'elle croit que des émissaires anglais s'en mêlent.

J'ai, en conséquence, donné les ordres les plus sévères à MM. les commandants des départements et à ceux de la gendarmerie pour qu'ils aient à prendre les précautions nécessaires pour découvrir : 1° si de pareils bruits se répandent dans la 31^e division, 2° les personnes qui se chargent de les colporter et, finalement, le but qu'elles ont en semant de pareilles faussetés. J'ai de même recommandé à tous les chefs militaires de faire observer partout la plus grande surveillance et j'en ai instruit les fonctionnaires supérieurs de la police pour qu'ils fassent veiller de leur côté et arrêter les coupables. J'aurai soin de tenir V. E. au courant de ce que je pourrais apprendre de nouveau.

1. Le Brun, duc de Plaisance, prince archi-trésorier de l'Empire, était gouverneur général des départements de la Hollande.

96. *Berthier à Davout.*

Ordre au prince d'Eckmühl de se rendre à Thorn pour y réorganiser son corps d'armée et, une fois là, d'adresser au roi de Naples un rapport quotidien.

I

Gumbinnen, 17 décembre 1812, 10 heures du soir.

Le Roi ordonne que vous vous rendiez à Thorn pour vous y occuper avec la plus grande activité du soin de réorganiser votre corps d'armée. Faites prévenir sur tous les points que c'est là que tout ce qui appartient au 1^{er} corps doit se réunir. Faites partir demain les aigles, les cadres, les officiers, sous-officiers et soldats, enfin tout ce qui se trouve ici du 1^{er} corps d'armée pour se rendre à Thorn par la direction de Darkehmen, Gerdauen, Schippenbeil, Guttstadt, Osterode et Strassburg. Faites-les précéder par des officiers chargés d'annoncer leur passage et de faire préparer les subsistances en route. Faites marcher tout dans le meilleur ordre. Quand vous serez arrivé à Thorn, profitez chaque jour du passage de l'estafette pour m'instruire des progrès successifs de la réorganisation de votre corps et m'en faire parvenir très fréquemment les états de situation.

II

Kœnigsberg, 20 décembre 1812.

L'intention du Roi est qu'une fois arrivé à votre

destination vous m'adressiez tous les jours un rapport qui fasse connaître l'état de situation de tous les régiments de votre corps d'armée, infanterie, cavalerie, etc., en faisant mention, dans une colonne d'observation, des hommes armés et non armés.

97. *Berthier à Macdonald.*

Macdonald a reçu l'ordre, le 9, de s'approcher lentement de Tilsit et, le 14, de venir promptement à Tilsit et de là à Wehlau. Le 18, après avoir reçu la lettre du 9, Macdonald répond qu'il part le lendemain, et Berthier, qui reçoit cette réponse le 21, réplique que la Grande Armée — ou ce qu'on nomme ainsi — ne pourra aider Macdonald : Murat et Berthier n'ont pas encore réuni de forces suffisantes; « nous sommes, avoue Berthier, très en retard; » c'est à Macdonald à agir seul, à « culbuter ce qui s'oppose à lui. »

Kœnigsberg, 21 décembre 1812.

Je reçois le primata de votre lettre du 18. J'avais reçu avant le duplicata et le triplicata. Votre aide de camp a vu le Roi, lui a fait connaître la situation des choses. Nous espérons qu'avec la belle armée que vous avez vous culbuterez tout ce qui se présentera devant vous et qui s'opposerait à votre marche sur le Niémen. Le Roi rassemble ici les troupes de la division Loison et celles de la division Heudelet dont la tête est arrivée ici aujourd'hui. Aussitôt que Sa Majesté aura réuni des forces suffisantes, elle agira de manière à seconder votre mouvement. Mais nous sommes fort en retard.

98. *Lefebvre à Berthier.*

On jugera de l'état de la Grande Armée par l'état de la vieille garde, tel qu'il est retracé dans cette lettre du maréchal Lefebvre.

Insterbourg, 21 décembre 1812.

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. l'état de situation détaillé de la vieille garde au 20 de ce mois¹.

MM. les généraux Curial et Michel sont venus me prévenir qu'en cas de grand froid aucun homme de la vieille garde ne pourrait faire feu, et que dans ce moment il y avait tout au plus 500 hommes qui fussent en état. Tout le reste des présents est gelé et gangrené à un tel point qu'ils périront tous si on n'y apporte un prompt remède. On en fait partir aujourd'hui 200 des plus malades en traîneau pour Danzig, afin qu'on puisse leur faire au plus tôt l'amputation des doigts des pieds et des mains.

1. La vieille garde comptait à Smolensk 185 officiers et 5.777 hommes de troupe; elle n'a plus que 159 officiers et 4.312 soldats.

99. Mortier et Lefebvre à Berthier.

Les deux maréchaux qui commandent la vieille et la jeune garde, le duc de Danzig et le duc de Trévis, Lefebvre et Mortier, sont à Insterbourg; ils se concertent sur toutes choses et Lefebvre refuse de commander à Mortier : tous deux recevront de Berthier les mêmes ordres, tous deux se conformeront aux instructions du major général. Mais Mortier remarque que le quart de ses hommes est seul en état de combattre et Lefebvre s'indigne qu'une poignée de paysans ait désarmé et déshabillé les quinze cavaliers que Bessières avait laissés à Gumbinnen.

I

Mortier à Berthier.

Insterbourg, 21 décembre 1812.

Monseigneur, M. le duc d'Istrie est parti ce matin avec la cavalerie de la garde; il a laissé ici environ 300 chevaux des différents régiments aux ordres du général Colbert.

L'ennemi n'a point encore paru à Gumbinnen, comme le bruit s'en était répandu. Nous nous sommes concertés, M. le duc de Danzig et moi, pour le service de la place d'Insterbourg, et, dans le cas d'un mouvement de l'ennemi, nous suivrons les instructions de V. A. Je dois toutefois lui observer que dans les hommes présents sous les armes, un quart au plus est susceptible de combattre.

II

Lefebvre à Berthier.

Insterbourg, 21 décembre 1812.

Monseigneur, il est fort inutile de parler à V. A. du délabrement des hommes restants de la garde impériale et de celle de Sa Majesté napolitaine qui ne sont qu'au nombre de 260 combattants, officiers compris; le reste se fera pour le mieux. Je ne crains que pour les aigles. Le maréchal Mortier et moi ne font qu'un répondant. Je ne voudrais pas avoir le commandement sur lui; je prie donc V. A. de vouloir lui adresser les mêmes ordres qu'à moi.

La régence de Gumbinnen vient de renvoyer les quinze hommes que le maréchal Bessières avait laissés en leur ville en leur disant et en écrivant même au général Colbert¹ qu'il (*sic*) attendait les Russes d'un moment à l'autre.

A l'instant arrive le maréchal de logis commandant le poste en arrière, annonçant que des paysans prussiens, ayant à leur tête un officier de leur nation, avaient désarmé ces quinze hommes et les avait déshabillés, cet officier encourageant ces paysans contre les Français.

Si l'ennemi fait un mouvement sur Insterbourg, nous nous conformerons aux instructions de Votre Altesse du 19 de ce mois, si toutefois l'ennemi nous en laisse le temps, car nous ne pouvons plus compter et je n'ai jamais compté sur les avis que nous donnent les habitants, et le peu de mauvaise cavalerie que le maréchal Bessières a bien voulu avoir la bonté de nous laisser n'est pas dans le cas de nous éclairer. Puisqu'elle se laisse déshabiller et chasser par une

1. Lefebvre, à l'alsacienne, a écrit « Golbert » et, en revanche, « Cumbinen. »

poignée de paysans, que fera-t-elle quand elle verra l'ennemi?

Je prie V. A. de nous faire une réponse sur-le-champ¹.

1. Il signe toujours « duc de Dantzick ».

100. *Mortier à Berthier.*

Dans cette lettre, le duc de Trévisé revient sur le fait cité la veille par le maréchal Lefebvre et il explique, après avoir fait une enquête, comment des paysans ivres qui revenaient d'une noce ont attaqué et dépouillé des chasseurs à cheval. Il croit d'ailleurs que l'esprit de la population est mauvais; il assure que les soldats isolés sont assaillis par les paysans et les juifs; il rappelle que le quart de la jeune garde est seul en état de combattre, et combien d'éclopés ont les pieds et les mains gelés, combien ont à subir une amputation !

Inssterbourg, 22 décembre 1812.

Monseigneur, M. le maréchal duc de Danzig a rendu compte à V. A. d'une scène qui eut lieu la nuit dernière sur la route de Gumbinnen où plusieurs chasseurs furent battus et dépouillés. Le maréchal des logis qui est venu rendre compte de cet événement assurait qu'un officier prussien était à la tête des paysans armés et les excitait au désordre. Ce dernier fait n'est point prouvé, d'après les renseignements qu'on a recueillis sur les lieux. Le détachement envoyé à cet effet a rencontré des hommes armés qui ont fait feu sur lui; ces paysans, armés de mauvais fusils, étaient tous ivres; ils avaient avec eux un violon et un trompette; ils prétendaient célébrer une noce. A leur tête se trouvait le nommé Georges Hausel, né à Mayence, du régiment des fusiliers grenadiers, sur lequel on a trouvé les boucles d'oreilles d'un des chasseurs dé-

pouillés. Je vais traduire cet homme à une commission militaire.

Hier, la régence de Gumbinnen a engagé le commandant du piquet qui se trouvait dans cette ville, à partir, en lui représentant qu'il se trouvait compromis. J'ai envoyé depuis dans cet endroit, et voici les renseignements que la régence a donnés à l'aide de camp du général Colbert. Hier 21, 7 à 800 Cosaques et hussards rouges sont entrés à Pillkallen; ils ont maltraité les partisans de la cause polonaise et ont rançonné plusieurs habitants; ils ont parlé de se réunir sur la route de Gumbinnen; cependant, ils n'ont point encore paru à Stallupöhnen; le bourgmestre croit fortement qu'ils arriveront aujourd'hui à Gumbinnen.

Il paraît constant que, sur les routes, les paysans et les juifs attaquent les soldats isolés.

J'ai fait venir chez moi le bourgmestre d'Insterbourg. Il m'a promis de maintenir le bon ordre dans sa ville. Je lui ai représenté qu'il y allait de son intérêt et de celui des habitants.

La situation que m'a remise ce matin le général Colbert porte à 19 officiers et 200 sous-officiers et soldats le nombre des hommes à cheval sous ses ordres pouvant combattre. Les détachements des 19^e et 24^e régiments de chasseurs sont fort mal composés.

P.-S. — Parmi les hommes portés présents sous les armes, sur la situation que j'ai eu l'honneur de vous envoyer hier, un quart au plus est en état de combattre. Je vous prie de m'autoriser à faire partir pour Danzig les hommes éclopés, ceux dont les pieds et les mains sont gelés; parmi ces derniers, il y aura beaucoup d'amputations à faire.

101. *Murat à Berthier*

Murat répond à la lettre précédente de Mortier qui demandait l'autorisation de faire partir les éclopés.

Kœnigsberg, 23 décembre 1812.

Mon cousin, je désire que vous répondiez à M. le duc de Trévisé que j'approuve qu'il renvoie à Elbing tous les hommes de la garde impériale et de la mienne jugés hors d'état de service.

Il faut lui recommander de se garder militairement et, si jamais il arrivait que l'ennemi se fût placé de manière à lui faire craindre qu'il ne peut pas arriver avant lui sur Kœnigsberg, il devrait manœuvrer pour arriver en toute sûreté sur Elbing ou Marienbourg.

102. *Renforts napolitains.*

Le 24 octobre 1812, pendant que Napoléon et Murat étaient en Russie, le duc de Feltre, ministre de la guerre, écrivit à la reine de Naples que l'Empereur avait besoin de renforts et demandait au royaume 7.000 hommes et au moins 3.500.

Caroline répondit de Portici, le 7 novembre, au duc de Feltre, qu'il était impossible au royaume de Naples de fournir de nouvelles troupes.

« Nous n'avons plus, disait-elle, un soldat français. Dix mille Napolitains, l'élite de nos forces, ont été envoyés à la Grande Armée. Toutes les troupes qui nous restent sont, pour la presque totalité, de nouvelles levées, n'ayant aucune expérience de la guerre, et leur nombre n'est dans aucune proportion avec le service journalier des besoins de l'intérieur, l'état de guerre où nous tient le brigandage, la surveillance et la compression qu'exigent les ennemis du dedans et les moyens de répression qu'il faut opposer partout à l'audace et à l'activité de la contrebande. »

L'Empereur, il est vrai, pensait peut-être que le royaume pouvait faire de nouvelles levées. Mais, remarquait Caroline, les dépenses qu'on venait de faire pour mettre l'armée sur le pied de guerre avaient épuisé le budget du ministère de la guerre ; la dette s'était accrue ; il fallait craindre le mécontentement, craindre « le fléau contagieux de la désertion ; » n'avait-on pas déjà « forcé toutes les mesures » et « anticipé sur toutes les conscriptions ? »

« Nous n'avons, ajoutait la reine, que trop de jeunes soldats dans nos régiments; une autre conscription, prise à l'avance, ne nous donnerait que des enfants, et elle achèverait de porter le désespoir dans les familles. »

Mais, pour entrer dans les vues de l'Empereur, pour seconder ses projets, pour lui prouver tout son dévouement, voici ce que Caroline proposait.

« Nous avons, écrivait-elle, un régiment provisoire fort de 3.000 hommes composés, pour la plus grande partie, d'hommes sortis des prisons où ils étaient détenus pour des délits de révolution sur des inculpations et des soupçons plus ou moins graves. Ce corps a de bons officiers; il est bien exercé et composé de soldats robustes et endurcis aux fatigues. S'il devait faire la guerre en Italie, on pourrait craindre qu'il n'essuyât beaucoup de désertions. Mais, s'il était employé au delà des Alpes, je crois qu'on en pourrait attendre un excellent service. Il serait possible d'envoyer ce régiment en Allemagne et même d'en former un pareil et composé des mêmes éléments; nous avons les éléments nécessaires; mais les dépenses de première mise et d'entretien sont au-dessus de nos facultés. Pour nous mettre en état d'organiser un nouveau corps, de remplir complètement nos nouveaux cadres et de nous tenir au courant pour le paiement de nos autres troupes, afin de les rendre satisfaites et de pouvoir compter sur leur dévouement, il serait nécessaire que l'Empereur voulût se charger de payer entièrement, c'est-à-dire pour la solde et pour l'entretien, toutes nos troupes hors du royaume; car tel est l'état de nos finances que, si notre trésor ne reçoit pas quelque soulagement, de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices, je le dis avec douleur, nous sont impossibles. »

Caroline conclut en disant qu'elle va écrire au Roi, qu'elle ne peut envoyer de troupes hors du

royaume, former un nouveau régiment sans l' « aveu formel » de Murat. Mais trois mois peuvent s'écouler sans qu'elle reçoive de réponse. Que l'Empereur communique donc au Roi ses intentions : « C'est le moyen de s'entendre bien vite et de gagner du temps; » il suffira que le Roi envoie à Naples toutes les autorisations nécessaires.

Le duc de Feltre n'envoya pas à Napoléon la lettre de la reine, et il n'en eut pas le temps. Mais le 24 décembre, l'Empereur, de retour, lisait les propositions de sa sœur; il eut un accès de colère et il s'écria : « Je n'ai pas besoin de galériens ni d'hommes sortis de prison, dans mes armées, et je veux encore moins de troupes napolitaines ! »

103. *Murat à Berthier.*

Cette lettre de Murat ne contient que des ordres de peu d'importance : envoyer à Labiau 400 Prussiens de la garnison de Kœnigsberg et armer de fusils dans la journée même un bataillon de pionniers espagnols. Mais il y a un mot intéressant, le mot de la fin : que l'on ne saurait avoir trop de Polonais à cheval, que ce sont d'excellents éclaireurs et comme les Cosaques de l'armée française.

Kœnigsberg, 24 décembre 1812.

Donnez l'ordre à M. le gouverneur de la place d'envoyer à Labiau 400 hommes d'infanterie prussienne pris sur la garnison de Kœnigsberg.

Donnez les ordres nécessaires pour faire armer de fusils le 1^{er} régiment de pionniers espagnols qui est arrivé ce matin et annoncez à M. le maréchal duc d'Elchingen que ce régiment fera partie de la division Marchand. Il faudrait recommander que cet armement eût lieu dans la journée et ordonner qu'on s'occupât de suite de l'instruction de ce bataillon.

Il faut faire donner au régiment de cavalerie polonaise qui se trouve ici les 400 selles qui ont été confectionnées pour lui. J'en autoriserai le paiement. On ne saurait trop avoir dans ce moment de Polonais à cheval ; ces hommes nous seront d'une très grande utilité pour nous éclairer ; ce sont, pour ainsi dire, des Cosaques.

104. *Stentzler à Schön.*

On a lu plus haut (pièce 6) que Wrède est entièrement Allemand, *ganz deutsch*. Dans cette lettre du bailli Stentzler à Schön, nous voyons qu'il exprime l'espoir d'une prochaine délivrance de l'Allemagne, qu'il croit le moment venu de défendre la bonne cause (*die gute Sache*), mais à condition que la Prusse et l'Autriche se mettent à la tête du mouvement, car seuls, les princes de l'Empire sont trop faibles (*zu schwach*).

Stradaunen, 24 décembre 1812, tard dans la soirée.

Nous ne savons pas du tout ici ce qui se passe chez vous, ce qu'il advient des canons de Tilsit, comment vont les affaires du corps prussien à Mitau, ni quel parti nous semblons maintenant vouloir prendre. Notre maître voudrait-il encore laisser les ennemis de l'Est achever de ravager notre petit pays déjà ruiné par des amis? En ce cas, la voix publique, c'est de se rendre à discrétion.

Le général de Wrède a dit à Lyck : « Tout dépend maintenant de la Prusse et de l'Autriche. Les deux puissances ont du moins encore des hommes. Les princes de l'Empire se régleront là-dessus; ils seraient trop faibles pour faire seuls quelque chose en faveur de la bonne cause, et pourtant ils le voudraient bien, car le moment est unique¹. »

1. Stägemann. *Briefe*. I, p. 254.

105. *Murat à Berthier.*

Kœnigsberg était la ville où les rescapés de Russie croyaient trouver le repos et la fin de leurs misères. Tous les jours des isolés, des trainards arrivaient, et non seulement des soldats et sous-officiers, mais des officiers, lieutenants, capitaines, colonels, généraux ; le 20 décembre, il y avait à Kœnigsberg 255 généraux et 699 colonels ! Larrey ne trouvait-il pas à son arrivée plus de 10.000 malades et blessés et dans les hôpitaux et dans les maisons ? De là l'ordre suivant, donné par Murat, de désencombrer Kœnigsberg, et ce mot *désencombrer* est alors un mot courant.

Kœnigsberg, 25 décembre 1812.

Je suis informé que la ville s'encombre de plus en plus par les hommes isolés et les trainards. Je désire que vous réitériez les ordres les plus pressants au gouverneur pour que, sous aucun prétexte, il ne leur soit délivré de billets de logement que pour plus d'un jour, et qu'il emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour faire sortir dans la journée d'aujourd'hui et de demain tous les hommes qui n'appartiennent point aux corps destinés à rester à Kœnigsberg. Cet ordre est applicable aux généraux, officiers supérieurs et officiers subalternes. Exigez qu'il vous soit remis tous les soirs l'état de tous ceux qui seront partis et de ceux qui y resteraient encore.

106. *Mortier à Berthier.*

Nouvelle lettre de Mortier. Il loue la discipline de ses troupes, mais il n'a pas assez de monde, il ne peut manœuvrer avec 75 chevaux sur les deux rives de l'Alle devant une nombreuse cavalerie, et il continue à se plaindre du mauvais esprit de la population prussienne qui informe les Russes de tout ce qui se passe.

Wehlau, 25 décembre 1812.

V. A. me fait l'honneur de me prévenir qu'elle a donné l'ordre à 200 marins de la garde de venir à Tapiau.

J'ai occupé jusqu'à ce soir Taplaken par un poste de cavalerie. J'avais également du monde à mi-chemin d'Insterbourg à Wehlau. J'ai fait replier ce soir tous ces postes pour ne pas les compromettre. V. A. voudra bien me permettre de lui observer qu'avec 75 chevaux je ne puis pas manœuvrer sur les deux rives de l'Alle devant une cavalerie nombreuse.

Je n'ai point à me plaindre de la discipline des troupes et j'ai donné des ordres pour que, sous aucun prétexte, il ne se commît aucun abus. Mais j'ai beaucoup à me plaindre du mauvais esprit dont les habitants, en général, sont animés, et j'ai de fortes raisons pour croire que, par leurs soins, l'ennemi est exactement informé de tout ce qui se passe.

107. *Le département des Bouches-du-Weser
après le 29^e Bulletin.*

Le 26 décembre, Carra Saint-Cyr (cf. plus haut, pièces 85 et 94) envoie au ministre les rapports de deux de ses lieutenants qu'il approuve sans réserve : 1^o Une lettre du général Lacroix qui commandait la 10^e brigade des gardes nationales et qui dénonce le « mauvais esprit » des habitants de Brème et la joie qu'ils ont fait éclater lorsqu'ils ont connu le 29^e Bulletin ; 2^o Un long rapport du général Vachot qui commande le département des Bouches-du-Weser. « Ce rapport, remarque Carra Saint-Cyr, établit des faits exacts sur l'esprit des habitants : il confirme l'opinion que j'ai depuis longtemps de la nécessité d'avoir une force imposante sur ce point pour comprimer les mauvaises dispositions des malveillants et ennemis de l'Empire. Le général Vachot a très bien servi depuis que le commandement du département lui a été confié ; il voit les choses telles qu'elles sont, et son rapport mérite confiance ; le tableau qu'il fait peut s'étendre à cinq lieues de la côte, depuis Ritzbüttel jusqu'à Varel ; c'est une population sur laquelle j'ai eu sans cesse les yeux et qui a constamment montré le plus mauvais esprit ; il faut beaucoup de rigueur et de sévérité pour la ramener dans l'ordre. Je n'ai en ce moment aucune inquiétude pour le département du Weser parce que j'y ai des forces toutes prêtes à faire respecter et exécuter les lois de l'Empire. Mais l'autorité militaire est si souvent entravée dans ses mouvements extraordinaires que je regarde

comme une mesure nécessaire, au mois de mars ou avril prochain, de mettre en état de siège toute la côte de la 32^e division militaire, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'aux frontières du département de l'Ems oriental. »

I

Lettre du général Lacroix.

Brême, 24 décembre 1812.

Je croirais manquer à mes devoirs si je ne vous faisais pas connaître le mauvais esprit qui règne parmi les habitants de la ville de Brême. Depuis que le 29^e Bulletin a fait mention des pertes que nous avons faites en Russie, lesquelles étaient connues de tous les habitants depuis plusieurs jours, ils n'ont plus caché leur joie et la font paraître même devant les militaires de la garnison. Cette conduite des ennemis de l'Empire mériterait, je crois, de la surveillance.

II

Rapport du général Vachot.

Mon général, le 29^e Bulletin de la Grande Armée, arrivé hier, nous a appris les pertes considérables que des circonstances qu'il n'était possible ni de prévoir, ni d'empêcher, lui ont fait éprouver. Cet événement, tout désastreux qu'il est, loin d'abattre le courage des Français, lui donnera une nouvelle énergie; il opérera une réunion de moyens et d'efforts qui, en réparant ces pertes, fournira au peuple français une occasion de manifester ce qu'a droit d'attendre de son amour son auguste chef.

Mais si ces événements survenus à la Grande Armée vont servir à faire connaître le dévouement sans bornes des membres de la grande nation, ils

ont dévoilé en même temps l'ingratitude de ses enfants adoptifs.

Les Brêmois, ce peuple mercantile, uniquement occupé de ses intérêts, ne voyant que la perte des bénéfiques dont des circonstances passagères le privent, incapable d'un sentiment généreux, voit avec une indifférence mêlée d'un plaisir barbare les malheurs de la patrie; il se réjouit lorsque nous nous affligeons; il se repaît d'espérances criminelles et attend, avec une impatience coupable, l'instant de lever le masque qui couvre son ingratitude et sa perfidie.

Placé par la confiance de S. M. l'Empereur au commandement de ce département, j'ai dû en surveiller l'esprit public et, donnant toute mon attention à cet objet important, je n'ai eu que trop lieu de me convaincre qu'il n'offrait rien de satisfaisant.

Depuis longtemps les nouvelles les plus absurdes, nées dans les petits conciliabules appelés *casinos*, circulaient ici; depuis plusieurs jours on débitait clandestinement et avec exagération les derniers événements de l'armée; mais on se les communiquait encore à l'oreille. Lorsque le 29^e bulletin est arrivé, alors les fidèles habitants de Brême ont cru devoir ne plus dissimuler leur contentement; on a vu les citoyens se féliciter dans les rues et la joie la plus indécente briller sur les physionomies.

Que penser d'un peuple qui s'afflige de nos succès et se réjouit de nos désastres? Est-il réellement membre de l'Etat, celui qui en désire la ruine? Ne tenterait-il pas lui-même de l'opérer s'il en avait l'audace ou assez de confiance en ses moyens? Oui, certainement, il est étranger à la patrie, les lois protectrices ne sont plus faites pour lui, il doit être traité en peuple conquis.

Tel est l'esprit des habitants de Brême, tel est celui des habitants des Bouches-du-Weser; ils sont les ennemis de la France, il ne leur manque

que de l'audace pour le manifester. D'après cette connaissance qui ne laisse aucun doute, le gouvernement peut sans injustice puiser dans ce pays des ressources dont il abonde : des hommes pour envoyer en Espagne, des chevaux pour remonter l'armée.

Tel est le tableau qu'un devoir rigoureux me fait tracer; cette peinture répugnait à mon caractère, mais j'ai dû céder à des obligations sacrées.

108. *Ordre de Murat.*

Murat achève de *désencombrer* Königsberg et, ainsi que Berthier, commence à y voir clair. Il prend quelques mesures, entre autres celle d'installer à Elbing le quartier général de cavalerie et de déclarer déserteur quiconque reste sur les derrières ou rentre dans les dépôts sans permission.

26 décembre 1812.

Donne l'ordre au duc d'Istrie de s'établir à Elbing de sa personne et toute sa cavalerie disponible dans les villages de Preuss Holland.

Faire un ordre du jour qui déclare déserteur à l'ennemi tout soldat de la division Heudelet et des régiments et détachements de marche qui quitterait les drapeaux et serait trouvé sur les derrières ou rentrerait sans permission dans les dépôts généraux. Cet ordre devra être lu à la tête de toutes les compagnies et détachements huit jours de suite.

109. *Les Russes à Wehlau.*

Mortier informe Berthier dans ces deux lettres que des Cosaques sont entrés à Wehlau le 27 décembre, et ils ont dit qu'ils venaient en amis, ils ont payé comptant tout ce qu'ils prenaient, ils n'ont pas pillé, ils ont même donné de l'argent aux pauvres!

I

Tapiau, 28 décembre 1812.

Monseigneur, hier, après votre départ, 150 Cosaques seulement sont entrés dans Wehlau; ils n'ont commis aucun désordre; le surplus est resté hors de la ville. Ces Cosaques étaient commandés par un major qui prévint les habitants, au nom de l'empereur Alexandre, qu'ils arrivaient en Prusse comme amis et pour les protéger. Ils ont payé comptant tout ce qu'ils ont pris et n'ont point touché aux magasins. Ils ont distribué de l'argent aux pauvres.

Je tiens ces détails d'une lettre interceptée, écrite par un habitant de cette ville. Elle est, au surplus, écrite dans un sens qui annonce pour nous des dispositions favorables.

Ce major a ajouté qu'il appartenait au corps de Platov qui arriverait incessamment à Wehlau.

Je viens de faire partir une reconnaissance pour s'approcher autant que possible de cette ville.

II

Tapiau, 28 décembre 1812, 1 heure 1/2 après midi.

Monseigneur, mes reconnaissances viennent de rentrer; elles se sont portées jusqu'à Ripkeim. L'ennemi a évacué Wehlau; une partie s'est retirée sur Taplacken et l'autre a pris à gauche (faisant face à nous); il y avait encore une quinzaine de Cosaques en vue.

Le général Heudelet vient d'arriver avec ses troupes. Je présume que dans la journée je recevrai des ordres de Votre Altesse.

Ma reconnaissance a ramené de Wehlau un lancier polonais qui avait été grièvement blessé à l'affaire du 26.

110. *Ney à Berthier.*

Ney envoie à Berthier une lettre où Ledru des Essarts se plaint de l'encombrement de Marienbourg¹ et il expose au major général les mesures qu'il a prises pour faciliter la tâche de Ledru ainsi que le rassemblement des 2^e et 3^e corps. Il s'efforce de rétablir l'ordre et la discipline; il annonce qu'il châtiara l'officier qui a indignement maltraité un maître de poste; il s'exprime dans les termes les plus sévères sur le compte du général Latrille de Lorencez, chef d'état-major du 2^e corps.

Kœnigsberg, 27 décembre 1812.

Monseigneur, un de mes aides de camp que j'avais envoyé à Marienbourg vient de me rapporter les états de situation des 2^e et 3^e corps d'armée; j'ai l'honneur de vous les adresser.

Je mets aussi sous les yeux de V. A. S. extrait du rapport du général Ledru. Vous y verrez qu'il règne beaucoup de désordre dans la ville de Marienbourg à cause de l'encombrement qu'y produit un grand nombre d'officiers généraux, d'officiers et de soldats qui n'appartiennent ni au 2^e ni au 3^e corps d'armée. Le Roi jugera sans doute convenable de prendre les mesures les plus sévères pour que chacun rejoigne le lieu de rassemblement qui lui est indiqué. Il est aussi nécessaire que S. M. veuille bien donner des

1. Ledru des Essarts écrit qu'une ville qui ne peut pas loger 4.000 hommes doit en loger le double, qu'il y a « une confusion qui fait perdre la tête aux autorités, » que le commandant supérieur, officier prussien plein de bonne volonté, n'y entend rien.

ordres pour que les troupes reçoivent leur solde et les effets d'habillement, équipement et armement qui leur manquent.

Mon aide de camp a eu beaucoup de peine à obtenir du général Lorencez, chef de l'état-major du 2^e corps, l'état de situation que je lui demandais. Ce général prétend que je n'aie aucun ordre à donner à ce corps d'armée. Je prie V. A. S. de le faire rentrer dans le devoir. L'humeur que montre ce général a été excitée par les plaintes que j'ai été obligé de porter contre lui. Lorsqu'après la blessure du duc de Reggio, je pris le commandement de son corps d'armée, il n'avait aucune nouvelle du général Lorencez qui ne s'est pas non plus montré pendant tout le reste de la retraite. Cet officier général est du nombre de ceux qu'il serait juste et utile de renvoyer sans traitement parce que, dans les circonstances difficiles, il est impossible d'obtenir d'eux la moindre preuve de zèle et de dévouement¹.

On m'a rendu compte que le maître de poste de Sommerau a été indignement maltraité par le sieur Mouchet, officier de chasseurs du régiment de marche commandé par le colonel Farine. Je ferai faire des recherches à ce sujet et punir sévèrement le coupable. Je crois qu'il serait nécessaire d'attacher des gendarmes à chacune des maisons de poste qui se trouvent sur la route de Königsberg à Elbing, et il est à craindre que sans cette précaution le service ne soit interrompu, car on commence déjà à enlever les chevaux de vive force.

P.-S. — Je viens de prescrire au général Ledru de nommer un des généraux de brigade soit du 2^e ou 3^e corps pour prendre le commandement de

1. Guillaume Latrille, général de brigade (10 février 1807) et baron de Lorencez (29 juin 1808) devint, malgré Ney et le blâme terrible que le maréchal lui avait infligé, général de division et comte de l'Empire l'année suivante (13 mars et 11 septembre 1813).

Mariembourg, de faire évacuer cette ville par tous les hommes isolés en détachement qui seraient étrangers aux 2^e et 3^e corps, de faire prendre à Danzig les effets d'habillement et d'équipement qui pourraient appartenir aux hommes des divers régiments, enfin de tirer d'Elbing les vivres nécessaires à la subsistance des troupes, d'écrire à tous les commandants militaires sur la Vistule et l'Oder pour faire rétrograder sur Mariembourg les hommes valides qui feraient partie des 2^e et 3^e corps.

111. *Berthier à Davout.*

Dernières lettres de Berthier à Davout. Dans les deux premières, écrites avec une hâte fébrile, le major général mande au prince d'Eckmühl ce qu'il sait et il avoue qu'il sait peu de chose, qu'il a peu de nouvelles certaines et sûres, qu'il est « dans la plus grande ignorance. » Il ne cache pas ses alarmes, la crainte que lui donne la situation de l'armée — qui, dit-il, est fort en l'air — et l'inquiétude que lui inspire, ainsi qu'à Murat, le silence de Macdonald. Dans la quatrième, il respire, et c'est avec joie qu'il annonce l'arrivée du duc de Tarente à Tilsit; mais il ne soupçonne pas encore la défection de Yorck.

I

Kœnigsberg, 27 décembre 1812.

Je reçois votre lettre datée de Thorn le 25.

Je vous remercie des nouvelles que vous voulez bien nous donner. Le Roi est inquiet du 10^e corps. Le duc de Tarente nous a mandé qu'il partait le 21 de Chawli, et il devrait être dans ce moment sur le Niémen. Les Cosaques l'entourent de manière qu'il nous est impossible de correspondre avec lui. Cependant, il a 28.000 hommes et avec cela on fait une trouée.

La cavalerie ennemie borde toute la rive gauche du Niémen jusqu'à Reuss. On dit qu'on attend de l'infanterie à Tilsit; on dit qu'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie se porte sur Insterbourg.

Mais, en général, nous sommes dans la plus grande ignorance sur ce qui se passe.

La division Loison n'a rallié que 1.500 hommes qui servent à la garnison de cette place.

Neuf bataillons de la division Heudelet sont arrivés ici ; ce sont de beaux jeunes gens, mais qui n'ont pas encore tiré un coup de fusil.

Le Roi a fait partir aujourd'hui les six bataillons les premiers arrivés pour prendre position à Tapiau.

Les Cosaques se sont déjà montrés à Wehlau.

S. M. tient ici jusqu'à ce qu'elle puisse avoir des nouvelles du duc de Tarente.

Vous jugerez de notre position. Elle est fort en l'air, l'ennemi occupant Tilsit et Insterbourg, car il peut manœuvrer de cette dernière ville sur Wehlau.

Nous n'avons point de nouvelles de Varsovie.

Continuez à nous instruire par l'estafette de tout ce que vous pourrez savoir.

II

Koenigsberg, 28 décembre 1812.

Nous sommes toujours ici dans l'attente des nouvelles du duc de Tarente qui, cependant, doit être près du Niémen. Un parti de 100 hussards noirs prussiens, parti de Labiau, a été jusqu'à Tilsit, a chargé à l'improviste quelques dragons et Cosaques russes qui s'y trouvaient. On disait le duc de Tarente à une marche de Tilsit.

Il paraît que les Prussiens ont évacué Memel.

150 Cosaques sont venus occuper Wehlau.

Le duc de Trévise s'est porté sur Tapiau où arrive ce soir six bataillons de la division Heudelet et 500 chevaux.

On dit que l'ennemi porte des forces d'infanterie

et de cavalerie sur Insterbourg; mais cela n'est pas certain.

Jusqu'à l'arrivée du duc de Tarente, nous sommes ici très en l'air. Mais jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles du 10^e corps, il est bien important d'occuper Tapiau, Labiau et Kœnigsberg.

Vous sentirez, prince, l'importance d'arrêter tous les trainards et de les renvoyer chacun à leurs corps.

Envoyez-moi ici tous les hommes de la 34^e division (ci-devant Loison) et de la 30^e commandée par le général Heudelet.

Je vous engage à correspondre souvent avec moi. J'aurai soin de vous tenir au courant de ce qui se passera.

Il est bien important de faire faire un état des généraux, officiers et soldats qui sont arrivés sur la Vistule, accompagnant leurs aigles.

III

Kœnigsberg, 28 décembre 1812.

Je vous envoie un ordre du Roi pour éviter l'encombrement et le désordre dans la ville de Thorn; je vous prie de le faire mettre à exécution.

IV

Kœnigsberg, 29 décembre 1812.

Je m'empresse de vous annoncer que l'avant-garde du duc de Tarente, commandée par le général Bachelu, est entrée hier à Tilsit après avoir culbuté la colonne ennemie commandée par le général Vlastov à Piktupönen, pris deux bataillons russes et deux pièces de canon. Le maréchal duc de Tarente avec la

division Grandjean, la colonne du général Massenbach et les équipages devaient passer le Niémen dans la journée. Les deux colonnes des généraux d'Yorck et de Kleist qui formaient l'arrière-garde devaient également arriver le soir ou, au plus tard, aujourd'hui dans la matinée.

112. *Ney à Berthier.*

Ney se plaint de l'encombrement de Marienbourg, et il assure que l'extrême désordre qui règne dans la ville fait craindre une révolte; mais Marienbourg ne tarda pas à être « désencombré. »

Kœnigsberg, 30 décembre 1812.

Les généraux Ledru et Maison m'écrivent que l'encombrement de Marienbourg continue. Ils l'attribuent au parti que le général Belliard a pris d'envoyer dans cette ville tout ce qui le gênait à Elbing et particulièrement la cavalerie démontée des divisions Sebastiani, Grouchy, Bruyère, etc. Il résulte de ce mélange de troupes appartenant à divers corps d'armée l'impossibilité de rétablir la discipline et de réprimer les vexations des soldats envers les habitants et les exactions de plusieurs officiers. Le désordre est porté au point de faire craindre une révolte des paysans. Je vous prie, Monseigneur, d'assigner à chaque corps d'armée des limites qu'ils ne puissent dépasser sous aucun prétexte et de donner au général Ledru, qui est le plus ancien général de division, le commandement supérieur de Marienbourg et de son arrondissement; ces deux dispositions paraissent être les premières mesures à prendre pour le rétablissement de l'ordre.

113. *Davout à Berthier.*

Nous reproduisons ici le dernier paragraphe d'une lettre écrite par Davout le 30 décembre au major général de la Grande Armée; ce paragraphe ne se trouve pas dans la *Correspondance* du maréchal (III, n° 1146) et on comprend que l'éditeur l'ait omis, car Davout est très sévère pour Pernety.

Thorn, 30 décembre 1812.

Votre Altesse pourra remarquer, dans l'état ci-joint, que le personnel de l'artillerie qui arrive est presque nul. J'en attribue la cause au mauvais exemple du général Pernety, son chef, qui n'a presque jamais été à son poste depuis le départ de Moscou. Il m'est arrivé bien rarement de porter des plaintes contre des officiers généraux; mais celui-ci m'a inspiré un tel mépris que je ne puis m'empêcher de former le désir de n'avoir plus à servir avec lui. J'exprime ce vœu pour le bien du service de Sa Majesté¹.

1. Et c'est évidemment Pernety qu'il a encore en vue lorsqu'il écrit à sa femme le 14 janvier 1813 (Mme de Blocqueville, *Davout*, III, p. 252) : « Le général P... est plein d'existence; jamais homme ne m'a inspiré plus de mépris que lui; on ne peut se faire une idée de son amour pour la vie. »

114. *Davout à Berthier.*

Il s'agit, dans cette lettre de Davout, du général de brigade Louis-François Coutard : mais ce qui importe, c'est ce que le duc d'Auerstædt dit des Bavares ; il juge, un peu légèrement, que Wrède a l'esprit « très bon, » mais il signale parmi les officiers de cette nation un mauvais esprit qu'il propose de surveiller et même de « réprimer. »

Thorn, 30 décembre 1812.

J'ai trouvé ici, un peu indisposé, le général de brigade Coutard qui est attaché au 2^e corps. Comme il ne pourra se mettre en marche d'ici à quelques jours, j'en profite pour prier V. A. S. de demander à S. M. le roi de Naples qu'il soit employé au 1^{er} corps, si cela est possible. Peut-être aussi serait-il avantageux de placer cet officier général dans le corps bavarois dont l'esprit du chef, le général de Wrède, est très bon, mais où il existe parmi les officiers un esprit qu'il conviendrait de surveiller et de réprimer.

115*. *Defrance à Belliard.*

En envoyant à Belliard les états de remplacement et d'avancement de sa division, Defrance donne de douloureux détails sur la retraite. Plus de papiers : ils ont été perdus. Plus d'officiers payeurs et d'écrivains : ils sont morts ou prisonniers, ou bien ils n'ont pas rejoint encore. De là, les irrégularités des états, et, « en raison des circonstances, » Defrance sollicite l'indulgence de Belliard.

Marienwerder, 30 décembre 1812.

Mon cher général, je vous envoie les états de remplacement et d'avancement que vous avez demandés à M. le général de division comte Sebastiani. Vous remarquerez qu'ils sont dressés avec inexactitude puisque les uns portent le détail des services, que les autres ne les relatent pas et que le 1^{er} régiment de carabiniers comprend tout sur un seul état. Voici d'où proviennent ces irrégularités. La plupart des corps ont perdu tous leurs papiers ; les officiers payeurs et les écrivains sont pris, en arrière ou morts, de façon que, pour ne pas faire attendre, on a satisfait du mieux possible dans chaque régiment aux ordres donnés. Veuillez bien être indulgent en raison des circonstances et honorer ce travail de votre protection. J'ai l'honneur d'être avec une haute estime, mon cher général, votre tout dévoué.

Le général comte DEFRANCE.

116. Carra Saint-Cyr au duc de Feltre.

Cette lettre de Carra Saint-Cyr est plus rassurante que ses lettres précédentes (Cf. pièces 94 et 107). Rist est venu lui dire que le roi de Danemark reste inébranlablement fidèle à l'alliance de la France, et Blücher — un cousin du général prussien — président de la régence danoise d'Altona, lui rend une visite de politesse.

Hambourg, 30 décembre 1812.

J'ai l'honneur d'adresser à V. E. la lettre en original que j'ai reçue de M. le chevalier d'Haffner, commandant de la place à Altona; elle renferme l'extrait d'une lettre du commandant de la forteresse de Nyborg qui fait connaître le nombre de vaisseaux entrés et sortis de la Baltique dans le courant de cette année.

Je dois avoir l'honneur de faire observer à cette occasion à V. E. que, depuis le 29^e bulletin, les autorités danoises d'Altona et de Hambourg ont paru se rapprocher davantage des autorités françaises.

M. le chevalier de Rist, consul général danois dans cette résidence, est venu me communiquer amicalement avant-hier une dépêche qu'il avait reçue de son ministre à Copenhague, qui exprimait clairement que le prince royal de Suède cherchait par tous les moyens à détourner le roi de Danemark de son alliance avec la France, qu'enfin S. M. était menacée ou caressée par toutes les puissances du Nord coalisées pour l'entraîner dans leur parti; mais que le roi, ferme dans ses principes et dans sa loyauté envers

son auguste allié, l'Empereur, resterait fidèle à ses engagements.

M. de Blücher, président de la régence d'Altona, avec lequel je suis peu en relation, est également venu me rendre une visite de politesse; circonstance particulière dans mes rapports avec lui.

J'ai cru devoir mettre sous les yeux de V. E. ces différents détails qui peuvent, dans le moment présent, être de quelque utilité au service de Sa Majesté.

117. *Hambourg à la fin de 1812.*

Dans cette page le diplomate danois Rist, allemand de cœur, retrace l'impression produite à Hambourg par les nouvelles de l'expédition (*Lebenserinnerungen*, II, p. 149-151).

On apprit que les Russes se retiraient. Puis Smolensk fut pris. Puis l'armée avança et, si dangereuse que put être cette marche en droite ligne sans base aucune, l'impression n'était pas favorable à la cause moscovite. Vint la bataille de Borodino et l'entrée à Moscou. Mais bientôt les bulletins devinrent plus rares et plus secs. Degré par degré se multiplièrent les embarras et les périls des Français. Durant tout un mois, nous n'eûmes pas de nouvelles directes, et l'année se termina par la réception du 29^e Bulletin ; avec une sincérité qui ne manquait pas d'une sorte de grandeur, ce Bulletin exposait la défaite et la dissolution de l'armée la plus immense qui jamais eût été mise en campagne. Puis nous apprimes la fuite de Napoléon sur un traîneau de paysan et son arrivée à Dresde. Des rapports qui confirmaient ces nouvelles venaient de Vilna où les débris de la Grande Armée, en un état à faire frémir, essayaient vainement de se rallier. Déjà se montraient à Hambourg quelques officiers et généraux qui avaient pris les devants et échappé au désastre. Pendant l'automne les visages des Français, malgré tous les hardis discours, étaient de fidèles interprètes de leurs craintes ; mais, cette fois, ils ne pouvaient plus nier leur détresse. Parmi ceux

qui avaient prévu quelque chose de pareil et à qui, ce semble, le destin inévitable du tyran était le bienvenu, se trouvait le général Carra Saint-Cyr. Il avait souvent secoué la tête ; maintenant, il pouvait à peine réprimer un méchant sourire, lorsque nous étions seuls à deviser sur les conséquences du prodigieux événement. Tout le monde se rassemblait matin et soir dans sa maison. On y voyait ceux qui revenaient de l'expédition, quelques-uns aux membres mutilés, d'autres encore remplis et comme glacés par les horreurs dont ils avaient été les témoins ; pâles, égarés, ils racontaient leurs aventures et croyaient que de pareilles souffrances justifiaient les malédictions qu'ils proféraient sans ménagement contre l'Empereur, contre ses plans, contre sa fureur d'ambition. On y voyait les femmes des généraux qui, durant des mois, n'avaient rien su de leurs maris et qui maintenant les revoyaient ou avaient de leurs nouvelles ou apprenaient leur mort. On y voyait aussi ces indignes Allemands qui avaient attaché leur sort et leur honneur aux étrangers et qui pressentaient un revirement. On y voyait les chefs des administrations qui pensaient déjà à regagner la France tandis que Napoléon, sans se décourager, faisait de nouveaux et immenses armements. En revanche, dans les maisons des bourgeois régnait l'allégresse.

118. *Gumbinnen au mois de décembre.*

Ces pages tirées des *Papiers de Schön* (VI, p. 34-48) suivent celles que nous avons publiées plus haut sous le titre « Napoléon à Gumbinnen. » Elles offrent le même intérêt. Quand Schön aurait outré les choses, on ne lira pas sans profit tout ce qu'il dit des opérations de l'armée française, du plan que Napoléon aurait dû suivre, des exigences de Loison, des subterfuges de Daru — que Schön juge trop sévèrement — de l'ordre donné par Murat de brûler les magasins de Gumbinnen, de l'erreur qui sauva peut-être Macdonald.

Les passages des troupes françaises continuèrent. Mais je n'eus aucun rapport avec leurs chefs, je laissai les négociations au directeur des approvisionnements. J'avais maintenant pour principale tâche d'observer la marche de la guerre dont j'étais si près, d'autant plus que le chancelier voulait avoir d'exactes nouvelles pour le roi.

En voyant l'armée française, avec son énorme luxe, passer en masses telles qu'on n'en avait pas encore réuni de semblables jusqu'alors, en comparant tout cela avec le pays désert où entraient les troupes, on devait se demander avec inquiétude si cette opération de Napoléon pourrait avoir une issue heureuse. Les Français qui chez nous, à la frontière, apprenaient déjà ce qu'ils avaient à attendre en Pologne, n'étaient nullement enthousiastes de cette guerre. Dans la vieille garde, surtout, il semblait y avoir peu de gaieté. Jusqu'à Vilna la cavalerie et

l'artillerie perdirent beaucoup de chevaux parce qu'elles durent les nourrir de seigle mouillé et vert. On nous annonça à Gumbinnen des prisonniers russes; il n'en vint pas du tout.

Par contre, la nouvelle se répandit qu'il y avait beaucoup de malades dans l'armée française. Plus elle s'enfonçait en Russie, plus se répandait cette nouvelle. J'avais, en Pologne, des officiers licenciés qui y séjournaient en particuliers et qui m'informaient de tout. Lorsque je sus la grande perte des Français à Smolensk, la pensée me vint que ce pouvait être le point culminant de Napoléon; je communiquai cette idée au chancelier et lui donnai le conseil de préparer d'ores et déjà tout pour ce cas.

Je regardais, en outre, comme nécessaire qu'un bon et vigoureux esprit se maintînt dans cette province-frontière que j'administrais, car cette province pourrait se manifester la première. Je demandai donc l'extension de mon cercle d'action, comme président, et le plein pouvoir de disposer sans contrôle de tous les fonds royaux et de tous ceux qui dépendaient de l'administration royale. Le chancelier eut confiance dans ma parole, et ma proposition fut si bien adoptée que je tirai des fonds de Berlin pour Gumbinnen. La prise de Moscou parut venir, il est vrai, à l'encontre de mes pensées; mais bientôt eut lieu l'incendie de Moscou, puis la retraite, et il s'agit alors plus que jamais de nourrir le bon esprit dans le peuple.

Napoléon avait laissé à Kœnigsberg comme gouverneur le général Loison. Ce général demanda des travailleurs pour faire une tête de pont sur la Memel près de Tilsit. Les gens, suivant le traité, devaient être fournis, et ils furent fournis. Mais les autorités françaises ne leur donnèrent pas de salaire et ils se sauvèrent. Loison exigea qu'ils fussent payés par la caisse royale ou par le pays. Je refusai : le traité ne

stipulait ni l'une ni l'autre de ces deux conditions. Loison renonça à s'adresser à la caisse royale ; mais il décida en termes très précis que la somme d'argent nécessaire serait répartie sur la province et remise au commissaire des guerres français à Tilsit qui paierait les travailleurs. Là-dessus je lui envoyai une copie du passage de mes instructions où Frédéric le Grand avait, de sa propre main, mis cette note, que le président irait pour la vie¹ dans une forteresse, si on levait dans la province un groschen qu'il n'eût pas accordé, et, en même temps, je protestai contre toute semblable levée d'argent. Loison fut indigné de cette illégalité — c'est ainsi qu'il qualifiait ma conduite — et il ordonna qu'un bataillon auxiliaire allemand, qui était par hasard à Kœnigsberg, se rendrait aussitôt à Gumbinnen, comme détachement d'exécution, pour être logé chez moi. Notre général, le comte Lottum, apprit cette mesure et courut voir Loison afin de le détourner de faire marcher le bataillon qui déjà s'était rassemblé. Tout d'abord, et ainsi que me l'a raconté un de ses aides de camp allemands, Loison ne voulut pas en démordre : Schön, disait-il, et il frappait de la main sur une table de pierre, « est aussi dur que cette pierre. » Pourtant il consentit à rappeler le bataillon dans ses quartiers, et un de ses aides de camp vint en courrier m'apporter une nouvelle sommation écrite et une lettre du comte Lottum qui désirait voir la chose aplanie. Mais je ne pouvais que persister dans mon opinion première, et la province ne paya pas un groschen pour cette fortification française.

Cependant j'envoyai presque tous les jours un rapport au chancelier sur la retraite des Français et j'informai constamment de la situation le général Yorck.

1. *Ewich*, a écrit le roi (au lieu de *ewig*).

La fuite des débris de la Grande Armée est connue, et Napoléon longea notre frontière pour gagner Varsovie.

Vers le 17 décembre on m'annonça le comte Daru. Je le reçus et il m'informa que l'Empereur avait résolu, à cause du terrible climat, de mettre son armée en quartiers d'hiver sur la Vistule : de grandes masses allaient donc traverser le territoire de Gumbinnen et il me pria de faire les dispositions nécessaires. Je connaissais déjà très exactement la situation ; mais pour voir jusqu'où le Français pousserait le mensonge, je l'invitai à m'indiquer au moins le chiffre des troupes, et alors, avec la plus admirable audace, il me parla d'environ 200.000 hommes d'infanterie, de 50.000 hommes de cavalerie et d'une quantité de canons attelés. Je cherchai à l'embarasser en faisant appeler le directeur des approvisionnements et je priai Daru d'indiquer encore une fois le nombre des troupes pour que le directeur pût le prendre par écrit. Le directeur put à peine, en écrivant les chiffres, s'empêcher de rire ; mais Daru mentait brillamment. Il me raconta ensuite quelques détails sur la guerre et partit en exprimant sa grande joie d'avoir fait ma connaissance. J'éprouvai une triste impression de voir un homme réputé dans le monde savant et qui passait pour un esprit cultivé, de le voir, dis-je, tombé si bas ! A Insterbourg, à trois milles de Gumbinnen, il retrouva dans le commissaire des guerres français un vieil et intime ami, et il lui dit le même soir : « Si les autorités prussiennes font des préparatifs à cause du passage de grandes masses de troupes, vous ne devez en tenir aucun compte ; j'ai dû faire cette demande au président de Gumbinnen pour l'empêcher de faire assominer les Français qui reviennent. »

En même temps arrivait le roi de Naples avec tous les maréchaux. Il descendit chez moi. Il me salua

comme une ancienne connaissance et il s'efforça de me démontrer que l'armée russe était encore plus ruinée que l'armée française. Un grand conseil de guerre fut tenu dans ma maison.

Au soir, le conseiller provincial, dans la plus grande consternation, m'apporta la nouvelle que le roi de Naples, apprenant que les Cosaques pouvaient être en peu de jours à Gumbinnen, avait décidé de partir cette nuit même et de brûler en même temps les approvisionnements de guerre déposés à Gumbinnen, dans des granges de la ville et autour de la ville. Il faisait un vent froid et perçant, et, si l'ordre avait été exécuté, Gumbinnen était perdu. J'envoyai aussitôt le conseiller provincial à l'officier qui commandait la place : je savais, disais-je, que l'ordre était donné de brûler les magasins dans la nuit même et que tout était préparé à cet effet ; mais, ajoutais-je, j'avais donné l'ordre au conseiller provincial de placer aussitôt des bourgeois près de toutes les cloches, et, à la première étincelle qui se ferait voir dans un entrepôt, ils sonneraient le tocsin ; il fallait compter que les gens des villages voisins arriveraient en foule, et la conséquence était que pas un Français à Gumbinnen et aux environs ne resterait en vie. Le conseiller provincial avait fait la connaissance d'un aide de camp du roi de Naples, il le rencontra dans la rue, il lui communiqua l'ordre qu'il avait reçu de moi, le roi de Naples partit et les magasins ne furent pas incendiés.

A l'aspect de cette armée dissoute et presque anéantie se posait, s'imposait, comme plus tard aussi, la question : comment Napoléon aurait-il dû faire la guerre à la Russie avec succès ?

Eh bien ! je suis d'avis que Napoléon aurait atteint son but, c'est-à-dire l'humiliation de la Russie, s'il avait, lorsqu'il déclara la guerre, proclamé sur-le-champ le royaume de Pologne, tel qu'en l'année

1773, et s'il avait dit que la Courlande était une principauté indépendante sous la protection de la Pologne. Le roi de Saxe aurait renoncé au grand-duché de Varsovie aussi facilement qu'il l'avait accepté. Poniatowski serait devenu roi.

Napoléon, à cette époque, avait peu de chose à craindre de l'Autriche, et s'il voulait la ménager, il pouvait ou excepter la Galicie ou céder à l'Autriche l'Illyrie. Alors tous les Polonais se levaient, et une guerre du peuple polonais s'opposait à la guerre du peuple russe. C'aurait même été chez les Polonais une vraie guerre populaire, tandis qu'un mouvement populaire ne pouvait se produire chez les Russes qu'à coups de cravache. Mais Napoléon ne devait, en 1812, aller que jusqu'à Smolensk et, avec l'aide de la nation polonaise armée, attendre tranquillement toute opération offensive du côté de la Russie. Lors même que l'Autriche aurait rompu son alliance avec la France, Napoléon, avec sa Grande Armée et toute la Pologne sous les armes, n'avait pas à la redouter. La Russie aurait été obligée de faire la paix : en 1813, elle aurait, même en recevant des subsides anglais, manqué de moyens. Du reste, à la suite de la retraite des armées jusqu'à Moscou, le peuple russe n'avait plus son plein courage.

Ce fut dans ces derniers jours de décembre que Yorck conclut la convention par laquelle il se séparait du corps français de Macdonald. Or, le général en chef russe avait sur-le-champ donné l'ordre de faire occuper à Schillupischken, par un corps russe complet, la route de Tilsit à Königsberg : le corps de Macdonald qui, par les grandes masses de neige qu'il y avait, devait prendre la grande route, aurait été forcé de se rendre. Mais le chef russe, chargé d'occuper Schillupischken, ne put lire distinctement ce nom ; il demanda autour de lui ce que c'était, et on lui répondit que c'était Kraupischken où il y avait un

passage sur l'Inster. Il marcha donc vers Kraupischken ; c'est un village qui a très peu de maisons, une église et, dans le voisinage, un château noble. Le possesseur du château, M. de Schimmelpfennig, vit, lorsque ce corps arriva, ses provisions consommées en peu de jours. Il s'adressa au grand quartier général de Wittgenstein, et on s'aperçut alors que le corps qui devait couper Macdonald aurait dû se poster à Schillupischken et non à Kraupischken. On donna aussitôt l'ordre de partir pour Schillupischken ; mais, pendant ce temps, Macdonald avait passé par Schillupischken et il avait gagné une telle avance, qu'après un insignifiant combat d'arrière-garde à Labiau, il atteignit Kœnigsberg et put, de là, envoyer son corps compléter la garnison de Danzig. Sans cette méprise, Danzig qui n'avait qu'une très faible garnison n'aurait pu résister longtemps, et sa chute eût été très décisive.

119. La Prusse aux derniers jours de décembre.

Quelle est la situation de la Prusse à la fin de décembre 1812? Quels sont les sentiments du roi et ceux de son ministre Hardenberg? C'est ce que nous expose Max Lehmann dans son *Scharnhorst* (II, p. 471-483), et nous traduisons volontiers cette suite instructive de témoignages et de réflexions. Pas de mesure vigoureuse, temporiser, suivre fidèlement le cabinet autrichien, tel est le programme de la Prusse qui sera, comme une toile d'araignée, déchiré par la brusque résolution de Yorck, par la capitulation de Tauroggen.

Depuis le milieu de novembre se pressaient à Berlin les nouvelles de la grande catastrophe arrivée en Russie.

Quiconque — lisait-on dans un rapport arrivé vers le 18 novembre — quiconque vient de l'armée dit hautement qu'elle se trouve dans la plus triste situation, qu'on la tient pour usée et détruite; quiconque entend parler un soldat, un juif qui vient de l'armée, ne croit plus que les Français sont invincibles; tout officier, tout courrier qui vient de l'armée, assure que la partie est près de finir: l'armée ne compte plus que 30.000 hommes.

Dans les derniers jours de novembre, on savait que les troupes de la division Loison avaient montré des sentiments d'insubordination, que même parmi les fidèles régnaient le découragement et la consternation.

Puis, vint la nouvelle que toute l'artillerie était

perdue, que la communication entre Vilna et l'armée était rompue. Il arriva qu'un courrier refusa de continuer son voyage et de dépasser la dernière station prussienne ; il disait qu'on pouvait le tuer, mais qu'il n'irait pas se jeter dans cette misère où il était certain de succomber. Grâce à la bataille de la Bérésina, la communication fut rouverte, mais les mauvaises nouvelles ne cessaient pas de se succéder.

« Tout fuit, tout ce qui peut fuir. L'ordre n'existe plus. Plus un corps, plus un régiment n'est ensemble. Seule, la garde impériale peut encore se vanter de former une masse. Aucune description ne saurait rendre l'état affreux dans lequel l'armée a couru pour ne venir que jusqu'à Vilna, éternellement poursuivie par les impitoyables Cosaques dont une dizaine chassent impunément devant eux deux cents Français. » Le roi de Naples, ajoutait-on, avait remplacé l'Empereur et il ne disposait plus que de 11.000 hommes ; il cherchait en vain à se renforcer par une levée dans le duché de Varsovie ; l'idée que tout était perdu s'imposait tellement aux Polonais que les conscrits se sauvaient sans craindre la peine de mort.

On était, à Berlin, suffisamment instruit des dispositions de la province où les Français allaient rentrer, comme de leur désastre. Dès le 11 novembre, Schön avait écrit qu'il n'était besoin que d'une étincelle pour avoir des flammes et que les Français mêmes craignaient d'être égorgés. Il ne manquait pas de gens qui demandaient une immédiate levée de boucliers. Personne n'a plus superbement exposé la nécessité de ce mouvement et ses résultats que Marwitz, le mortel ennemi de Hardenberg, l'adversaire de la réforme, mais en qui battait un cœur brave, hardi et vraiment allemand : « Il n'y a plus, disait-il au dernier jour de l'année 1812, il n'y a plus qu'un seul moyen et il n'y a pas à choisir. Il faut agir et

jouer le premier rôle, sinon notre perte est certaine. Quoi de plus facile? Si le roi de Prusse n'hésite pas, il a une grande avance sur Napoléon. Celui-ci doit rallier son armée éparse et désarmée, doit apaiser les inquiétudes à l'intérieur, doit lever de nouvelles troupes. Le roi a son armée toute prête en Silésie et il peut avoir pour lui toutes les ressources de l'Allemagne du nord sur lesquelles compte Napoléon. Il s'agit de savoir si le roi de Prusse veut reconquérir, ou non, le trône de ses pères. Son grand-oncle n'aurait pas douté un instant. Le moment de la gloire est arrivé; il ne s'arrête pas; il faut le saisir; hésiter, c'est le perdre et c'est se perdre. »

En réalité, Hardenberg et son entourage ont examiné l'idée de détruire l'armée française dans sa retraite. Le journal de Hardenberg contient une remarque là-dessus. Il adhéra expressément à un mémoire où Knesebeck évaluait, le 23 décembre, les lamentables restes de la Grande Armée à 40.000 hommes et toutes les troupes nationales de la France qui se trouvaient en deçà du Rhin à 60.000 hommes au plus, dont 20.000 seulement pouvaient être rassemblés sur un seul point. Un autre mémoire, établi le 17 décembre par le conseil de cabinet du roi, exprime l'avis qu'un ordre donné au général Yorck de se tourner contre les troupes françaises, achèverait d'anéantir les débris de la Grande Armée. Le 18 décembre Hake déclare que, selon toute vraisemblance, les Français ne tiendront pas la ligne de la Vistule et que les Russes couperont le corps de Macdonald. Le 25 décembre, Hardenberg, Knesebeck et Ancillon s'entendaient sur ce point que tout le monde, de jour en jour, s'attendait à des actes de vigueur et qu'il serait difficile d'empêcher un éclat, une explosion, si le gouvernement ne faisait pas quelque chose, et cela promptement.

Pourquoi ces actes de vigueur n'ont-ils pas eu lieu?

On a bien allégué des scrupules de morale, et à tort. Les Français n'ont-ils pas été ainsi abusés durant des semaines? Dans les délibérations de la fin de décembre, le roi lui-même fit une proposition qui aboutissait à cette conclusion, qu'au milieu de la future campagne les Prussiens et les Autrichiens se détacheraient de l'Empereur pour passer aux Russes. Le général de Bülow n'avait-il pas toute raison de demander : « Pourquoi ces négociations? Pourquoi ces petites formules? Si l'on disait à Napoléon : tu nous as déshonorés, tu nous as trompés et foulés aux pieds, tu as exercé dans notre pays des violences et turpitudes de toute sorte, et c'est pourquoi nous voulons te combattre à outrance et, s'il est possible, t'anéantir — si l'on disait cela franchement et sans détours, on garderait bien plus le caractère de l'homme droit et loyal que maintenant où on ne veut sauver que l'apparence par des négociations stériles. »

Ce qui retint l'épée prussienne dans le fourreau, ce fut plutôt l'éloignement du roi pour des plans héroïques, selon le mot dont Hardenberg se servait alors pour marquer ce trait de caractère du monarque. Frédéric-Guillaume se méfiait des Russes. Il avait des scrupules contre une alliance particulière avec eux et il pensait qu'il fallait, non pas les laisser pénétrer dans l'intérieur de l'Allemagne, mais les maintenir sur la Vistule. Il se méfiait des Autrichiens et il ne croyait pas impossible qu'ils fissent cause commune avec les Français contre la Prusse. Il se méfiait de son peuple. Il se méfiait de lui-même¹. En

1. « La Prusse, écrivait-il en décembre 1812, ne peut mettre un grand poids dans la balance par ses forces militaires et ses moyens financiers actuels. Elle ne saurait prendre l'initiative de ce grand mouvement. Elle est trop affaiblie par les hostilités de la guerre et par les hostilités de la paix que Napoléon a exercées contre elle, pour lever la première l'étendard ; elle doit se mettre en mesure pour être la première à recevoir l'impulsion, à la propager, à en profiter ; elle ne saurait la donner. »

1812, comme en 1808, en 1809, en 1811, il avait la ferme conviction que rien n'égalait le génie et l'activité de Napoléon. De nouveau il demandait : « Où sont les têtes ou plutôt, où est la tête qui doit mener la chose? » Combien il était loin de penser à se soulever contre Napoléon, c'est ce que montre de la façon la plus claire la lettre qu'il écrivit à Hardenberg lorsqu'il sut que Napoléon, dans sa fuite, avait passé par Glogau : « Les embarras, dit-il, vont sans doute recommencer sous tous les rapports, et notre position en deviendra d'autant plus pénible. Dieu seul sait comment tout ceci finira encore. » Son plus vif désir, c'était d'obtenir une paix qui fît cesser l'oppression sous laquelle soupirait son royaume, mais qui, pour le reste, aurait laissé subsister la domination de Napoléon. « Que Napoléon, marquait-il le 28 décembre, accepte des conditions modérées et que la paix générale (car il ne peut être question que de celle-là) se fasse en avril au plus tard; on aura atteint le plus grand de tous les buts. » En aucun cas, il ne voulait que ses provinces durement éprouvées fussent de nouveau le théâtre de la guerre.

Ces sentiments auraient créé de grands obstacles même à un Stein, à un Gneisenau, à un Scharnhorst, et, à plus forte raison, aux hommes qui, dans les dernières semaines de décembre 1812, conseillaient le roi. Ils étaient incapables de l'entraîner à un acte hardi. C'étaient Ancillon le père, ce faiseur de phrases; Brockhausen, l'élève de Hertzberg, qui vivait dans les idées du XVIII^e siècle et espérait intimider Napoléon par un puissant armement; Tauentzien, l'ennemi de la réforme, dont Gneisenau a plus d'une fois châtié la nullité intellectuelle et dont Hardenberg lui-même disait maintenant — et c'était le plus grand éloge qu'il pût faire — que ses paroles étaient dictées par de bonnes intentions; Albrecht, homme appliqué, mais qui se traînait dans l'ornière;

Knesebeck, dont il suffit de dire qu'Ancillon l'élevait aux nues. Le plus vigoureux de tous était sûrement Hardenberg, mais il avait montré dans la crise de 1811 et il montrait aujourd'hui, de nouveau, dans quelle mesure il avait besoin d'être constamment soutenu par des hommes d'un esprit plus fort que le sien. S'il entretenait de bons rapports avec les chefs du parti des patriotes, il comptait pourtant avec la possibilité de la durée de l'Empire napoléonien. Dans les jours mêmes où se décidait irrévocablement la catastrophe de la Grande Armée, il poursuivait derechef la chimère d'acquisitions polonaises qui l'avait déjà leurré en 1811; il se souvenait d'un mot que Napoléon lui disait alors : « Si la Prusse me reste fidèlement attachée, je lui ferai autant de bien que je lui ai fait de mal. » On ne peut se défendre de la pensée que Napoléon l'aurait eu de son côté, s'il avait offert à la Prusse un bon morceau du territoire polonais en échange des 30.000 hommes dont elle aurait renforcé son armée. Au commencement de décembre et en complet accord avec le gémissant Ancillon, il déclarait qu'il n'y avait « rien de plus urgent sans contredit que de réprimer dans le principe les effervescences » de la passion populaire et nationale¹, et il applaudit de tout cœur lorsque le roi punit de la prison le président Lüttwitz, de Breslau, qui avait lâché la bride à son zèle patriotique².

1. « Il est bien triste, disait Ancillon à Hardenberg, le 27 décembre, que depuis 1809 il se soit répandu dans les esprits des maximes subversives de tout ordre social; beaucoup de gens se sont persuadés que la nation pouvait prendre l'initiative, et cette nation, c'était eux. » Et il conjurait Hardenberg de réprimer sévèrement de pareilles tentatives : « C'est le seul moyen de donner de la confiance aux Français. »

2. Le président Lüttwitz avait osé écrire à Hardenberg, de Breslau, le 12 novembre, que le peuple avait droit à l'indépendance, que ce droit n'était pas prescrit, et que le peuple avait le devoir,

Toutefois, si l'on ne voulait pas d'une levée immédiate de boucliers parce qu'elle aurait entraîné trop de dangers, il y avait une autre politique qui promettait des résultats moins rapides, moins brillants, mais sûrs : elle consistait à s'allier à la Russie, diplomatiquement, aussitôt, et militairement dès que ses troupes auraient atteint l'Oder. Le tsar avait, autant qu'on le pouvait, facilité la voie. Le 11 mars 1812, six jours après la ratification de l'alliance prusso-française, son envoyé à Berlin avait déclaré que son amitié restait toujours la même, et il faisait offrir au roi la secrète continuation des rapports diplomatiques. Le 7 août, il assurait à l'envoyé prussien Schöler, qui resta en Russie pendant toute la guerre, que ses sentiments envers le roi de Prusse étaient constamment les mêmes. Le 2 octobre, il fit donner par le comte Lieven l'assurance qu'il voulait, autant qu'il était en lui, élever de nouveau la Prusse et l'Autriche au rang de puissances indépendantes. D'autre part, Schöler qui connaissait la cour de Russie par une expérience de plusieurs années, ne manquait pas de remonter les mauvais effets d'une politique continuellement indécise : Alexandre, disait-il, voyait très bien que le danger de la guerre n'était pas encore passé pour lui et, avant tous les autres moyens, il emploierait de préférence celui d'une alliance avec la Prusse et l'Autriche ; mais, si ce moyen échouait, le tsar chercherait à s'entendre avec les Polonais, les Suédois, les Danois, même avec les Français.

Et pourtant, si incroyable que cela semble, aucun des mémoires qui furent remis au roi par ses conseillers n'a recommandé franchement de s'attacher à la Russie. C'est ainsi que Knesebeck recommandait l'al-

même sans le désir du roi, de faire valoir ce droit et de reconquérir son indépendance, même une indépendance que le monarque voudrait abandonner.

liance russe sous conditions parce qu'il craignait que l'Europe ne devint le partage des Cosaques. Hardenberg, d'accord avec lui, remarquait que le cas pouvait se produire où l'alliance avec la Russie serait, de deux maux, le moindre. En revanche, Albrecht, et, avec lui, le roi, était d'avis de déclarer à l'Autriche qu'« elle peut absolument compter sur la Prusse, soit qu'elle persiste dans l'alliance française, soit qu'elle s'en détache. »

Ce qui s'opposait donc à l'alliance de la Prusse avec les Russes, c'était son entente, depuis le commencement de septembre, avec l'Autriche, car l'inimitié que l'Autriche portait aux Russes dépassait de beaucoup celle que certains Prussiens leur avaient vouée. En un moment où la catastrophe de l'armée française s'approchait à pas rapides, le comte Metternich, dans sa présomption d'infailibilité, déclarait encore qu'il ne comptait pas sur la fermeté du tsar Alexandre, sur la suite et la cohésion des plans présents et futurs du cabinet russe, sur les résultats décisifs qu'avait produits en sa faveur l'influence du climat; il effaçait de son compte, disait-il, l'appui actif d'une cause qui n'en était pas une, et avec la mine d'un augure, Metternich annonçait que l'existence européenne de la Russie allait s'écrouler. De là, il dérivait la nécessité d'une prompte paix, et il y tint fermement, même lorsque les événements eurent cruellement démenti sa prophétie; il offrit à Napoléon de faire conclure une paix générale. Or, les hommes d'Etat assemblés à Berlin et contraires à un soulèvement immédiat ne pouvaient que s'attacher à ces efforts de Metternich.

Ils essayèrent pourtant de lui faire dépasser d'un pas la ligne qu'il avait tenue jusque-là. Une simple négociation, pensaient-ils, donnerait à Napoléon le temps de redevenir redoutable; à leur avis, la Prusse et l'Autriche devaient imposer leur médiation armée,

exiger de Napoléon une paix équitable — tout au plus les conditions de Lunéville et d'Amiens — et, s'il la refusait, se ranger du côté de ses adversaires.

Ce plan était visiblement soumis à de très graves difficultés. Il méconnaissait, au fond, tous les participants : il n'estimait pas assez la Russie ; il estimait trop l'Autriche, et quelle illusion d'espérer qu'on pouvait mettre Napoléon hors d'état de nuire autrement qu'en le faisant rentrer dans le néant ! Hardenberg, Knesbeck, Ancillon jugeaient unanimement que leur proposition était particulièrement recommandable parce qu'elle produisait de grands succès sans grands sacrifices. Mais, précisément pour cela, nous sommes portés aujourd'hui à la condamner, et nous nous souvenons des jours où Hardenberg voulait gagner à l'Etat prussien le Hanovre sans coup férir. Lui et ses deux nouveaux amis pratiquaient encore le vieux système politique et militaire qui tenait pour possible de remporter des victoires sans engager toute la force de l'Etat ; ils attendaient d'une démonstration l'effet d'une bataille. Ce qui était aussi tout à fait dans le goût et l'esprit d'Hardenberg, c'était le calcul raffiné de toutes les possibilités. Il avait contre chaque danger un moyen de défense. Dans le cas où l'Autriche resterait fidèle à l'alliance française et où la Russie ferait halte à la frontière, il continuait les négociations avec la France et tâchait avec un soin scrupuleux et timide de ne pas mettre la Prusse à découvert ; c'est pourquoi, malgré Knesbeck et Scharnhorst, il refusait de transférer à Breslau la résidence royale ; pourquoi il refusait d'écouter un ancien officier prussien qui venait de Russie¹. Dans le cas où le tsar s'avancerait, il voulait lui faire signe, lui insinuer de traiter avec ménagement le pays et les troupes du roi, et si Alexandre s'appro-

1. Boyen.

chait de l'Oder, si l'Autriche, contre toute attente, restait inactive, il s'attacherait aux Russes. Il allait si loin dans sa prévoyance qu'il chercha à prévenir la prépondérance d'une Russie victorieuse en se faisant promettre par l'Autriche le duché de Varsovie ; ce n'est qu'ainsi, disait-il, qu'on peut affermir la concorde entre les puissances de l'est.

Somme toute, il attendait, laissait aller, renonçait à marcher de son chef, et ce système était aussi mal approprié que possible à la grandeur du moment. Avant tout, il importait de connaître clairement les vues de la cour autrichienne. Or, tout le reste du mois de décembre et les premiers jours de janvier furent employés à la rédaction des instructions de Knessebeck qui devait se rendre à Vienne. Ce ne fut que le 4 janvier, vingt et un jours après qu'on avait reçu la nouvelle de la fuite de Napoléon, que Knessebeck partit de Berlin. Du moins, fallait-il armer aussi vite et aussi vigoureusement que possible. La médiation qu'on projetait était une médiation armée, et on pouvait tout préparer sans irriter la France puisqu'elle demandait que le contingent conforme au traité fût porté à 30.000 hommes et qu'un cordon fût placé en Silésie. Aussi tous les mémoires remis au roi ne font-ils que recommander un armement immédiat et puissant, lequel était d'autant plus facile qu'on avait devant soi le modèle de l'année 1811. Mais du 13 décembre au 12 janvier on n'ordonna qu'une seule mesure militaire extraordinaire, et elle avait, ce qui est très significatif, un caractère prononcé d'inimitié contre les Russes. Il faut, lit-on dans les ordres du cabinet des 19 et 20 décembre, il faut craindre que l'armée russe ne passe la frontière ; il faut donc transporter et mettre en sûreté tout ce qui se trouve dans les provinces au delà de la Vistule, tout ce qui serait perdu pour l'entretien et l'augmentation des forces de la Prusse,

tout ce qui servirait à l'ennemi, et le général Bülow eut pour instruction de former avec les krümpers et cantonnistes rassemblés à cet effet une réserve sur la rive gauche de la Vistule. Napoléon eut donc pour ses armements une avance de trois semaines irréparables. Le roi de Prusse resta à Berlin; les soldats en congé et les recrues de son armée, excepté ceux de la Prusse orientale, demeurèrent chez eux; les troupes ne bougèrent pas des garnisons de paix; la division Grenier, le seul renfort notable de l'armée française, entra sans obstacle dans la marche de Brandebourg; rien ne faisait pressentir que la Prusse fût à la veille d'un combat à outrance contre la France.

Ce ne fut pas de Berlin, ce ne fut pas des hommes d'Etat rassemblés autour du roi de Prusse, ce fut du tsar, conseillé par le plus grand des Allemands de ce temps-là, et ce fut du général Yorck que vint l'impulsion.

120. *Flahaut et Mme de Souza.*

Nous n'avons pas les lettres que Charles de Flahaut, aide de camp de Berthier, envoya pendant la campagne de Russie à sa mère Mme de Souza. Mais sa mère les analyse très brièvement dans sa correspondance avec Mme d'Albany¹.

Les premières lettres de Flahaut font trembler Mme de Souza : l'armée « souffre beaucoup de la chaleur. »

Il court un grand danger au combat d'Ostrovno : « J'ai bien pensé le perdre, et cette mort si proche de lui m'a laissé dans une terreur, un accablement dont je ne puis me relever. Imaginez qu'une balle venue de biais et tirée à dix pas lui a coupé son aiguillette en quatre morceaux sur le sein droit, déchiré son habit sans que sa chemise fût effleurée, puis s'en est allée Dieu sait où. Il est inconcevable qu'il n'ait pas eu le bras cassé ou la poitrine percée²! »

Il assiste à la bataille de la Moskova. « La tête me tourne, écrit Mme de Souza le 25 septembre, depuis huit jours on annonçait une grande bataille, et je ne vivais pas. Mais Charles est sain et sauf de cette bataille, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur, car

1. L.-G. Péliissier. *Le portefeuille de la comtesse d'Albany.*

2. Cf. *Le Journal de Castellane.* « Le colonel Flahaut a eu un coup bien heureux ; une balle a déchiré son habit en effleurant sa poitrine sans toucher à la doublure, puis elle est venue égratigner son aiguillette. »

elle a duré dix heures. Je crains qu'il n'en faille une autre avant Moscou. »

Puis le silence se fait; la retraite commence; on sait seulement par un tiers, qu'au 27 octobre Charles se portait bien, et le 14 décembre Mme de Souza mande de Paris à Mme d'Albany : « J'ai été bien malheureuse depuis les lettres du 12, c'est-à-dire depuis un mois: je n'ai plus eu un mot de Charles. Enfin, hier, il est arrivé à ma voisine une lettre du 27 qui dit : « Charles se porte bien; » j'ai un peu respiré et aussitôt je vous écris. Que je souffre, en pensant au froid qu'il doit éprouver! Nous avons un hiver qui commence d'une manière terrible. La rivière est prise, le froid est accompagné de vent, et tout cela est du printemps en comparaison de cette indigne Russie, pays abandonné de Dieu et du soleil. Je n'ai pas encore de lettres de Charles; mais enfin il se portait bien le 27. Que de grâces à rendre à Dieu, car enfin ses rhumatismes pouvaient le prendre et que serait-il devenu dans ce mouvement latéral où il ne s'agit d'espérer feu ni lieu! Qu'il souffre, ma bonne amie, et que je souffre pour lui! La vie s'use et j'ai tant souffert depuis cette campagne que j'ai acquis vingt années en six mois. Croiriez-vous que je n'ai pas encore été au Salon? Je ne sors pas de mon fauteuil; j'y rêve et je gémiss; je vois un désert de neige; je calcule tous les maux qui peuvent arriver et je me couche sans avoir pu respirer. Si vous étiez ici, j'aurais quelques moments de consolation. Où est-il à l'heure que je vous parle et où je vous écris en grelottant auprès de mon feu? Il faut tout le génie et toute la puissance de l'Empereur pour les ramener à bon port. »

Puis, une lettre de Charles, datée du 6 décembre : Charles a eu de l'avancement, il était colonel; le 5 décembre, l'Empereur, avant de quitter Smorgoni et de partir pour Paris, l'a nommé général de bri-

gade. « Enfin, écrit Mme de Souza le 21 décembre à Mme d'Albany, enfin, après un mois d'attente et d'angoisse, j'ai reçu une lettre de mon fils, du 6 décembre. L'Empereur avait bien voulu le nommer général le 5, et Charles se portait bien. Mais comme ils ont dû souffrir par ce froid ! Le 9, le thermomètre était à 22 degrés et il ne s'arrêtera pas là. Le prince de Neuchâtel est resté à l'armée, par conséquent, Charles aussi, mais enfin ils vont trouver des quartiers d'hiver. Il souffre de son rhumatisme, mais cependant il va toujours ; pour moi, je ne suis pas encore remise des inquiétudes affreuses que j'ai eues pendant ce mois entier où j'ai été sans nouvelles, et personne ne nommant Charles. Enfin, j'ai cruellement souffert et combien j'aurais eu besoin de me sentir près de vous ! Actuellement qu'il n'y a plus de Cosaques entre lui et moi, j'espère avoir des nouvelles plus souvent. »

Eut-elle souvent des nouvelles ? Nous ne le croyons guère. En tout cas, le jeune général de brigade eut encore à peiner et à pâtir. Le 8 décembre, sur la route de Vilna, il était assis derrière une voiture de Berthier ; il donna à son ami Castellane une place à côté de lui. « Nous marchions, rapporte Castellane, et nous nous asseyions alternativement. Je fis ainsi une lieue, puis je pris les devants à pied. Rien ne prouve mieux notre misère, comme Flahaut me le fit observer, que de voir un officier général et un officier supérieur se trouver heureux d'avoir une place derrière une voiture. Au reste, de plus grands personnages regardaient cela comme une bonne fortune ; le grand écuyer, M. de Narbonne, d'autres aides de camp de l'Empereur s'asseyaient successivement derrière celle de Sa Majesté¹. »

Le 10 février 1813, Flahaut rentra à Paris, et le

1. Castellane. *Journal*. I, p. 206.

16, Mme de Souza écrit à Mme d'Albany : « Il est arrivé, ma bonne et chère amie, et gros, gras, bien portant, ses habits trop étroits, que dites-vous à 'celà? M. de Talleyrand prétend qu'il vient d'un pays de Cocagne. Que j'aurais été heureuse si vous aviez été à dîner chez moi, quand il y est arrivé comme une bombe, sans que personne ait entendu sa voiture! Ah! ma chère amie, que j'ai été heureuse! je ne pouvais pas en revenir, je n'en reviens pas encore¹. »

1. Voir dans l'*Itinéraire* de Denniée, p. 33-35, une curieuse conversation de l'Empereur avec Flahaut sur la Pologne. C'est lui que Berthier envoie à Schwarzenberg le 2 août, pour apprendre au général autrichien que le 7^e corps est désormais sous ses ordres. C'est lui que Berthier envoie le 25 novembre, selon l'instruction de Napoléon, au maréchal Oudinot qui doit passer sur-le-champ la Bérésina.

121. *Le lieutenant Charles Faré.*

Les lettres que le vaillant Charles Faré, lieutenant aux grenadiers de la garde et officier d'ordonnance du général Curial, écrit à sa mère pendant la campagne de Russie (Charles Faré. *Lettres d'un jeune officier à sa mère, 1803-1814*, p. H. Faré, 1889, p. 259-271 et 331), ne sont qu'au nombre de deux, et on en tire peu de chose. Ce peu mérite pourtant d'être connu.

Faré se plaint à Vitebsk de la rareté des vivres et de leur cherté : on doit tout payer au poids de l'or, et le vinaigre, si nécessaire pour corriger la mauvaise eau qu'on boit en Russie, coûte quatre francs la bouteille.

A Smolensk, il s'impatiente contre les Russes qui refusent de se battre : « Ils ne font la guerre qu'à nos jambes et à nos estomacs. » Il est vrai qu'ils s'arrêtent à Smolensk et ils défendent la place avec acharnement; mais ils se retirent encore, « ils s'en vont toujours! » et la ville qu'ils laissent aux Français n'est plus qu'un amas de décombres.

Voilà ce que contiennent les deux lettres de Faré, écrites de Vitebsk et de Smolensk, et les seules qui soient parvenues à ses parents durant la campagne de 1812.

Mais on voit par des lettres postérieures qu'il « s'est tiré de la retraite, » qu'il n'a pas eu de membre gelé, qu'il n'a pas attrapé la fièvre nerveuse, qu'il n'a pas été indisposé un seul instant, que ses yeux — que le vent, la poussière et l'incendie de Moscou

avaient mis dans un état pitoyable — se sont, malgré le bivouac, peu à peu rétablis. Sans doute, il a tout perdu, même son argent blanc qui lui a été volé, et il est arrivé à Kœnigsberg sans un sou. Qu'importe? Il a échappé; parfois il a désespéré de revoir le foyer paternel; mais il a, comme il dit et comme dit le 29^e Bulletin, une de ces âmes fortement trempées que le courage, sinon la gaieté, n'a jamais abandonnées : « Quoi qu'on en dise, la vie est un bien; je n'ai jamais été dans le doute là-dessus, même au milieu de nos plus cruelles marches de nuit et de nos plus affreuses privations, et à l'aide de la résignation et surtout de la divine espérance, nous savions, sinon être heureux, du moins manger gaiement un morceau de cheval. »

122*. *Le docteur Flechnetz.*

Le hasard a fait tomber entre nos mains quelques pièces concernant un médecin bavarois, Thomas Flechnetz qui fut, après les guerres de l'Empire, chirurgien-major du 4^e régiment de cheveau-légers et qui rendit en 1812 de grands services à l'armée française.

Dans la campagne du Tyrol en 1809 et notamment au combat de Landshut, ce Flechnetz avait déjà soulagé nombre de malades et de blessés, et le 28 avril 1810, Drouet d'Erlon, qui commandait en chef le corps d'armée bavarois, certifie qu'il a « toujours donné des preuves de talent et d'un zèle infatigable, tant dans le service des hôpitaux que sur le champ de bataille. »

Ce fut lui qui, à Polotsk, pansa les contusions de Gouvion-Saint-Cyr et, durant la retraite, d'Albignac, chef de l'état-major du 6^e corps, attestait que « plus de 500 hommes laissés sans secours depuis plusieurs jours à Biéchenkovitchi dans des lieux infects, furent sauvés, en grande partie, par ses soins. »

D'Albignac demandait pour Flechnetz la croix de la Légion d'honneur. Le médecin bavarois ne reçut que la décoration du Lys, que le duc de Berry lui octroya le 31 janvier 1815. Encore fut-ce pour avoir soigné les blessés français de 1814 dans les hôpitaux de Brienne. Mais nul, sauf d'Albignac, ne se souvenait de Biéchenkovitchi.

123. *Les fautes de Napoléon d'après Thiébault.*

Le général Thiébault ne fit pas la campagne de Russie : mais au commencement du cinquième tome de ses *Mémoires*, il recherche les causes du désastre et il rappelle en quelques pages que nous allons résumer, sans les approuver d'ailleurs sur tous les points, comment les gens modérés jugeaient alors et critiquaient les actes de Napoléon, énuméraient les fautes et les torts de celui qu'ils regardaient, non plus comme un demi-dieu, mais comme un homme.

1° Ne fallait-il pas en finir avec l'Espagne, avant de s'enfoncer en Russie et, une fois cette entreprise colossale commencée, recréer le royaume de Pologne? Tout était sauvé si Napoléon avait trouvé à Smolensk une armée de 60.000 Polonais.

2° Ne fallait-il pas commencer par démembler la Prusse? L'armée russe serait venue défendre les Prussiens, et nos troupes, après l'avoir battue, entraient à sa suite en Russie, au lieu de faire comme elles firent, de courir pour l'atteindre, jusqu'à Smolensk, et de l'atteindre après des marches accablantes et de grandes pertes.

3° Napoléon prenait pour auxiliaires un corps prussien et un corps autrichien. Ne devait-il pas les faire marcher et combattre sous ses yeux, au lieu de faciliter leur défection en les plaçant l'un et l'autre à l'extrémité de ses ailes, les Prussiens à portée de la Prusse et les Autrichiens à portée de l'Autriche?

4° Pourquoi n'acceptait-il pas pour aide de camp

— et pour otage — le prince royal de Prusse qui s'offrait à lui¹?

5° Pourquoi ne partageait-il pas ses forces en deux armées, l'une qui aurait affranchi la Pologne, l'autre qui se serait portée non sur Moscou, mais sur Pétersbourg? Mieux valait, en effet, attaquer Pétersbourg que Moscou : un Etat est toujours plus faible à ses extrémités qu'à son centre et prendre Pétersbourg — puisqu'aussi bien Napoléon attaquait le tsar et non la nation russe — c'était chasser la famille impériale, la déconsidérer. En revanche, aller à Moscou, n'était-ce pas combattre la Russie entière?

6° Une fois à Moscou et dans Moscou embrasé, ne fallait-il pas évacuer aussitôt les blessés, puis, dix jours après, reculer sur Smolensk et préparer pour l'année suivante une nouvelle campagne où la Grande Armée, plus formidable que jamais, aurait sûrement pris Pétersbourg?

7° Même en octobre, après s'être laissé jouer par Alexandre, ne fallait-il pas laisser à Moscou 40.000 hommes défendus par des retranchements et par l'hiver, et partir lestement avec le reste, sans bagages et sans blessés, rentrer en Pologne, renforcer l'armée et, aux premiers jour du printemps, revenir à Moscou pour marcher de là sur Pétersbourg?

8° Et, si Napoléon ne faisait rien de tout cela, pourquoi emmenait-il de Moscou 600 pièces de canon, au lieu de 300, ce qui lui donnait 5.000 che-

1. Où Thiébault a-t-il pris cela? On sait seulement, d'après une lettre de Saint-Marsan à Maret (Berlin, 24 mars), que le roi accorda la permission de servir dans le contingent prussien au comte de Brandebourg, fils naturel de Frédéric-Guillaume II et capitaine des gardes du corps, et qu'il refusa cette permission au jeune prince Frédéric, fils de feu son frère, le prince Louis de Prusse.

vaux de plus pour le transport des blessés et des vivres?

9° Pourquoi faisait-il brûler à Orcha les équipages de pont?

10° Pourquoi, au lieu de presser sa retraite, la ralentissait-il en faisant des haltes inutiles, en morcelant son armée qu'il aurait dû serrer et masser, en laissant à Moscou le maréchal Mortier qu'il fut obligé d'attendre, en laissant derrière lui ses corps, Davout, Eugène, Ney qui n'échappèrent que par miracle et grâce aux bévues des Russes, de ces Russes qu'il lui importait de gagner de vitesse et qui pourtant le devancèrent?

11° Pourquoi, rentré à Paris, ne se hâtait-il pas de rappeler Joseph et de renvoyer Ferdinand en Espagne?

124. *Napoléon en 1812.*

Le manuscrit du comte Molé intitulé *Les Cent-Jours* et publié par la *Revue de la Révolution* (1888, I. Doc., notamment p. 2-9) contient quelques témoignages précieux sur Napoléon en 1812 : le comte Molé a vécu familièrement avec l'Empereur et ses entours, et tout ce qu'il dit a une très haute valeur.

Napoléon ne savait jamais discerner le point où s'arrêtait le possible. Il ne songeait qu'à se grandir et s'agrandir sans terme et sans repos. Lorsqu'il fallait choisir entre le présent et l'avenir, il préférerait le présent comme moins incertain et plus soumis à son action.

Son expédition de Moscou et son blocus continental — car c'est pour fermer aux vaisseaux et aux marchandises de l'Angleterre les ports de Russie qu'il fit son expédition de Moscou — démontrèrent à tous les regards, même aux regards des plus anciens compagnons de ses travaux, que la mort seule pouvait mettre un terme à ses entreprises et un frein à son ambition.

« L'impossible, me dit-il un jour, est un mot dont la signification est toute relative; chaque homme a son impossible selon qu'il peut plus ou moins; l'impossible, c'est le fantôme des timides et le refuge des poltrons; dans la bouche du pouvoir, ce mot, croyez-le, n'est qu'une déclaration d'impuissance. »

C'est avec cette confiance illimitée dans son bras et dans son génie que, promenant chez tous les

peuples les douleurs et les humiliations de la conquête, il les réduisit au désespoir non moins que les rois.

Il prouva à tous les peuples qu'ils ne pouvaient échapper à la triste condition de peuples conquis qu'en se réfugiant sous son sceptre et en implorant comme une grâce de faire partie de son Empire. Mais le désastre de Moscou rendit l'espoir à ses adversaires.

Au reste, on avait remarqué, pendant la campagne de 1812, que l'homme physique, chez lui, n'était plus le même, et que l'homme moral en était parfois déprimé. Deux de ses aides de camp, et surtout M. Daru, me dirent qu'en le comparant à lui-même et se rappelant ce qu'ils l'avaient vu dans ses autres campagnes, ils ne purent s'empêcher de croire que déjà sa santé, l'état de ses forces et de son organisation devaient le faire renoncer à nier l'impossible et à prouver qu'il n'y en avait pas pour lui.

Je reçus de sa propre bouche la confirmation des observations de M. Daru. Un soir du mois de janvier 1813, il m'entraîna du salon de l'Impératrice dans le billard. Mais, tout en marchant et me parlant, il donnait quelques signes de fatigue. Il s'arrêta et, s'appuyant contre le billard, il poussait de la main les billes et semblait prêt à s'endormir involontairement. Il s'aperçut que je le remarquais.

« C'est singulier, dit-il, comme la constitution se modifie en avançant en âge, sans que pour cela les forces diminuent, ni la santé s'altère¹. Nos aptitudes changent et nos projets doivent s'en ressentir. Autrefois, je disais à Montesquiou² plusieurs fois dans la journée : « Montesquiou, apportez-moi un verre de

1. « Sa Majesté, écrivait Castellane le 7 juillet 1812, va maintenant moins vite; elle est fort engraisnée, monte à cheval avec plus de difficulté. »

2. Le grand chambellan.

limonade, » et maintenant c'est une tasse de café ou un verre de vin de Madère que je demande et dont je sens le besoin. Ah! croyez-moi, M. Molé, à partir de trente ans, on commence à être moins propre à faire la guerre! Alexandre est mort avant de sentir le déclin. »

125. *Une lettre de Junot.*

Junot, nommé à son retour gouverneur des provinces illyriennes et qui sera bientôt atteint de démence¹, demande au duc de Feltre, ministre de la guerre, un peu de répit. Sa lettre prouve son aveugle dévouement à l'Empereur et retrace les pertes qu'il avait essayées dans la campagne de 1812.

Paris, 22 février 1813.

Monsieur le duc, je reçois à l'instant votre lettre du 21 février par laquelle Votre Excellence me donne avis que S. M. l'Empereur m'a nommé provisoirement commandant des provinces illyriennes et qu'elle me donne l'ordre d'être rendu le 1^{er} mars à Laibach. Il me serait bien impossible d'exécuter à la lettre cet ordre. Mais j'y mettrai toute la célérité possible.

Je dois cependant observer à V. E. que je me propose de demander à S. M. une quinzaine de jours de séjour de plus, pour me remettre des fatigues de la dernière campagne par des bains, qui me font le plus grand bien. Je n'ai aucun moyen de transports; j'ai perdu tous mes équipages, mes chevaux, mes voitures, et j'ai absolument besoin de quelques jours pour réparer ces pertes.

J'espère en la bienveillance de S. M. qu'elle m'accordera ce que je demande et je partirai aussitôt qu'il me sera possible de le faire. Je ne demande que quinze jours qui me sont vraiment nécessaires

1. Cf. dans la quatrième série de nos *Etudes d'histoire*, l'étude intitulée « La folie de Junot » (p. 223-246).

pour me rétablir et arranger mes affaires d'intérêt à Paris.

Je prie V. E. de me donner des instructions sur le service que j'aurai à faire et l'étendue de mon commandement, mon seul désir étant de servir S. M. avec le zèle et le dévouement que j'ai voués à sa personne sacrée depuis tant d'années et qui ne peut finir qu'avec ma vie, dans quelque emploi qu'elle veuille me confier.

126*. *Un malheureux colonel.*

François-Joseph Tavernier, né à Colmar en 1769, chasseur à cheval en 1788, maréchal des logis en 1792, sous-lieutenant en 1793, lieutenant en 1796, capitaine en 1797, chef d'escadron en 1807, fut promu le 16 mai 1809 adjudant commandant chef d'état-major de cavalerie et le 15 août de la même année baron de l'Empire. Mais la campagne de Russie marqua la fin de sa fortune. Il y reçut, le 25 juillet, à Ostrovno, un coup de feu, et, comme il dit, il y perdit tout. Depuis lors, il fut malheureux et, à son avis, le plus malheureux de tous les officiers. Il n'obtint pas le grade de maréchal de camp ou, s'il l'obtint, ce fut à titre purement honorifique, le 23 octobre 1822, lorsqu'il prit sa retraite. Dans la lettre que nous publions et qu'il adresse à un ami, — elle ne porte pas de date, mais elle doit être de 1830 — il retrace ses déboires qui commencent en 1812, lorsqu'il servait dans « cette malheureuse armée » qui fit la campagne de Russie.

Je suis, mon ami, l'officier supérieur le plus maltraité de l'ancienne armée et peut-être le plus malheureux. J'ai fait toutes les campagnes de la Révolution; j'ai reçu sept blessures et ai obtenu tous mes grades sur le champ de bataille jusqu'à celui de maréchal de camp honoraire que j'occupe et dont on a bien voulu me gratifier après dix années de grade de colonel.

A la campagne de Russie j'ai perdu vingt-deux chevaux, fourgon, équipages, effets, argent, enfin tout. Je n'en ai reçu aucune indemnité, pas même les 1.500 francs qui avaient été accordés comme

gratification à tous les officiers supérieurs de cette malheureuse armée. Arrivé à Brunswick, le général Belliard me donna l'ordre d'y rester pour réunir tous les cavaliers qui revenaient de cette campagne, ce qui, sans doute, a été cause que je n'ai point obtenu le grade de maréchal de camp, à l'instar de tous mes collègues.

Je fus donc obligé de me remonter en tout, et le malheureux sort me poursuivit tellement que je fus fait prisonnier de guerre à la capitulation de Dresde, où j'étais encore obligé de laisser chevaux et fourgon et de me défaire à vil prix de mes autres chevaux de selle, ayant été conduit en Hongrie où je restai six mois.

Rentrant en France, j'y trouvai l'ennemi qui m'avait tout pillé, au point que, pour la sustentation de ma famille, je fus dans le cas de vendre ma maison et de me mettre en loyer.

Pendant les Cent-Jours, en 1815, je reçus l'ordre d'aller à Toulouse, de là à Bordeaux. J'y achetai des chevaux pour faire cette nouvelle campagne. A peine les avais-je depuis quinze jours que je reçus l'ordre de me rendre en poste à Strasbourg sous les ordres du général Rapp qui m'avait demandé pour sous-chef de son état-major. Encore, d'après cela, obligé de me défaire de mes chevaux à Bordeaux et d'en acheter d'autres à Strasbourg! Eh bien, je n'ai reçu encore une fois aucune indemnité de toutes ces pertes! Pas une obole!

Enfin, mon ami, pour en finir, je vous dirai qu'il me reste pour toute fortune ma seule pension de retraite de colonel et que j'ai femme et trois enfants, dont un garçon de quinze ans pour lequel je paie déjà 4.000 francs de pension.

127. *Officiers tués ou blessés en 1812.*

Cet état inédit a été dressé par M. Aristide Martinien, notre grand statisticien militaire, qui a bien voulu nous l'offrir et nous autoriser à le joindre à notre volume.

Etat numérique des officiers de la Grande Armée tués, morts de blessures et blessés dans la campagne de Russie du 24 juin 1812, passage du Niémen, au 13 février 1813, combat de Kalisch.

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
<i>Etat-Major général.</i>		
Maréchaux de l'Empire.....	»	5
Généraux de division.....	7	39
Généraux de brigade.....	22	85
<i>Etat-Major.</i>		
Adjudants commandants.....	4	28
Adjoints d'Etat-Major.....	24	97
Ingénieurs-Géographes.....	4	5
Aides de Camp.....	40	214
Officiers hors cadres.....	4	5
<i>Service de santé.</i>		
Chirurgiens et pharmaciens.....	18	13
<i>Administration de l'Armée.</i>		
Ordonnateurs, Inspecteurs aux revues, Commissaires des Guerres, etc.....	36	16
<i>Garde impériale.</i>		
1 ^{er} Grenadiers à pied.....	»	1
2 ^e —	»	3
3 ^e —	6	12

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
Fusiliers-Grenadiers.....	7	2
1 ^{er} Tirailleurs.....	8	5
4 ^e —.....	6	12
5 ^e —.....	6	11
6 ^e —.....	10	13
1 ^{er} Chasseurs à pied.....	»	1
2 ^e —.....	»	1
Fusiliers-Chasseurs.....	1	4
1 ^{er} Voltigeurs.....	14	14
4 ^e —.....	3	10
5 ^e —.....	7	8
6 ^e —.....	6	9
Flanqueurs-Chasseurs.....	1	3
Grenadiers à cheval.....	4	»
Dragons.....	4	11
Chasseurs à cheval.....	2	8
Cheval-Légers Polonais (1 ^{er}).....	»	6
Cheval-Légers Hollandais (2 ^e).....	10	4
Cheval-Légers Lithuaniens (3 ^e).....	4	14
Tartares Lithuaniens.....	2	8
Gendarmerie d'Elite.....	4	3
Artillerie et Train.....	15	33
Train des Equipages.....	5	2
Marins.....	2	3
<i>Gendarmerie.</i>		
Prévôté.....	6	2
<i>Infanterie.</i>		
<i>Infanterie de ligne.</i>		
2 ^e Régiment.....	21	61
4 ^e —.....	18	68
9 ^e —.....	19	60
12 ^e —.....	23	57
17 ^e —.....	39	64
18 ^e —.....	23	68
19 ^e —.....	34	60
21 ^e —.....	18	77

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
25 ^o Régiment.....	15	48
29 ^o —	13	19
30 ^o —	34	49
33 ^o —	18	53
35 ^o —	14	49
36 ^o —	8	8
37 ^o —	25	46
44 ^o —	14	19
46 ^o —	27	70
48 ^o —	30	75
51 ^o —	10	11
53 ^e —	14	60
55 ^o —	1	6
56 ^a —	27	49
57 ^o —	31	53
61 ^o —	14	64
72 ^o —	28	69
84 ^o —	16	42
85 ^o —	16	39
92 ^o —	13	78
93 ^o —	22	40
105 ^o —	7	9
106 ^o —	29	51
108 ^o —	19	60
111 ^o —	23	48
113 ^o —	8	13
123 ^o —	44	36
124 ^o —	22	53
125 ^e —	39	2
126 ^e —	28	12
127 ^e —	32	23
128 ^e —	5	32
129 ^e —	31	16
131 ^e —	2	5
132 ^e —	3	10
133 ^o —	2	9
<i>Infanterie Légère.</i>		
7 ^o Régiment.....	29	59

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
8 ^e Régiment.....	13	34
10 ^e —	9	10
11 ^e —	15	75
13 ^e —	22	56
15 ^e —	29	84
18 ^e —	8	22
24 ^e —	30	47
26 ^e —	22	65
29 ^e —	53	17
33 ^e —	21	36
35 ^e —	2	1
36 ^e —	2	9
<i>Infanterie Suisse.</i>		
1 ^{er} Régiment.....	21	31
2 ^e —	30	36
3 ^e —	19	23
4 ^e —	44	46
Bataillon de Neuchâtel.....	»	3
<i>Troupes Illyriennes.</i>		
Régiment d'Illyrie.....	35	30
<i>Légion Polonaise.</i>		
1 ^{er} Régiment de la Vistule.	4	30
2 ^e — —	6	21
3 ^e — —	6	17
4 ^e — —	»	3
<i>Troupes Espagnoles.</i>		
Régiment Joseph Napoléon.....	15	32
<i>Légion Portugaise</i>		
1 ^{er} Régiment.....	9	29
2 ^e —	17	20
3 ^e —	36	1
Régiment de chasseurs à cheval.....	10	20

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
<i>Troupes Croates.</i>		
1 ^{er} Régiment.....	12	34
3 ^e —	5	32
<i>Cavalerie.</i>		
<i>Carabiniers.</i>		
Compagnie d'Elite du Grand Quartier Gé- néral.....	1	1
1 ^{er} Régiment.....	4	15
2 ^e —	3	18
<i>Cuirassiers.</i>		
1 ^{er} Régiment.....	»	17
2 ^e —	1	14
3 ^e —	1	13
4 ^e —	5	23
5 ^e —	4	16
6 ^e —	4	12
7 ^e —	8	21
8 ^e —	6	23
9 ^e —	7	15
10 ^e —	5	11
11 ^e —	8	12
12 ^e —	10	16
14 ^e —	10	20
<i>Dragons.</i>		
7 ^e Régiment.....	4	23
23 ^e —	12	13
28 ^e —	14	15
30 ^e —	6	15
<i>Lanciers (Cheveu-Légers).</i>		
1 ^{er} Régiment.....	1	13
2 ^e —	6	10
3 ^e —	4	11
4 ^e —	4	10
5 ^e —	2	7
6 ^e —	7	19

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
7 ^e Régiment.....	»	1
8 ^e —	2	13
9 ^e —	13	31
<i>Chasseurs.</i>		
1 ^{er} Régiment.....	4	12
2 ^a —	2	17
3 ^e —	5	22
4 ^e —	12	19
6 ^e —	6	15
7 ^e —	6	8
8 ^e —	1	17
9 ^e —	6	15
11 ^e —	5	19
12 ^e —	8	26
16 ^e —	4	17
19 ^e —	1	12
20 ^e —	7	9
23 ^e —	2	16
24 ^e —	5	15
25 ^e —	»	24
28 ^e —	6	11
<i>Hussards.</i>		
5 ^e Régiment.....	6	26
6 ^e —	3	17
7 ^e —	6	24
8 ^e —	6	12
9 ^e —	4	14
11 ^e —	11	24
<i>Artillerie et Génie.</i>		
<i>Artillerie.</i>		
Etat-major particulier.....	14	28
1 ^{er} Régiment à pied.....	16	9
2 ^e —	13	12
4 ^e —	2	4
5 ^e —	12	7

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
6 ^e Régiment à pied.....	3	2
7 ^e —	20	5
8 ^e —	15	8
9 ^e —	16	24
1 ^{er} Régiment à cheval.....	3	8
2 ^e —	1	7
3 ^e —	4	11
4 ^e —	13	11
5 ^e —	11	1
6 ^e —	5	14
1 ^{er} Bataillon de Pontonniers.....	11	4
2 ^e —	5	7
Bataillons du train.....	27	57
Compagnies d'ouvriers.....	7	7
Compagnies d'armuriers.....	1	»
<i>Génie.</i>		
Etat-major particulier.....	9	12
1 ^{er} Bataillon de mineurs.....	1	1
2 ^e —	»	1
1 ^{er} Bataillon de sapeurs.....	1	3
2 ^e —	»	1
3 ^e —	»	3
Bataillon du train.....	1	1
<i>Train des Equipages.</i>		
Bataillons.....	52	38
Compagnies d'ambulances.....	»	4
<i>Marine.</i>		
1 ^{er} Régiment d'artillerie.....	»	2
2 ^e —	1	»
4 ^e —	»	1
4 ^e Equipage de Flottille.....	2	1
17 ^e —	»	4
Bataillon d'ouvriers militaires (bataillon du Danube).....	2	5
1 ^{er} Bataillon d'ouvriers militaires (bataillon de l'Escaut).....	»	3

	Tués ou morts de blessures.	Blessés.
Armée Italienne.....	144	163
Armée Napolitaine.....	1	28
Troupes de Berg.....	63	49
Armée Westphalienne.....	56	190
<i>Troupes alliées.</i>		
Armée Polonaise.....	96	653
Troupes Lithuanienes	1	139
Armée Bavaroise	55	130
Armée Saxonne	108	123
Troupes Wurtembergeoises	37	90
Troupes Hessoises	12	11
Troupes Badoises.....	73	39
Troupes de la Confédération du Rhin.....	38	40
Armée Autrichienne	18	49
Armée Prussienne	29	110
RÉCAPITULATION		
Etat-major de l'Armée.....	159	507
Garde Impériale.....	127	201
Gendarmerie.....	6	2
Infanterie.....	1.404	2.760
Cavalerie.....	270	819
Artillerie.....	199	232
Génie.....	12	22
Train des Equipages	52	42
Marine.....	5	16
Total : Armée Française.....	2.234	4.601
Armées Italienne, Napolitaine, Westphalienne et Troupes de Berg.....	264	430
Troupes Alliées.....	467	1.384
Total général	2.965	6.415

9.380 officiers hors de combat du 24 juin 1812 au 13 février 1813, dont 2.965 tués ou morts des suites de blessures.

Aristide MARTINIEN.

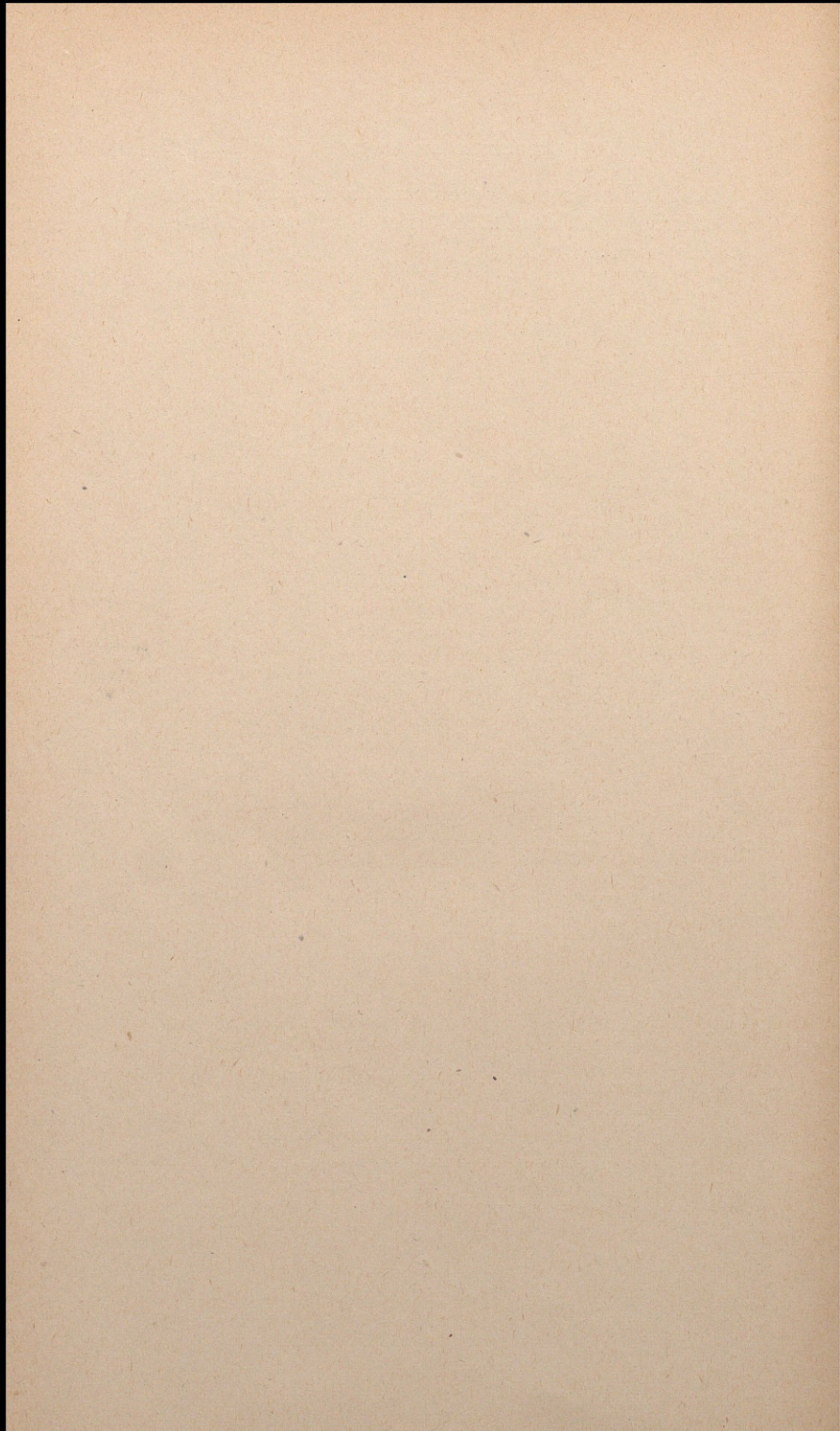


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
1. Grouchy au duc de Feltre, 16 et 29 février.....	3
2. Le sergent Lebas, 12 mars.....	5
3. Le grenadier tirailleur Delvau, 24 mars, 18 avril et 9 juin.	6
4. Indes et Russie.....	8
5. Le plan de Barclay de Tolly.....	10
6. Schön à Hardenberg, 24 juin, 1, 4 et 8 juillet.....	12
7. Napoléon à Gumbinnen, 19 juillet.....	17
8. Entretien de Napoléon et de Gouvion-Saint-Cyr, 22 juillet.	29
9. Le général Walther à sa femme, 25 juillet.....	32
10. Duroc à Gourgaud, 28 juillet.....	33
11. Adresse des Russes aux soldats français et Réplique de Napoléon, intitulée « Réponse d'un grenadier français. » (6 août).....	35
12. Appel de Barclay de Tolly aux Allemands et Réponse d'un Allemand (7 août).....	40
13. Le colonel Marbeuf (14 août).....	51
14. Le chef d'escadron de Vence (14 août).....	53
15. L'incendie de Smolensk (17 août).....	55
16. Fernand de Rohan-Chabot (19 août).....	57
17. Deux lettres de Smolensk, 22 et 23 août.....	60
18. Un ordre de Berthier, 23 août.....	66
19. Latour-Maubourg à Berthier, 31 août.....	68
20. Ordre pour la bataille de la Moskova, 7 septembre.....	69
21. Les Westphaliens à la Moskova (7 septembre).....	71
22. Berthier à Hogendorp, 10 septembre.....	76
23. Proclamation aux habitants de Moscou, 14 septembre....	78
24. Berthier à Mortier, 16 septembre.....	79
25. Le lieutenant Merville à l'Empereur, 23 septembre.....	80
26. Note relative aux maisons bâties en briques qui se trouvent ne pas avoir été brûlées dans la ville de Moscou, octobre.....	82
27. Berthier à Murat, 4 et 5 octobre.....	84
28. Jourdeuil à Puibusque, 5 octobre.....	86
29. Les Russes à Hambourg, 4 et 8 octobre.....	88
30. Deux articles du <i>Courrier de Londres</i> , 6 et 9 octobre....	90

	Pages
31. L'opinion à Kiel, lettres de d'Aubignosc, 9 octobre, et de Grasset Saint-Sauveur, 40 octobre.....	93
32. Les lectures de Napoléon.....	96
33. Le roi de Wurtemberg à Berthier, 18 octobre.....	98
34. Berthier à Junot, 26 octobre.....	100
35. Lettre d'Amédée de Pastoret, 28 octobre.....	102
36. Une lettre du général Charpentier, 1 ^{er} novembre.....	104
37. Un mot du général Pelletier, 2 novembre.....	106
38. Pelletier en 1812 (Lettre de Pelletier).....	108
39. Macdonald à Maret, 4 novembre.....	111
40. Macdonald et Rapatel (4 novembre).....	112
41. Maret à Macdonald, 5 novembre.....	116
42. Poniatowski à Berthier, 6 novembre.....	117
43. Macdonald à Maret, 7 novembre.....	119
44. Polotsk et Vitebsk, 18 août et 7 novembre (Mémoire de Pouget).....	121
45. Pouget à Dupont (7 novembre).....	123
46. Schön à Hardenberg, 11 novembre.....	126
47. Le général de brigade Augereau, lettre et rapport à Berthier, 11 novembre.....	130
48. La disgrâce de Baraguey d'Hilliers, enquête du 13 novembre.....	133
49. Réponse russe à un bulletin polonais (14 novembre).....	140
50. Rivière à Senft-Pilsach, 13 et 16 novembre.....	144
51. Jomini à Berthier, 17 novembre.....	147
52. Les Polonais de Smolensk à Orcha, rapport de Zayonchek, 17 novembre.....	150
53. Schön à Hardenberg, 18 novembre.....	152
54. Le commandant Coudreux (18 novembre).....	153
55. D'Alorna à Berthier, 18 novembre.....	157
56. La prise de Minsk, lettre de Laffite à Berthier, 18 novembre.....	159
57. Berthier à Davout, 18-25 novembre.....	161
58. Jomini à Berthier, 20 novembre.....	168
59. Zayonchek à Berthier, 20 novembre.....	169
60. Maret à Loison, 25 octobre-20 novembre.....	170
61. La reprise de Borissov. Oudinot à Berthier, 22-23 novembre.....	179
62. Corbineau à Oudinot, 22 novembre.....	184
63. Nicolas Abramowicz, lettre de Maret à Napoléon, 22 novembre.....	185
64. Maret à Napoléon, 22 novembre.....	188
65. Jomini à Berthier, 22 novembre.....	190
66. Maret à Napoléon, 25 novembre.....	192
67. Un épisode de la Bérésina, 27 novembre.....	193
68. Maret à Reynier et à Macdonald, 29 novembre.....	195
69. Oudinot au duc de Feltre (29 novembre).....	196
70. Victor à Berthier, 30 novembre.....	197
71. Berthier à Davout, 26 novembre-1 ^{er} décembre.....	199

	Pages
72. Itinéraire de Doubrovna à Vilna.....	204
73. Autre itinéraire.....	207
74. Mouvements du 1 ^{er} décembre.....	208
75. Napoléon et les journaux.....	209
76. Maret à Macdonald, 2 décembre.....	210
77. Berthier à Davout, 2-7 décembre.....	211
78. Compans à Davout, 7 décembre.....	215
79. L'affaire de la division Loison (5-7 décembre).....	218
80. Berthier au duc de Feltre (sur le général Loison).....	232
81. Conversation de Napoléon avec Molé.....	233
82. Les pommes de terre.....	237
83. Hippophagie.....	239
84. Anthropophagie et autophagie.....	241
85. Carra Saint-Cyr au duc de Feltre, 7 décembre.....	242
86. Le capitaine Le Boul (pris le 7 décembre par les Russes). ..	244
87. Edmond de Castries (pris le 8 décembre par les Russes). ..	246
88. Lettres de Desgenettes (pris le 10 décembre par les Russes).....	248
89. Macdonald à Berthier, 11 décembre.....	251
90. Picard à Valcourt, 12 décembre.....	252
91. Daru à Baudecourt, 12 décembre.....	254
92. Berthier à Davout, 12-15 décembre.....	256
93. Les derniers jours de la retraite.....	259
94. Carra Saint-Cyr au duc de Feltre, 16 décembre.....	261
95. Puthod au duc de Feltre, 16 décembre.....	263
96. Berthier à Davout, 17-20 décembre.....	265
97. Berthier à Macdonald, 21 décembre.....	267
98. Lefebvre à Berthier, 21 décembre.....	268
99. Mortier et Lefebvre à Berthier, 21 décembre.....	269
100. Mortier à Berthier, 22 décembre.....	272
101. Murat à Berthier, 23 décembre.....	274
102. Renforts napolitains (24 décembre).....	275
103. Murat à Berthier, 24 décembre.....	278
104. Stentzler à Schön, 24 décembre.....	279
105. Murat à Berthier, 25 décembre.....	280
106. Mortier à Berthier, 25 décembre.....	281
107. Le département des Bouches-du-Weser après le 29 ^e Bulletin, 26 décembre.....	282
108. Ordre de Murat, 26 décembre.....	286
109. Les Russes à Wehlau, 28 décembre.....	287
110. Ney à Berthier, 27 décembre.....	289
111. Berthier à Davout, 27-29 décembre.....	292
112. Ney à Berthier, 30 décembre.....	296
113. Davout à Berthier, 30 décembre.....	297
114. Davout à Berthier, 30 décembre.....	298
115. Defrance à Belliard, 30 décembre.....	299
116. Carra Saint-Cyr au duc de Feltre, 30 décembre.....	300
117. Hambourg à la fin de 1812.....	302
118. Gumbinnen au mois de décembre.....	304

	Pages
119. La Prusse aux derniers jours de décembre.....	311
120. Flahaut et Mme de Souza.....	322
121. Le lieutenant Charles Faré.....	326
122. Le docteur Flechnetz.....	328
123. Les fautes de Napoléon d'après Thiébault.....	329
124. Napoléon en 1812.....	332
125. Une lettre de Junot.....	335
126. Un malheureux colonel.....	337
127. Etat des officiers tués ou blessés en 1812.....	339



Arthur CHUQUET (de l'Institut)

Études d'Histoire.

- 1^{re} SÉRIE : *Bayard à Mézières; La Sœur de Goethe; L'Affaire Abbatucci; Le révolutionnaire Georges Forster*. Un vol. 3 50
 2^e SÉRIE : *Le commandant Poincaré; Adam Lux; Klopstock et la Révolution Française; Bertèche dit la Bretèche*.
 Ouvrage honoré de plusieurs souscriptions. Un volume. 3 50
 3^e SÉRIE : *Le Parrain de Napoléon; L'adjudant Bellegarde; Marbot et Macquard; Les amours de Marceau; Wenceslas Jacquemont; Le suicide de Berthier; Belly de Bussy; Les Le Lieur de Ville-sur-Arce; Le Major Kretschman*. Un volume. 3 50
Quatre Généraux de la Révolution : Hoche et Desaix; Kléber et Marceau. Lettres et notes inédites suivies d'annexes historiques et biographiques. Deux volumes in-8. Chaque. 7 50

Léon-G. PELISSIER

- Le portefeuille de la Comtesse d'Albany (1806-1824)**. — Lettres mises en ordre et publiées avec un portrait. Un volume in-8. 10 »
Lettres inédites de la Comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820). Tome premier. — Un fort volume. 7 50

Lieutenant-Colonel CLERC

- Capitulation de Baylen**. — *Causes et conséquences*, d'après les archives espagnoles et les archives françaises de la Guerre, Nationales et des Affaires Étrangères, avec deux cartes. Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Guerre. Un volume in-8. 7 50

Sénac de MEILHAN

- L'Émigré**. — Publié par MM. CASIMIR STRYIENSKI et FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Contenant un portrait d'après une gravure du Cabinet des Estampes (Bibliothèque nationale). Un fort volume in-8. 7 50

Henri SERS et Raymond GUYOT

- Mémoires du Baron SERS (1786-1862)**. — Publiés d'après le manuscrit original avec une introduction et des notes. Contenant un portrait d'après une miniature. Un fort volume in-8. 7 50

Commandant M.-H. WEIL

- Le Prince Eugène et Murat**. — Opérations militaires. — Négociations diplomatiques (1813-1814). Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Guerre. 5 forts volumes in-8, ornés de cartes. 47 »
 (Chaque volume se vend séparément.)
 T. I : 40 fr.; T. II : 40 fr.; T. III : 42 fr.; T. IV : 42 fr.; T. V : 3 fr.
Joachim Murat, roi de Naples. — La dernière année de règne (mai 1814-mai 1815). Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. Prix Drouyn de Lhuys, 1910. 5 vol. in-8 avec cartes et plans. 56 »
 (Chaque volume se vend séparément.)
 T. I : 42 fr.; T. II : 42 fr.; T. III : 42 fr.; T. IV : 40 fr.; T. V : 40 fr.
Mémoires du Général-Major russe Baron de Lowenstern (1776-1858). — Publiés d'après le manuscrit original et annotés. Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Guerre. 2 beaux volumes in-8. 45 »
 (Chaque volume se vend séparément.)
 TOME I (1776-1812), avec un portrait en héliogravure. 7 50
 TOME II (1813-1858), avec un portrait en héliog. et une carte dans le texte. 7 50
Mémoires du Général Govone (1848-1870), mis en ordre et publiés par son fils le chevalier U. Govone. — Traduit de l'italien par le commandant M.-H. WEIL. Edition française augmentée de documents inédits. — Préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française, avec portrait et une carte. Un fort volume. 40 »

James de CHAMBRIER

SECOND EMPIRE

- De Sébastopol à Solférino. 3 50 | Entre l'Apogée et le Déclin. 3 50
 Avant et après Sadowa. 3 50

Tony BOREL

- Une ambassade suisse à Paris (1663)**. — Ses aventures et ses expériences. Préface de M. C. LARBY, Ministre de Suisse en France. Illustrations hors texte. Un volume in-8 cavalier. 7 50



I

29586/2